



NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
1178
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

TOME CINQUIÈME

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

QUATRIÈME EDITION

TOME CINQUIEME



A PARIS
CHEZ DE BURE L'AÎNÉ.
1801.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

Dans le milieu du 4.e siècle avant J. C.

CHAPITRE LIX.

Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium. Discours de Platon sur la formation du monde.

J'avois souvent passé des saisons entières en différentes maisons de campagne: j'avois souvent traversé l'Attique. Je rassemble ici les singularités qui m'ont frappé dans mes courses.

Les champs se trouvent séparés les uns des autres par des haies ou par des murailles. C'est une sage institution que de désigner, comme on fait, ceux qui sont hypothéqués, par de petites colonnes chargées d'une inscription qui rappelle les obligations contractées avec un premier créancier. De pareilles colonnes, placées devant les maisons, montrent à tour les yeux qu'elles sont engagés; et le prêteur n'a point à craindre que des créances obscures fassent tort à la sienne.

Le possesseur d'un champ ne peut y creuser un puit, y construire une maison ou une

muraille, qu'à une certaine distance du champ voisin, distance fixée par la loi.

Il ne doit pas non plus détourner sur la terre de son voisin, les eaux qui tombent des hauteurs, dont la sienne est entourée ; mais il peut les conduire dans le chemin public. et c'est aux propriétaires limitrophes de s'en garantir. En certains endroits, les pluies sont reçues dans des canaux qui les transportent au loin.

Apollodore avoit une possession considérable auprès d'Eleusis : il m'y mena. C'étoit au temps de la moisson. La campagne étoit couverte d'épis jaunissans, et d'esclaves qui les faisoient tomber sous la faulx tranchante. De jeunes enfans les ramassoient, et les présentoient à ceux qui en formoient des gerbes.

On s'étoit mis à l'ouvrage au lever de l'aurore. Tous ceux de la maison devoient y participer. Dans un coin du champ, à l'ombre d'un grand arbre, des hommes préparoient la viande : des femmes faisoient cuire des lentilles, et versoient de la farine dans des vases pleins d'eau bouillante, pour le diné des moissonneurs, qui s'animoient au travail par des chansons dont la plaine retentissoit.

* Courage, amis, point de repos ;
Aux champs qu'on se disperse ;
Sous la faulx de Cérès que l'épi se renverse.
Déesse des moissons, préside à nos travaux.
Veux-tu grossir le grain de tes épis nouveaux?
Rassemble tes moissons dans la plaine étal es,

---

* Lheocrit. idyll. 10 traduction de M. de Chabanon.

Et des gerbes amoncélées
Présente à l'Aquilon les frêles chalumeaux.
Travaillons, le jour luit, l'alouette s'éveille.
Il est temps de dormir alors qu'elle sommeille.

Dans les autres couplets, on envioit le sort de la grenouille qui a toujours de quoi boire en abondance : on plaisantoit sur l'économie de l'intendant des esclaves, et l'on exhortoit les ouvriers à fouler le blé à l'heure du midi, parce que le grain se détache alors plus aisément des tuniques qui l'enveloppent.

Les gerbes transportées dans l'aire, y sont disposées en rond et par couches. Un des travailleurs se place dans le centre, tenant d'une main un fouet, et de l'autre une longe, avec laquelle il dirige les bœufs, chevaux, ou mulets, qu'il fait marcher ou trotter autour de lui : quelques-uns de ses compagnons retournent la paille, et la repoussent sous les pieds des animaux, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement brisée. D'autres en jettent des pellettées en l'air ; un vent frais qui, dans cette saison, se lève comunément à la même heure, transporte les brins de paille à une légère distance, et laisse tomber à-plomb les grains que l'on renferme dans des vases de terre cuite.

Quelques mois après, nous retournâmes à la campagne d'Apollodore. Les vendangeurs détachoient les raisins suspendus aux vignes, qui s'élevoient à l'appui des échalas. De jeunes garçons et de jeunes filles en remplissoient des paniers d'osier, et les portoient au pressoir. Avant de les fouler, quelques fermiers font transporter chez eux les sarmens chargés de

grappes ; ils ont soin de les exposer au soleil pendant dix jours, et de les tenir à l'ombre pendant cinq autres jours.

Les uns conservent le vin dans des tonneaux, les autres dans des outres, ou dans des vases de terre.

Pendant qu'on fouloit la vendange, nous écoutions avec plaisir les chansons du pressoir: c'est ainsi qu'on les appelle. Nous en avions entendu d'autres pendant le diné des vendangeurs, et dans les différens intervalles de la journée, où la danse se mêloit au chant.

La moisson et la vendange se terminent par des fêtes célébrées avec ces mouvemens rapides qui produit l'abondance, et qui se diversifient suivant la nature de l'objet. Le blé étant regardé comme le bienfait d'une déesse qui pourvoit à nos besoins; et le vin, comme le présent d'un dieu qui veille à nos plaisirs; la reconnoissance pour Cérès s'annonce par une joie vive et tempérée ; celle pour Bacchus, par tous les transports du délire.

Au temps des semailles et de la fenaison, on offre également des sacrifices; pendant la la récolte des olives et des autres fruits, on pose de même sur les autels les prémices des présens qu'on a reçus du ciel. Les Grecs ont senti que dans ces occasion le cœur a besoin de se répandre, et d'adresser des hommages aux auteurs du bienfait.

Outre ces fêtes générales, chaque bourg de l'Attique en a de particulières, où l'on voit moins de magnificence, mais plus de gaieté que dans celles de la capitale: car les habi-

tans de la campagne ne connoissent guères les joies feintes. Toute leur ame se déploie dans les spectacles rustiques et dans les jeux innocens qui les rassemblent. Je les ai vus souvent autour de quelques outres remplies de vin, et frottées d'huile à l'extérieur. De jeunes gens sautoient dessus à cloche-pied ; et par des chûtes fréquentes, excitoient un rire universel. A côté, des enfans se poursuivoient courant sur un seul pied. D'autres jouoient à pair ou non ; d'autres à colin-maillard. D'autres, s'appuyant tour-à-tour sur les pieds et sur les mains, imitoient en courant le mouvement d'une roue. Quelquefois une ligne tracée sur le terrein, les divisoient en deux bandes ; on jouoit à jour ou nuit *. Le parti qui avoit perdu prenoit la fuite ; l'autre couroit pour l'atteindre et faire des prisonniers. Ces amusemens ne sont qu'à l'usage des enfans dans la ville ; mais à la campagne, les hommes faits ne rougissent pas de s'y livrer.

Euthymène, un de nos amis, s'étoit toujours reposé, pour la régie de ses biens, sur la vigilance et la fidélité d'un esclave qu'il avoit mis à la tête des autres. Convaincu enfin que l'œil du maître vaut mieux que celui d'un intendant, il prit le parti de se retirer à sa maison de campagne, située au bourg d'Acharnes, à 60 stades d'Athènes **.

Nous allâmes le voir quelques années après. Sa santé autrefois languissante s'étoit rétablie.

* Ce jeu ressembloit à celui de croix ou pile.
** Environ deux lieues un quart.

Sa femme et ses enfans partageoient et augmentoient son bonheur. Notre vie est active et n'est point agitée, nous dit-il; nous ne connoissons pas l'ennui, et nous savons jouir du présent.

Il nous montra sa maison récemment construite. Il l'avoit exposée au midi, afin qu'elle reçût en hiver la chaleur du soleil, et qu'elle en fût garantie en été, lorsque cet astre est dans sa plus grande élévation. L'appartement des femmes étoit séparé de celui des hommes par des bains, qui empêchoient toute communication entre les esclaves de l'un et de l'autre sexe. Chaque pièce répondoit à sa destination; on conservoit le blé dans un endroit sec, le vin dans un lieu frais[1]. Nulle recherche dans les meubles, mais par-tout une extrême propreté. Couronnes et encens pour les sacrifices, habits pour les fêtes, armure et vêtemens pour la guerre, couvertures pour les différentes saisons, utensiles de cuisine, instrumens à moudre le blé, vases à pétrir la farine, provisions pour l'année et pour chaque mois en particulier, tout se trouvoit avec facilité, parce que tout étoit à sa place et rangé avec symmétrie. Les habitans de la ville, disoit Euthymène, ne verroient qu'avec mépris un arrangement si méthodique. Il ne savent pas qu'il abrége le temps des recherches, et qu'un sage cultivateur doit dépenser ses momens avec la même économie que ses revenus.

J'ai établi dans ma maison, ajouta-t-il, une femme de charge, intelligente et active. Après m'être assuré de ses mœurs, je lui ai remis un mémoire exact de tous les effets dé-

posés entre ses mains. Et comment récompensez-vous ses services, lui dis-je? Par l'estime et par la confiance, répondit-il; depuis que nous l'avons mise dans le secret de nos affaires, elles sont devenues les siennes. Nous donnons la même attention à ceux de nos esclaves qui montrent du zèle et de la fidélité. Ils sont mieux chauffés et mieux vêtus. Ces petites distinctions les rendent sensibles à l'honneur, et les retiennent dans leur devoir, mieux que ne feroit la crainte des supplices.

Nous nous sommes partagé, ma femme et moi, les soins de l'administration. Sur elle roulent les détails de l'intérieur, sur moi ceux du dehors. Je me suis chargé de cultiver et d'améliorer le champ que j'ai reçu de mes pères. Laodice veille sur la recette et sur la dépense, sur l'emplacement et sur la distribution du blé, du vin, de l'huile et de fruits qu'on remet entre ses mains: c'est elle encore qui entretient la discipline parmi nos domestiques, envoyant les uns aux champs, distribuant aux autres la laine, et leur apprenant à la preparer pour en faire des vêtemens. Son exemple adoucit leurs travaux; et quand ils sont malades, ses attentions, ainsi que les miennes, diminuent leurs souffrances. Le sort de nos esclaves nous attendrit: ils ont tant de droits et de dédommagemens à réclamer!

Après avoir traversé une basse cour peuplée de poules, de canards, et d'autres oiseaux domestiques, nous visitâmes l'écurie, la bergerie, ainsi que le jardin des fleurs, où nous vîmes successivement briller les narcisses, les

jacinthes, les anémones, les iris, les violettes de différentes couleurs, les roses de différentes espèces, et toutes sortes de plantes odoriférantes. Vous ne serez pas surpris, me dit-il, du soin que je prends de les cultiver : vous savez que nous en parons les temples, les autels, les statues de nos dieux ; que nous en couronnons nos têtes dans nos repas et dans nos cérémonies saintes ; que nous les répandons sur nos tables et sur nos lits ; que nous avons même l'attention d'offrir à nos divinités les fleurs qui leur sont les plus agréable. D'ailleurs un agriculteur ne doit point négliger les petits profits ; toutes les fois que j'envoie au marché d'Athènes du bois, du charbon, des denrées, et des fruits, j'y joins quelques corbeilles de fleurs qui sont enlevées à l'instant.

Euthymène nous conduisit ensuite dans son champ qui avoit plus de 40 stades de circuit *, et dont il avoit retiré l'année précédente plus de 1000 médimnes d'orge, et de 800 mesures de vin. Il avoit six bêtes de somme qui portoient tous les jours au marché, du bois et plusieurs sortes de matériaux, et qui lui rendoient par jour 12 drachmes **. Comme il se plaignoit des inondations qui emportoient quelquefois sa récolte, nous lui demandâmes pourquoi il n'avoit pas fixé sa demeure dans un canton moins sujet à de pareils accidens.

* Environ une lieue et demie.

** 10 livres 10 sols. Voyez la note à la fin du volume.

On m'a souvent proposé des échanges avantageux, répondit-il, et vous allez voir pourquoi je les ai refusés. Il ouvrit dans ce moment la porte d'une enceinte, où nous trouvâmes un gazon entouré de cyprès. Voici les tombeaux de ma famille, nous dit-il. Là meme, sous ces pavots, je vis creuser la fosse où mon père fut déposé; à côté, celle de ma mère. Je viens quelquefois m'entretenir avec eux; je crois les voir et les entendre. Non, je n'abandonnerai jamais cette terre sacrée. Mon fils, dit-il ensuite à un jeune enfant qui le suivoit, après ma mort, vous me placerez auprès des auteurs de mes jours; et quand vous aurez le malheur de perdre votre mère, vous la placerez auprès de moi; souvenez-vous-en. Son fils le promit, et fondit en larmes.

Le bourg d'Acharnes est plein de vignobles. Toute l'Attique est couverte d'oliviers; c'est l'espèce d'arbre qu'on y soigne le plus. Euthymène en avoit planté un très-grand nombre, et sur-tout le long des chemins qui bornoient sa terre: il les avoit éloignés de neuf pieds l'un de l'autre; car il savoit que leurs racines s'étendent au loin. Il n'est permis à personnne d'en arracher dans son fonds plus de deux par an, à moins que ce ne soit pour quelque usage autorisé par la religion. Celui qui viole la loi, est obligé de payer, pour chaque pied d'arbre, cent drachmes * à l'accusateur, et cent autres au fisc. On en pré-

* 90 livres.

lève le dixième pour le trésor de Minerve.

On trouve souvent des bouquets d'oliviers laissés en réserve, et entourés d'une haie. Ils n'appartiennent pas au propriétaire du champ, mais au temple de cette déesse. On les afferme, et le produit est uniquement destiné au maintien de son culte. Si le propriétaire en coupoit un seul, quand même ce ne seroit qu'un tronc inutile, il seroit puni par l'exil et par la confiscation de ses biens. C'est l'Aréopage qui connoit des délits relatifs aux diverses espèces d'oliviers, et qui envoie de temps en temps des inspecteurs pour veiller à leur conservation.

En continuant notre tournée, nous vimes défiler auprès de nous un nombreux troupeau de moutons, précédes et suivis de chiens destinés à écarter les loups. Chaque mouton étoit enveloppé d'une couverture de peau. Cette pratique, empruntée des Mégariens, garantit la toison des ordures qui la saliroient, et la défend contre les haies qui pourroient la déchirer. J'ignore si elle contribue à rendre la laine plus fine; mais je puis dire que celle de l'Attique est très- belle, et j'ajoute que l'art de la teinture est parvenu au point de la charger de couleurs qui ne s'effacent jamais.

J'appris en cette occasion que les brebis s'engraissent d'autant plus qu'elles boivent davantage; que pour provoquer leur soif, on mêle souvent du sel dans leur nourriture, et qu'en été sur-tout on leur en distribue chaque cinquième jour une mesure déterminée:

c'est un médimne * pour cent brebis. J'appris encore qu'en faisant usage de sel, elles donnent plus de lait.

Au pied d'un petit côteau qui terminoit une prairie, on avoit placé au milieu des romarins et des genêts, quantité de ruches à miel. Remarquez, nous disoit Euthymène, avec quel empressement les abeilles exécutent les ordres de leur souveraine; car c'est elle qui, ne pouvant souffrir qu'elles restent oisives, les envoie dans cette belle prairie, rassembler les riches matériaux dont elle règle l'usage; c'est elle qui veille à la construction des cellules et à l'éducation des jeunes abeilles, et quand les éleves sont en état de pourvoir à leur subsistance, c'est elle encore qui en forme un essaim, et les oblige de s'expatrier sous la conduite d'une abeille qu'elle a choisie **.

Plus loin, entre des collines enrichies de vignobles, s'étendoit une plaine où nous vîmes plusieurs paires de bœufs, dont les uns traînoient des tombereaux de fumier, dont les autres attelés à des charrues, traçoient de pénibles sillons. On y semera de l'orge, disoit Euthymène; c'est l'espèce de blé qui réussit le mieux dans l'Attique. Le froment qu'on y recueille, donne à la vérité un pain très-agréable au goût, mais moins nourrissant que celui de la Béotie; et l'on a remarqué plus d'une fois que les athlètes Béotiens, quand ils sé-

* Environ 4 boisseaux.
** Voyez la note à la fin du volume.

journent à Athènes, consomment en froment deux cinquièmes de plus qu'ils n'en consomment dans leur pays. Cependant ce pays confine à celui que nous habitons: tant il est vrai qu'il faut peu de chose pour modifier l'influence du climat. En voulez-vous une autre preuve? L'ile de Salamine touche à l'Attique, et les grains y mûrissent beaucoup plus tard que chez nous.

Les discours d'Euthymène, les objets qui s'offroient à mes regards, commençoient à m'intéresser. J'entrevoyois déja que la science de l'agriculture n'est pas fondée sur une aveugle routine, mais sur une longue suite d'observations. Il paroit, disoit notre guide, que les Egyptiens nous en communiquèrent autrefois les principes. Nous les fîmes passer aux autres peuples de la Grèce, dont la plupart, en reconnoissance d'un si grand bienfait, nous apportent tous les ans les prémices de leurs moissons. Je sais que d'autres villes Grecques ont les mêmes prétentions que nous. Mais à quoi serviroit de discuter leurs titres? Les arts de première necessité ont pris naissance parmi les plus anciennes nations; et leur origine est d'autant plus illustre, qu'elle est plus obscure.

Celui du labourage, transmis aux Grecs, s'éclaira par l'expérience; et quantité d'écrivains en ont recueilli des préceptes. Des philosophes célèbres, tels que Démocrite, Archytas, Epicharme nous ont laissé des instructions utiles sur les travaux de la campagne; et plusieurs siècles auparavant, Hésiode les avoit chantés dans un de ses poëmes. Mais un agri-

culteur ne doit pas tellement se conformer à leurs décisions, qu'il n'ose pas interroger la nature et lui proposer de nouvelles loix. Ainsi, lui dis-je alors, si j'avois un champ à cultiver, il ne suffiroit pas de consulter les auteurs dont vous venez de faire mention? Non, me répondit-il. Ils indiquent des procédés excellens, mais qui ne conviennent ni à chaque terrein, ni à chaque climat.

Supposons que vous vous destiniez un jour à la noble profession que j'exerce, je tâcherois d'abord de vous convaincre que tous vos soins, tous vos mouvemens sont dus à la terre, et que plus vous ferez pour elle, plus elle fera pour vous; car elle n'est si bienfaisante, que parce qu'elle est juste.

J'ajouterois à ce principe, tantôt les règles qu'a confirmées l'expérience des siècles, tantôt des doutes que vous éclairciriez par vous-même, ou par les lumières des autres. Je vous dirois, par exemple: choisissez une exposition favorable; étudiez la nature des terreins et des engrais propres à chaque production; sachez dans quelle occasion il faudra mêler des terres de différentes espèces, dans quelle autre on doit mêler la terre avec le fumier, ou le fumier avec la graine.

S'il étoit question de la culture du blé en particulir, j'ajouterois: multipliez les labours; ne confiez pas à la terre le grain que vous venez de recolter, mais celui de l'année précédente; semez plutôt ou plus tard, suivant la température de la saison; plus ou moins clair, suivant que la terre est plus ou moins lé-

gère; mais semez toujours également. Votre blé monte-t-il trop haut? ayez soin de le tondre, ou plutôt de le faire brouter par des moutons, car le premier de ces procédés est quelquefois dangereux: le grain s'alonge et devient maigre. Avez-vous beaucoup de paille? ne la coupez qu'à moitié; le chaume que vous laisserez sera brûlé sur la terre, et lui servira d'engrais. Serrez votre blé dans un endroit bien sec; et pour le garder long temps, prenez la précaution, non de l'étendre, mais de l'amonceler, et même de l'arroser.

Euthymène nous donna plusieurs autres détails sur la culture du blé, et s'étendit encore plus sur celle de la vigne. C'est lui qui va parler.

Il faut être attentif à la nature du plant que l'on met en terre, aux labours qu'il exige, aux moyens de le rendre féconde. Quantité de pratiques, relatives à ces divers objets, et souvent contradictoires entre elles, se sont introduites dans les différens cantons de la Grèce.

Presque par-tout on soutient les vignes avec des échalas. On ne le fume que tous les quatre ans, et plus rarement encore. Des engrais plus fréquens finiroient par les brûler.

La taille fixe principalement l'attention des vignerons. L'objet qu'on s'y propose est de rendre la vigne plus vigoureuse, plus féconde et plus durable.

Dans un terrein nouvellement défriché; vous ne taillerez un jeune plant qu'à la troisième année, et plus tard dans un terrein cul-

tivé depuis long-temps. A l'égard de la saison, les uns soutiennent que cette opération doit s'exécuter de bonne heure, parce qu'il résulte des inconvéniens de la taille qu'on fait, soit en hiver soit au printemps ; de la première, que la plaie en peut se fermer, et que les yeux risquent de se dessécher par le froid ; de la seconde, que la sève s'épuise, et inonde les yeux laissés auprès de la plaie.

D'autres établissent des distinctions relatives à la nature du sol. Suivant eux, il faut tailler en automne les vignes qui sont dans un terrein maigre et sec ; au printemps, celles qui sont dans une terre humide et froide ; en hiver, celles qui sont dans un terrein ni trop sec ni trop humide. Par ces divers procédés, les premières conservent la sève qui leur est nécessaire, les secondes perdent celle qui leur est inutile : toutes produisent un vin plus exquis. Une preuve, disent-ils, que dans les terres humides, il faut différer la taille jusqu'au printemps, et laisser couler une partie de la sève, c'est l'usage où l'on est de semer à travers les vignes de l'orge et des fèves, qui absorbent l'humidité, et qui empêchent la vigne de s'épuiser en rameaux inutiles.

Une autre question partage les vignerons : faut-il tailler long ou court ? Les uns se règlent sur la nature du plant ou du terrein ; d'autres sur la moëlle des sarmens. Si cette moëlle est abondante, il faut laisser plusieurs jets, et fort courts, afin que la vigne produise plus de raisins. Si la moëlle est en petite quantité, on laissera moins de jets, et on taillera plus long.

Les vignes qui portent beaucoup de rameaux et peu de grappes, exigent qu'on taille long les jets qui sont au sommet, et court les jets les plus bas, afin que la vigne se fortifie par le pied, et qu'en même temps les rameaux du sommet produisent beaucoup de fruits.

Il est avantageux de tailler court les jeunes vignes, afin qu'elles se fortifient; car les vignes que l'on taille long, donnent à la vérité plus de fruits, mais périssent plutôt.

Je ne parlerai pas des différens labours qu'exige la vigne, ni de plusieurs pratiques dont on a reconnu l'utilité. On voit souvent les vignerons répandre sur les raisins une poussière légère pour les garantir des ardeurs du soleil, et pour d'autres raisons qu'il seroit trop long de rapporter. On les voit d'autres fois ôter une partie des feuilles, afin que le raisin, plus exposé au soleil mûrisse plutôt.

Voulez vous rajeunir un sep de vigne prêt de périr de vétusté? déchaussez-le d'un côté; épluchez et nettoyez ses racines; jetez dans la fosse diverses espèces d'engrais que vous couvrirez de terre. Il ne vous rendra presque rien la première année, mais au bout de trois ou quatre ans, il aura répris son ancienne vigueur. Si dans la suite vous le voyez s'affoiblir encore, faites la même opération de l'autre côté; et cette précaution prise tous les dix ans, suffira pour étreniser en quelque façon cette vigne.

Pour avoir des raisins sans pepins, il faut prendre un sarment, le fendre légèrement dans la partie qui doit être enterrée, ôter la moëlle

de cette partie, réunir les deux branches séparées par la fente, les couvrir de papier mouillé, et les mettre en terre. L'expérience réussit mieux, si, avant de planter le sarment, on met sa partie inférieure ainsi préparée, dans un oignon marin. On connoît d'autres procédés pour parvenir au même but.

Desirez-vous tirer du même sep, des raisins, les uns blancs, les autres noirs, d'autres dont les grappes présenteront des grains de l'une et de l'autre couleur? Prenez un sarment de chaque espèce; écrasez-les dans leur parties supérieures, de manière qu'elles s'incorporent, pour ainsi dire, et s'unissent étroitement; liez-les ensemble, et dans cet état mettez les deux sarmens en terre.

Nous demandâmes ensuite à Euthymène quelques instructions sur les potagers et sur le arbres fruitiers. Les plantes potagères, nous dit-il, levent plutôt, quand on se sert de graines de deux ou trois ans. Il en est qu'il est avantageux d'arroser avec l'eau salée. Les concombres * ont plus de douceur, quand leurs graines ont été macérées dans du lait pendant deux jours. Ils réussissent mieux dans les terreins naturellement un peu humides, que dans les jardins où on les arrose fréquemment. Voulez-vous qu'ils viennent plutôt? Semez-les d'abord dans des vases, et arrosez-les avec de l'eau tiède; mais je vous préviens qu'ils au-

* Voyez la note à la fin du volume.

ront moins de goût que si vous les aviez arrosés avec de l'eau froide. Pour qu'ils deviennent plus gros, on a l'attention, quand ils commencent à se former, de les couvrir d'un vase, ou de les introduire dans une espèce de tube. Pour les garder plus long-temps, vous aurez soin de les couvrir, et de les tenir suspendus dans un puits.

C'est en automne, ou plutôt au printemps, qu'on doit planter les arbres: il faut creuser la fosse au moins un an auparavant; on la laisse long-temps ouverte, comme si l'air devoit la féconder. Suivant que le terrein est sec ou humide, les proportions de la fosse varient. Communément on lui donne 2 pieds 1/2 de profondeur, et 2 pieds de largueur.

Je ne rapporte, disoit Euthymène, que des pratiques connues et familières aux peuples policés: et qui n'excitent pas assez leur admiration, repris-je aussi-tôt. Que de temps, que de réflexions n'a-t-il pas fallu pour épier et connoître les besoins, les écarts, et les ressources de la nature; pour la rendre docile, et varier ou corriger ses productions! Je fus surpris, à mon arrivée en Grèce, de voir fumer et émonder les arbres; mais ma surprise fut extrême, lorsque je vis des fruits dont on avoit trouvé le secret de diminuer le noyau, pour augmenter le volume de la chair; d'autres fruits, et sur-tout des grenades, qu'on faisoit grossir sur l'arbre même, en les enfermant dans un vase de terre cuite; des arbres chargés de fruits de différentes espèces, et forcés de se

couvrir de productions étrangères à leur nature.

C'est par la greffe, me dit Euthymène, qu'on opère ce dernier prodige, et qu'on a trouvé le secret d'adoucir l'amertume et l'âpreté des fruits, qui viennent dans les forêts. Presque tous les arbres des jardins ont éprouvé cette opération, qui se fait pour l'ordinaire sur les arbres de même espèce. Par exemple, on greffe un figuier sur un autre figuier, un pommier sur un poirier &c.

Les figues mûrissent plutôt, quand elles ont été piquées par des moucherons provenus du fruit d'un figuier sauvage, qu'on a soin de planter tout auprès ; cependant on préfère celles qui mûrissent naturellement, et les gens qui les vendent au marché ne manquent jamais d'avertir de cette différence.

On prétend que les grenades ont plus de douceur, quand on arrose l'arbre avec de l'eau froide, et qu'on jette du fumier de cochon sur ses racines ; que les amandes ont plus de goût, quand on enfonce des clous dans le tronc de l'arbre, et qu'on en laisse couler la sève pendant quelque temps ; que les oliviers ne prospèrent point, quand ils sont à plus de 300 stades de la mer *. On prétend encore que certains arbres ont une influence marquée sur d'autres arbres ; que les oliviers se plaisent dans le voisinage des grenadiers sauvages, et les grenadiers des jardins dans celui des myrtes ; on ajoute enfin qu'il faut

* 11 lieues 850 toises.

admettre la différence des sexes dans les arbres et dans les plantes. Cette opinion est d'abord fondée sur l'analogie qu'on suppose entre les animaux et d'autres productions de la nature; ensuite sur l'exemple des palmières, dont les femelles ne sont fécondées que par le duvet ou le poussière qui est dans la fleur du mâle. C'est en Egypte et dans les pays voisins qu'on peut observer cette espèce de phénomène. Car en Grèce, les palmiers élevés pour faire l'ornement des jardins, ne produisent point de dates, ou ne le amènent jamais à une parfaite maturité.

En général, les fruits ont dans l'Attique une douceur qu'ils n'ont pas dans les contrées voisines. Ils doivent cet avantage moins à l'industrie des hommes qu'à l'influence du climat. Nous ignorons encore si cette influence corrigera l'aigreur de ces beaux fruits suspendus à ce citronnier. C'est un arbre qui a été récemment apporté de Perse à Athènes.

Euthymène nous parloit avec plaisir des travaux de la campagne, avec transpors des agrémens de la vie champêtre.

Un soir, assis à table devant sa maison, sous de superbes platanes qui se courboient au dessus de nos têtes, il nous disoit: Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes n'existent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais soulager les besoins. Quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances. Il me semble alors que la terre porte son atten-

ion jusqu'à la delicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les grâces.

Une émulation sans rivalité forme les liens qui m'unissent avec mes voisins. Ils viennent souvent se ranger autour de cette table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance et la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos decouvertes; car bien différens des autres artistes, qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux d'instruire les autres que de s'instruire soi-même.

S'adressant ensuite à quelques habitans d'Athènes qui venoient d'arriver, il ajoutoit: vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs, mais cette indépendance que les loix vous accordent, la tyrannie de la société vous la ravit sans pitié: des charges à briguer et à remplir; des hommes puissans à ménager; des noirceurs à prévoir et à éviter; des devoirs de bienséance plus rigoureux que ceux de la nature; une contrainte continuelle dans la démarche, dans les actions, dans les paroles; le poids insupportable de l'oisiveté; les lentes persécutions des importuns: il n'est aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

Vos fêtes sont si magnifiques! et les nôtres si gaies! vos plaisirs si superficiels et si passagers! les nôtres si vrais et si constans! Les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un

art, sans le quel l'industrie et le commerce tomberoient en décadence ?

Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartemens, la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voute de verdure ? et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver, et dans les chaleurs de l'été ; dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil ; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme et de mes enfans, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre ; au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité !

Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'ame, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les desirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme ?

Nous eûmes plusieurs entretiens avec Euthymène. Nous lui dîmes que, dans quelques uns de ses écrits Xénophon proposoit d'accorder, non des récompenses en argent, mais quelques distinctions flatteuses à ceux qui cultiveroient le mieux leurs champs. Ce moyen, répondit-il,

pourroit encourager l'agriculture; mais la république est si occupée à distribuer des graces à des hommes oisifs et puissans, qu'elle ne peut guères penser à des citoyens utiles et ignorés.

Etant partis d'Acharnes, nous remontâmes vers la Béotie. Nous vîmes en passant quelques châteaux entourés de murailles épaisses et de tours élevées, tels que ceux de Phylé, de Décélie, de Rhamnonte. Les frontières de l'Attique sont garanties de tous côtés par ces places fortes. On y entretient des garnisons; et en cas d'invasion, on ordonne aux habitans de la campagne de s'y réfugier.

Rhammonte est situé auprès de la mer. Sur une éminence voisine s'élève le temple de l'implacable Némésis, déesse de la vengeance. Sa statue, haute de dix coudées *, est de la main de Phidias, et mérite d'en être par la beauté du travail. Il employa un bloc de marbre de Paros, que les Perses avoient apporté en ces lieux pour dresser un trophée. Phidias n'y fit point inscrire son nom, mais celui de son élève Agoracrite qu'il aimoit beaucoup.

De là nous descendîmes au bourg de Marathon. Ses habitans s'empressoient de nous raconter les principales circonstances de la victoire que les Athéniens, sous la conduite de Miltiade, y remportèrent autrefois contre les Perses. Ce célèbre événement a laissé une telle impression dans leurs esprits, qu'ils croient

* Environ 14 de nos pieds.

entendre, pendant la nuit, les cris des combattans et les hennissemens des chevaux. Ils nous montroient les tombeaux des Grecs qui périrent dans la bataille; ce sont de petites colonnes sur lesquelles on s'est contenté de graver leurs noms. Nous nous prosternâmes devant celle que les Athéniens consacrèrent à la mémoire de Miltiade, après l'avoir laissé mourir dans un cachot. Elle n'est distinguée des autres que parce qu'elle en est séparée.

Pendant que nous approchions de Brauron, l'air retentissoit de cris de joie. On y celébroit la fête de Diane, divinité tutélaire de ce bourg. Sa statue nous parut d'une haute antiquité. C'est la même, nous disoit-on, qu'Iphigénie rapporta de la Tauride. Toutes les filles des Athéniens doivent étre vouées à la Déesse, après qu'elles ont atteint leur cinquième année, avant qu'elles aient passé leur dixième. Un grand nombre d'entre elles, amenées par leurs parens, et ayant à leur tête la jeune prêtresse de Diane, assistèrent aux cérémonies qu'elles embellissoient de leur présence, et pendant lesquelles des rhapsodes chantoient des fragmens de l'iliade. Par une suite de leur dévouement, elles viennent, avant que de se marier, offrir des sacrifices à cette Déesse.

On nous pressoit d'attendre encore quelques jours, pour être témoins d'une fête qui se renouvelle chaque cinquième année en l'honneur de Bacchus, et qui, attirant dans ces lieux la plupart des courtisannes d'Athènes, se célébroit avec autant d'éclat que de licence. Mais la description qu'on nous en fit ne servit qu'à

nous en dégoûter, et nous allâmes voir les carrières du mont Pentelique, d'où l'on tire ce beau marbre blanc si renommé dans la Grèce, et si souvent mis en œuvre par les plus habiles statuaires. Il semble que la nature s'est fait un plaisir de multiplier, dans le même endroit, les grands hommes, les grands artistes, et la matière la plus propre à conserver le souvenir des uns et des autres. Le mont Hymette et d'autres montagnes de l'Attique recèlent dans leur sein de semblables carrières.

Nous allâmes coucher à Prasies, petit bourg situé auprès de la mer. Son port, nommé Panormos, offre aux vaisseaux un asyle sûr et commode. Il est entouré de vallées et de collines charmantes, qui, dès le rivage même, s'élèvent en amphithéâtre, et vont s'appuyer sur des montagnes couvertes des pins et d'autres espèces d'arbres.

De là nous entrâmes dans une belle plaine qui fait partie d'un canton nommé Paralos *. Elle est bordée de chaque côté d'un rang de collines dont les sommets arrondis et séparés les uns des autres, semblent être l'ouvrage plutôt de l'art que de la nature. Elle nous conduisit à Thoricos, place forte située sur les bords de la mer: et quelle fut notre joie, en apprenant que Platon étoit dans le voisinage, chez Théophile, un de ses anciens amis, qui l'avoit pressé pendant long-temps de venir à sa maison de campagne! Quelques-uns de ses

* C'est-à-dire maritime.

disciples l'avoient accompagné dans ces lieux solitaires. Je ne sais quel tendre intérêt la surprise attache à ces rencontres fortuites; mais notre entreyne eut l'air d'une reconnoissance, et Théophile en prolongea la douceur en nous retenant chez lui.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous rendîmes au mont Laurium, où sont des mines d'argent qu'on exploite depuis un temps immémorial. Elles sont si riches, qu'on n'y parvient jamais à l'extrémité des filons, et qu'on pourroit y creuser un plus grand nombre de puits, si de pareils travaux n'exigeoient de fortes avances. Outre l'achat des instrumens, et la construction des maisons et des fourneaux, on a besoin de beaucoup d'esclaves, dont le prix varie à tout moment. Suivant qu'ils sont plus ou moins forts, plus ou moins âgés, ils coûtent 300 ou 600 drachmes *, et quelquefois davantage. Quand on n'est pas assez riche pour en acheter, on fait un marché avec des citoyens qui en possèdent un grand nombre, et on leur donne pour chaque esclave une obole par jour **.

Tout particulier qui, par lui-même, ou à la tête d'une compagnie, entreprend une nouvelle fouille, doit en acheter la permission, que la république seule peut accorder. Il s'adresse aux magistrats chargés du département des mines. Si sa proposition est acceptée, on

* 270 livres, ou 540 livres.
** 3 sols.

l'inscrit dans un registre, et il s'oblige à donner, outre l'achat du privilege, la 24.e partie du profit. S'il ne satisfait pas à ses obligations, la concession revient au fisc qui la met à l'encan.

Autrefois les sommes provenues, soit de la vente, soit de la rétribution éventuelle des mines, étoient distribuées au peuple. Thémistocle obtint de l'assemblée générale qu'elles seroient destinées à construire des vaisseaux. Cette ressource soutint la marine pendant la guerre du Péloponèse. On vit alors des particuliers s'enrichir par l'exploitation des mines. Nicias, si malheureusement célèbre par l'expédition de Sicile, louoit, à un entrepreneur, mille esclaves dont il retiroit par jour 1000 oboles ou 166 drachmes deux tiers *. Hipponicus, dans le même temps, en avoit six cents, qui, sur le même pied, lui rendoient 600 oboles, ou 100 drachmes par jour **. Suivant ce calcul, Xénophon proposoit au gouvernement de faire le commerce des esclaves destinés aux mines. Il eût suffit d'une première mise pour en acquérir 1200, et en augmenter successivement le nombre jusqu'à 10000. Il en auroit alors résulté tous les ans, pour l'état, un bénéfice de 100 talens ***.

Ce projet, qui pouvoit exciter l'émulation des entrepreneurs, ne fut point exécuté;

* 150 livres.
** 90 livres.
*** 540000 livres.

et, vers la fin de cette guerre, on s'apperçut que les mines rendoient moins qu'auparavant.

Divers accidens peuvent tromper les espérances des entrepreneurs, et j'en ai vu plusieurs qui s'étoient ruinés faute de moyens et d'intelligence. Cependant les loix n'avoient rien négligé pour les encourager; le revenu des mines n'est point compté parmi les biens qui obligent un citoyen à contribuer aux charges extraordinaires de l'état: des peines sont décernées contre les concessionaires qui l'empêcheroient d'exploiter sa mine, soit enlevant ses machines et ses instrumens, soit en mettant le feu à sa fabrique ou aux étais qu'on place dans les souterreins; soit en anticipant sur son domaine; car les concessions faites à chaque particulier, sont circonscrites dans des bornes qu'il n'est pas permis de passer?

Nous pénétrâmes dans ces lieux humides et mal-sains. Nous fûmes témoins de ce qu'il en coûte de peines pour arracher des entrailles de la terre, ces métaux qui sont destinés à n'être découverts et même possédés que par des esclaves.

Sur les flancs de la montagne, auprès des puits, on a construit des forges et des fourneaux, où l'on porte le minéral, pour séparer l'argent des matières avec lesquelles il est combiné. Il l'est souvent avec une substance sablonneuse, rouge, brillante, dont on a tiré, pour la première fois, dans ces derniers temps, le cinabre artificiel *.

* Cette découverte fut faite vers l'an 304 avant J. C.

On est frappé, quand on voyage dans l'Attique, du contraste que présentent les deux classes d'ouvriers qui travaillent à la terre. Les uns, sans crainte et sans danger, recueillent sur sa surface le blé, le vin, l'huile et les autres fruits auxquels il leur est permis de participer; ils sont en général bien nourris, bien vêtus, ils ont des momens de plaisirs, et au milieu de leurs peines ils respirent un air libre, et jouissent de la clarté des cieux. Les autres, enfouis dans les carrières de marbre, ou dans les mines d'argent, toujours prêts de voir la tombe se fermer sur leurs têtes, ne sont éclairés que par des clartés funèbres, et n'ont autour d'eux qu'une atmosphère grossière et souvent mortelle. Ombres infortunées, à qui il ne reste de sentimens que pour souffrir, et de forces que pour augmenter le faste des maîtres qui les tyrannisent! Qu'on juge, d'après ce rapprochement, quelles sont les vraies richesses que la nature destinoit à l'homme.

Nous n'avions pas averti Platon de notre voyage aux mines; il voulut nous accompagner au cap de Sunium, éloigné d'Athenes d'environ 330 stades *. On y voit un superbe temple consacré à Minerve, de marbre blanc d'ordre dorique, entouré d'un péristyle, ayant, comme celui de Thésée, auquel il ressemble par sa disposition générale, six colonnes de front, et treize de retour.

---

* Environ 12 lieues et demie.

Du sommet du promontoire, on distingue, au bas de la montagne, le port et le bourg de Sunium, qui est une des fortes places de l'Attique. Mais un plus grand spectacle excitoit notre admiration. Tantôt nous laissions nos yeux s'égarer sur les vastes plaines de la mer, et se reposer ensuite sur les tableaux, que nous offroient les îles voisines; tantôt d'agréables souvenirs sembloient rapprocher de nous les îles qui se déroboient à nos regards. Nous disions: De ce côté de l'horizon est Ténos, où l'on trouve des vallées si fertiles; et Délos, où l'on célèbre des fêtes si ravissantes. Alexis me dit tout bas: voilà Céos, où je vis Glycère pour la première fois. Philoxène me montroit, en soupirant, l'île qui portoit le nom d'Helène. C'étoit là que, dix ans auparavant, ses mains avoient dressé, entre des myrtes et des cyprès, un monument à la tendre Coronis; c'étoit là que, depuis dix ans, il venoit à certains jours arroser de larmes ces cendres éteintes, et encore chères à son cœur. Platon, sur qui les grands objets faisoient toujours une forte impression, sembloit attacher son ame sur les gouffres que la nature a creusés au fond des mers.

Cependant l'horizon se chargeoit au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençoit à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient sans cesse. Déja le ciel tendu et fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte ténébreuse

que la flamme pénétroit, et qui s'appesantissoit sur la terre. Toute la nature étoit dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquoit jusqu'au fond de nos ames. Nous cherchâmes un asyle dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser a coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendue sur nos têtes: des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrens sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abymes. Tout grondoit, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes, et de tous ces bruits réunis, il se formoit un bruit épouvantable qui sembloit annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevés jusqu'aux cieux, traînoit à peine ses flots jusques sur le rivage.

A l'aspect de tant de changemens inopinés et rapides, nous restâmes quelque temps immobiles et muets. Mais bientôt ils nous rappellèrent ces questions sur lesquelles la curiosité des hommes s'exerce depuis tant de siècles. Pourquoi ces écarts et ces révolutions dans la nature? Faut-il les attribuer au hasard? Mais d'où vient que, sur le point de se briser mille fois, la chaîne intime des êtres se

conserve toujours ? Est-ce une cause intelligente qui excite et appaise les tempêtes ? mais quel but se propose-t-elle ? D'où vient qu'elle foudroie les déserts, et qu'elle épargne les nations coupables ? De là nous remontions à l'existance des dieux, au débrouillement du chaos, à l'origine de l'univers. Nous nous égarions dans nos idées, et nous conjurions Platon de les rectifier. Il étoit dans un recueillement profond; on eût dit que la voix terrible, et majestueuse de la nature retentissoit encore autour de lui. A la fin, pressé par nos prières, et par les vérités qui l'agitoient intérieurement, il s'assit sur un siège rûstique, et nous ayant fait placer à ses côtés, il commença par ces mots.

Foibles mortels que nous sommes! est-ce à nous de pénétrer les secrets de la divinité, nous, dont les plus sages ne sont auprès d'elle que ce qu'un singe est auprès de nous ? Prosterné à ses pieds, je lui demande de mettre dans ma bouche des discours qui lui soient agréables, et qui vous paroissent conformes à la raison.

Si j'étois obligé de m'expliquer en présence de la multitude, sur le premier auteur de toutes choses, sur l'origine de l'univers, et sur la cause du mal, je serois forcé de parler par énigmes; mais dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu et mes amis pour témoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini; centre de toutes les

perfections, source intarissable de l'intelligence et de l'être : avant qu'il eût fait l'univers avant qu'il eût déployé sa puissance au-dehors, il étoit ; car il n'a point eu de commencement : il étoit en lui même, il existoit dans les profondeurs de l'éternité. Non, mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon sujet.

Egalement éternelle, la matière subsistoit dans une fermentation affreuse, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoit à reunir les parties, et de principes destructifs, qui les séparoient à l'instant ; susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune : l'horreur et la discorde erroient sur ses flots bouillonans. La confusion effroyable que vous venez de voir dans la nature, n'est qu'une foible image de celle qui régnoit dans le chaos.

De toute éternité, Dieu, par sa bonté infinie, avoit résolu de former l'univers, suivant un modèle toujours présent à ses yeux, modèle immuable, incrée, parfait ; idée semblable à celle que conçoit un artiste, lorsqu'il convertit la pierre grossière en un superbe édifice ; monde intellectuel, dont ce monde visible n'est que la copie et l'expression. Tout ce qui, dans l'univers, tombe sous nos sens, tout ce qui se dérobe à leur activité, étoit tracé d'une manière sublime dans ce premier plan ; et comme l'Etre suprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produisoit le monde, avant qu'il l'eût rendu sensible.

Ainsi existoient de toute éternité, Dieu auteur de tout bien, la matière principe de tout mal, et ce modèle suivant lequel Dieu avoit résolu d'ordonner la matière *.

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivée, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, et aussi-tôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties, qu'une haine implacable divisoit auparavant, coururent se réunir, s'embrasser et s'enchaîner. Le feu brilla pour la première fois dans les tenèbres; l'air se sépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une ame **, composée en partie de l'essence divine, et en partie de la substance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air grossier, au-dela duquel il étendit les déserts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre de l'univers, partent comme des rayons de flamme, qui sont plus ou moins purs, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de leur centre, qui s'insinuent dans les corps, et animent leurs parties, et qui, parvenus aux limites du monde, se répandent sur sa circonférence, et forment tout autour une couronne de lumière.

A peine l'ame universelle eut-elle été

---

* Archytas, avant Platon avoit admis trois principes, Dieu, la matière, et la forme.

** Voyez la note à la fin du volume.

plongée dans cet océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces, en ébranlant ce grand tout à plusieurs reprises, et que tournant rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Si cette ame n'eût été qu'une portion pure de la substance divine, son action, toujours simple et constante, n'auroit imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse. Mais comme la matière fait partie de son essence, elle jeta de la variété dans la marche de l'univers. Ainsi pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'ame universelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'espace de vingt-quatre heures, une impression particulière, produite par la partie matérielle de cette ame, fait avancer d'occident en orient, suivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Pour concevoir la cause de ces deux mouvemens contraires, il faut observer que la partie divine de l'ame universelle est toujours en opposition avec la partie matérielle; que la première se trouve avec plus d'abondance vers les extrémités du monde, et la seconde dans les couches d'air qui environnent la terre: et qu'enfin, lorsqu'il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'ame, ne pouvant résister entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramassa les restes du mouvement irrégulier qui l'agitoit dans le

chaos, et parvint à le communiquer aux sphères qui entourent notre globe.

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce Dieu engendré, avoit reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit assujetti au mouvement circulaire le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'Être suprême jeta des regards de complaisance sur son ouvrage; et l'ayant rapproché du modèle qu'il suivoit dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçoient dans la copie.

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, et dont ce monde visible n'étoit pas susceptibe. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables. Il fit le temps, cette image mobile de l'immobile éternité *; le temps qui commençant et achevant sans cesse le cercle des jours et des nuit, des mois et des années, semble ne connoître, dans sa course, ni commencement ni fin, et mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'auroit point laissé de traces de sa présence, si des signes visibles n'étoient chargés de distinguer ses parties fugitives, et d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvemens. Dans cette vue

* Rousseau, dans son ode au prince Eugène, a pris cette expression de Platon.

l'Être suprême alluma le soleil, et le lança avec les autres planètes dans la vaste solitude des airs. C'est de là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il éclaire la marche des planètes, et qu'il fixe les limites de l'année, comme la lune détermine celles des mois. L'étoile de Mercure et celle de Vénus, entraînées par la sphère à laquelle il préside, accompagnent toujours ses pas. Mars, Jupiter et Saturne ont aussi des périodes particulières et inconnues au vulgaire.

Cependant l'auteur de toutes choses adressa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'administration des astres. „ Dieux, qui me devez la naissance, écoutez mes ordres souverains. Vous n'avez pas de droit à l'immortalité; mais vous y participerez par le pouvoir de ma volonté, plus forte que les liens qui unissent les parties dont vous êtes composés. Il reste pour la perfection de ce grand tout, à remplir d'habitans les mers, la terre et les airs. S'ils me devoient immédiatement le jour, soustraits à l'empire de la mort, ils deviendroient égaux aux dieux mêmes. Je me repose donc sur vous du soin de les produire. Dépositaires de ma puissance, unissez à des corps périssables les germes d'immortalité que vous allez recevoir de mes mains. Formez en particulier des êtres qui commandent aux autres animaux, et vous soient soumis; qu'ils naissent par vos ordres; qu'ils croissent par vos bienfaits; et qu'après leur mort ils se réunissent à vous, et partagent votre bonheur „.

Il dit: et soudain versant dans la coupe où il avoit pétri l'ame du monde, les restes

de cette ame tenus en réserve, il en composa les ames particulières ; et joignant à celles des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attacha des destinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, et de la servir ; que l'homme auroit la préeminence sur la femme ; que la justice consisteroit à triompher des passions ; et l'injustice à y succomber ; que les justes iroient dans le sein des astres jouir d'une félicité inaltérable ; que les autres seroient métamorphosés en femmes ; que si leur injustice continuoit, ils reparoîtroient sous différentes formes d'animaux, et qu'enfin ils ne seroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lors-qu'ils se seroient rendus dociles à la voix de la raison.

Après ces décrets immuables, l'Etre suprême sema les ames dans les planètes ; et ayant ordonné aux dieux inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins, et de les gouverner, il rentra dans le repos éternel.

Aussi-tôt les causes secondes ayant emprunté de la matière, des particules des quatre élémens, les attachèrent entre elles par des liens invisibles, et arrondirent autour des ames les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars, pour les transporter d'un lieu dans un autre.

L'ame immortelle et raisonnable fut placée dans le cerveau, dans la partie la plus éminente du corps, pour en régler les mouvemens. Mais, outre ce principe divin, les dieux infé-

rieurs formèrent une ame mortelle, privée de raison, où devoient résider la volupté qui attire les maux, la douleur qui fait disparoître les biens, l'audace et la peur qui ne conseillent que des imprudences, la colère si difficile à calmer, l'espérance si facile à séduire, et toutes les passions fortes, apanage nécessaire de notre nature. Elle occupe, dans le corps humain, deux régions séparées par une cloison intermédiaire. La partie irascible, revêtue de force et de courage, fut placée dans la poitrine, où, plus voisine de l'ame immortelle, elle est plus à portée d'écouter la voix de la raison; où d'ailleurs tout concourt à modérer ses transports fougueux, l'air que nous respirons, les boissons qui nous désaltèrent, les vaisseaux même qui distribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps. En effet, c'est par leur moyen que la raison, instruite des efforts naissans de la colère, réveille tous les sens par ses menaces et par ses cris, leur défend de seconder les coupables excès du cœur, et le retient, malgré lui-même dans la dépendance.

Plus loin, et dans la région de l'estomac, fut enchaînée cette autre partie de l'ame mortelle, qui ne s'occupe que des besoins grossiers de la vie; animal avide et féroce, qu'on éloigna du séjour de l'ame immortelle, afin que ses rugissemens et ses cris n'en troublassent point les opérations. Cependant elle conserve toujours ses droits sur lui; et ne pouvant le gouverner par la raison, elle le subjugue par la crainte. Comme il est placé près du foie, elle

peint, dans ce viscère brillant et poli, les objets les plus propres à l'épouvanter. Alors il ne voit dans ce miroir que des rides affreuses et menaçantes, que des spectres effrayans qui le remplissent de chagrin et de dégoût. D'autres fois, à ces tableaux funestes, succèdent des peintures plus douces et plus riantes. La paix règne autour de lui; et c'est alors que, pendant le sommeil, il prévoit les événemens éloignés. Car les dieux inférieurs, chargés de nous donner toutes les perfections dont nous étions susceptibles, ont voulu que cette portion aveugle et grossière de notre ame, fut éclairée par un rayon de vérité. Ce privilège ne pouvoit être le partage de l'ame immortelle, puisque l'avenir ne se dévoile jamais à la raison, et ne se manifeste que dans le sommeil, dans la maladie et dans l'enthousiasme.

Les qualités de la matière, les phénomènes de la nature, la sagesse qui brille en particulier dans la disposition et dans l'usage des parties du corps humain, tant d'autres objets dignes de la plus grande attention me meneroient trop loin, et je reviens à celui que je m'étois d'abord proposé.

Dieu n'a pu faire, et n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travailloit sur une matière brute et désordonnée, qui sans cesse opposoit la plus forte résistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui; et de là les tempêtes, les tremblemens de terre, et tous les bouleversemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'em-

ployer les mêmes moyens que lui ; et de là les maladies du corps, et celles de l'ame encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers en général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux vient du vice inhérent à la matière.

Fin du Chapitre cinquante-neuvième.

CHAPITRE LX.

Evénemens remarquables arrivés en Grèce et en Sicile (depuis l'année 357 jusqu'à l'an 354 avant J. C.). Expédition de Dion. Jugement des généraux Timothée et Iphicrate. Commencement de la guerre sacrée.

J'ai dit plus haut * que Dion, banni de Syracuse par le roi Denys, son neveu et son beau-frère; s'étoit enfin déterminé à délivrer sa patrie du joug sous la quelle elle gémissoit. En sortant d'Athènes il partit pour l'ile de Zacynthe, rendez vous des troupes qu'il rassembloit depuis quelque temps.

Il y trouva 3000 hommes, levés la plupart dans le Péloponèse, tous d'une valeur éprouvée et d'une hardiesse supérieure aux dangers. Ils ignoroient encore leur destination, et quand ils apprirent qu'ils alloient attaquer une puissance défendue par 100 000 hommes d'infanterie, 10,000 de cavalerie, 400 galères, des places très-fortes, des richesses immenses et des alliances redoutables, ils ne virent plus dans l'entreprise projetée que le désespoir d'un proscrit qui veut tout sacrifier à sa vengeance. Dion leur représenta qu'il ne marchoit point contre le plus puissant empire de l'Europe, mais contre le plus méprisable et le plus foi-

* Voyez le chapitre XXXIII de cet ouvrage.

ble des souverains. „ Au reste, ajouta-t-il, je n'avois pas besoin de soldats; ceux de Denys seront bientôt à mes ordres. Je n'ai chosi que des chefs, pour leur donner des exemples de courage et des leçons de discipline. Je suis si certain de la révolution, et de la gloire qui en doit réjaillir sur nous, que, dusse-je périr à notre arrivée en Sicile, je m'estimerois heureux de vous y avoir conduits. „

Ces discours avoit déja rassuré les esprits, lorsqu'une éclipse de lune leur causa de nouvelles allarmes *; mais elles furent dissipées, et par la fermeté de Dion, et par la réponse du devin de l'armée, qui, interrogé sur ce phénomène, déclara que la puissance du roi de Syracuse étoit sur le point de s'éclipser. Les soldats s'embarquèrent aussi-tôt au nombre de 800. Le reste des troupes devoit les suivre, sous la conduite d'Héraclide. Dion n'avoit que deux vaisseaux de charge et trois bâtimens plus légers, tous abondamment pourvus de provisions de guerre et de bouche.

Cette petite flotte, qu'une tempête violente poussa vers les côtes d'Afrique et sur des rochers, où elle courut risque de se briser, aborda enfin au port de Minoa, dans la partie méridionale de la Sicile. C'étoit une place forte qui appartenoit aux Carthaginois. Le gouverneur, par amitié pour Dion, peut-être aussi pour fomenter des troubles utiles

* Cette éclipse arriva le 9 août de l'an 357 avant J. C. Voyez la note à la fin du volume.

aux intérêts de Carthage, prévint les besoins des troupes fatiguées d'une pénible navigation. Dion vouloit leur ménager un repos nécessaire; mais ayant appris que Denys s'étoit, quelques jours auparavant, embarqué pour l'Italie, elles conjurèrent leur général de les mener au plus tôt à Syracuse.

Cependant le bruit de son arrivée, se répandant avec rapidité dans toute la Sicile, la remplit de frayeur et d'espérance. Déja ceux d'Agrigente, de Géla, de Camarine se sont rangés sous ses ordres: déja ceux de Syracuse et des campagnes voisines accourent en foule. Il distribue à 5000 d'entre eux les armes qu'il avoit apportées du Péloponèse. Les principaux habitans de la capitale, revêtus de robes blanches, le reçoivent aux portes de la ville. Il entre à la tête de ses troupes qui marchent en silence, suivi de 50,000 hommes qui font retentir les airs de leurs cris. Au son bruyant des trompettes, les cris s'appaisent, et le héraut qui le précede, annonce que Syracuse est libre, et la tyrannie détruite. A ces mots, des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux, et l'on n'entend plus qu'un mélange confus de clameurs perçantes et de vœux adressés au ciel. L'encens des sacrifices brûle dans les temples et dans les rues. Le peuple égaré par l'excès de ses sentimens se prosterne devant Dion, l'invoque comme une divinité bienfaisante, répand sur lui des fleurs à pleines mains; et ne pouvant assouvir sa joie, il se jette avec fureur sur cette race odieuse d'espions et de délateurs dont la ville étoit in-

fectée, les saisit, se baigne dans leur sang, et ces scènes d'horreur ajoutent à l'alégresse générale.

Dion continuoit sa marche auguste, au milieu des tables dressées de chaque côté dans les rues. Parvenu à la place publique, il s'arrête, et d'un endroit élevé, il adresse la parole au peuple, lui présente de nouveau la liberté, l'exhorte à la défendre avec vigueur, et le conjure de ne placer à la tête de la république que des chefs en état de la conduire dans des circonstances si difficiles. On le nomme ainsi que son frère Mégaclès : mais quelque brillant que fût le pouvoir dont on vouloit les revêtir, ils ne l'acceptèrent qu'à condition qu'on leur donneroit pour associés vingt des principaux habitans de Syracuse, dont la plupart avoient été proscrits par Denys.

Quelques jours après, ce prince informé trop tard de l'arrivée de Dion, se rendit par mer a Syracuse, et entra dans la citadelle, autour de laquelle on avoit construit un mur qui la tenoit bloquée. Il envoya aussi-tôt des députés a Dion, qui leur enjoignit de s'adresser au peuple. Admis à l'assemblée générale, ils cherchent à la gagner par les propositions les plus flatteuses. Diminution dans les impôts, exemption du service militaire dans les guerres entreprises sans son aveu, Denys promettoit tout ; mais le peuple exigea l'abolition de la tyrannie pour première condition du traité.

Le Roi, qui méditoit une perfidie, traîna la négociation en longueur, et fit courir le bruit qu'il consentoit à se dépouiller de son

autorité; en même temps il manda les députés du peuple, et les ayant retenus pendant toute la nuit, il ordonna une sortie à la pointe du jour. Les barbares qui composoient la garnison attaquèrent le mur d'enceinte, en démolirent une partie, et repoussèrent les troupes de Syracuse, qui, sur l'espoir d'un accommodement prochain, s'étoient laissé surprendre.

Dion, convaincu que le sort de l'empire dépend de cette fatale journée, ne voit d'autre ressource, pour encourager les troupes intimidées, que de pousser la valeur jusqu'à la témérité. Il les appelle au milieu des ennemis, non de sa voix qu'elles ne sont plus en état d'entendre, mais par son exemple qui les étonne et qu'elles hésitent d'imiter. Il se jette seul à travers les vainqueurs, en terrasse un grand nombre, est blessé, porté à terre, et enlevé par des soldats Syracusains, dont le courage ranimé prête au sien de nouvelles forces. Il monte aussi-tôt à cheval, rassemble les fuyards, et de sa main qu'une lance a percée, il leur montre le champ fatal qui, dans l'instant même, va décider de leur esclavage ou de leur liberté; il vole tout de suite au camp des troupes du Péloponèse, et les amène au combat. Les barbares, épuisés de fatigue, ne font bientôt plus qu'une foible résistance, et vont cacher leur honte dans la citadelle. Les Syracusains distribuèrent 100 mines * à chacun

* 9000 livres.

des soldats étrangers, qui, d'une commune voix, décernèrent une couronne d'or à leur général.

Denys comprit alors qu'il ne pouvoit triompher de ses ennemis qu'en les désunissant, et résolut d'employer, pour rendre Dion suspect au peuple, les mêmes artifices dont on s'étoit autrefois servi pour le noircir auprès de lui. De là ces bruits sourds qu'il faisoit répandre dans Syracuse, ces intrigues et ces défiances dont il agitoit les familles, ces négociations insidieuses et cette correspondance funeste qu'il entretenoit, soit avec Dion, soit avec le peuple. Toutes ses lettres étoient communiquées à l'assemblée générale. Un jour il s'en trouva une qui portoit cette adresse : *A mon Père*. Les Syracusains, qui la crurent d'Hipparinus, fils de Dion, n'osèrent en prendre connoissance; mais Dion l'ouvrit lui même. Denys avoit prévu que s'il refusoit de la lire publiquement, il exciteroit de la défiance; que s'il la lisoit, il inspireroit de la crainte. Elle étoit de la main du Roi. Il en avoit mesuré les expressions; il y développoit tous les motifs qui devoient engager Dion à séparer ses intérêts de ceux du peuple. Son épouse, son fils, sa sœur étoient renfermés dans la citadelle ; Denys pouvoit en tirer une vengeance éclatante. A ces menaces succédoient des plaintes et des prières également capables d'émouvoir une ame sensible et généreuse. Mais le poison le plus amer étoit caché dans les paroles suivantes: „ Rappellez-vous le zèle avec lequel vous souteniez la tyrannie, quand vous étiez auprès de moi! Loin

de rendre la liberté à des hommes qui vous haïssent, parce qu'ils se souviennent des maux dont vous avez été l'auteur et l'instrument, gardez le pouvoir qu'ils vous ont confié, et qui fait seul votre sûreté, celle de votre famille et de vos amis. „

Denys n'eût pas retiré plus de fruits du gain d'une bataille que du succès de cette lettre. Dion parut aux yeux du peuple dans l'étroite obligation de ménager le tyran ou de le remplacer. Dès ce moment, il dut entrevoir la perte de son crédit: car dès que la confiance est entamée, elle est bientôt détruite.

Sur ces entrefaites arriva, sous la conduite d'Héraclide, la seconde division des troupes du Péloponèse. Héraclide, qui jouissoit d'une grande considération à Syracuse, ne sembloit destiné qu'à augmenter les troubles d'un état. Son ambition formoit des projets que sa légéreté ne lui permettoit pas de suivre. Il trahissoit tous les partis, sans assurer le triomphe du sien, et il ne réussit qu'à multiplier des intrigues inutiles à ses vues. Sous les tyrans, il avoit rempli avec distinction les premiers emplois de l'armée. Il s'étoit ensuite uni avec Dion, éloigné, rapproché de lui. Il n'avoit ni les vertus, ni les talens de ce grand homme, mais il le surpassoit dans l'art de gagner les cœurs. Dion les repoussoit par un froid accueil, par la sévérité de son maintient, et de sa raison. Ses amis l'exhortoient vainement à se rendre plus liant et plus accessible. C'étoit en vain que Platon lui disoit dans ses lettres, que, pour être utile aux hommes, il falloit

commencer par leur être agréable. Héraclide, plus facile, plus indulgent, parce que rien n'étoit sacré pour lui, corrompoit les orateurs par ses largesses, et la multitude par ses flatteries. Elle avoit déja résolu de se jeter entre ses bras: et dès la première assemblée, elle lui donna le commandement des armées navales. Dion survint à l'instant; il représenta que la nouvelle charge n'étoit qu'un démembrement de la sienne, obtint la révocation du décret. et le fit ensuite confirmer dans une assemblée plus régulière qu'il avoit eu soin de convoquer, Il voulut de plus qu'on ajoutât quelques prérogatives à la place de son rival, et se contenta de lui faire des reproches en particulier.

Héraclide affecta de paroître sensible à ce généreux procédé. Assidu, rampant auprès de Dion, il prévenoit, épioit, exécutoit ses ordres avec l'empressement de la reconnoissance, tandis que, par des brigues secrètes, il opposoit à ses desseins des obstacles invincibles. Dion proposoit-il des voies d'accommodement avec Denys, on le soupçonnoit d'intelligence avec ce prince; cessoit-il d'en proposer, on disoit qu'il vouloit eterniser la guerre, afin de perpetuer son autorité.

Ces accusations absurdes éclatèrent avec plus de force, après que la flotte des Syracusains eut mis en fuite celle du Roi, commandée par Philistus *; la galère de ce général

* Sous l'archontat d'Elpinès, qui répond aux années 356 et 355 avant J. C.

ayant échoué sur la côte, il eut le malheur de tomber entre les mains d'une populace irritée, qui fit précéder son supplice de traitemens barbares, jusqu'à le traîner ignominieusement dans les rues. Denys eut éprouvé le même sort, il n'avoit remis la citadelle à son fils Apollocrate, et trouvé le moyen de se sauver en Italie, avec ses femmes et ses trésors. Enfin Héraclide qui, en qualité d'amiral, auroit dû s'opposer à sa fuite, voyant les habitans de Syracuse animés contre lui, eut l'adresse de détourner l'orage sur Dion, en proposant tout-à-coup le partage des terres.

Cette proposition, source éternelle de divisions dans plusieurs états républicains, fut reçue avec avidité de la part de la multitude, qui ne mettoit plus de bornes à ses prétentions. La résistance de Dion excita une révolte, et dans un instant effaça le souvenir de ses services. Il fut décidé qu'on procéderoit au partage des terres, qu'on réformeroit les troupes du Péloponèse, et que l'administration des affaires seroit confiée à vingt-cinq nouveaux magistrats, parmi les quels on nomma Héraclide.

Il ne s'agissoit plus que de déposer et de condamner Dion. Comme on craignoit les troupes étrangères dont il étoit entouré, on tenta de les séduire par les plus magnifiques promesses; mais ces braves guerriers, qu'on avoit humiliés en les privant de leur solde, qu'on humilioit encore plus en les jugeant capables d'une trahison, placèrent leur général au milieu d'eux, et traversèrent la ville, poursuivis et pressés

par tout le peuple. Ils ne répondirent à ses outrages que par des reproches d'ingratitude et de perfidie, pendant que Dion employoit, pour le calmer, des prières et des marques de tendresse. Les Syracusains, honteux de l'avoir laissé échapper, envoyèrent, pour l'inquiéter dans sa retraite, des troupes qui prirent la fuite dès qu'il eut donné le signal du combat.

Il se retira sur les terres des Léontins, qui non seulement se firent un honneur de l'admettre, ainsi que ses compagnons, au nombre de leurs concitoyens, mais qui, par une noble générosité, voulurent encore lui ménager une satisfaction éclatante. Après avoir envoyé des ambassadeurs à Syracuse, pour se plaindre de l'injustice exercée contre les libérateurs de la Sicile, et reçu les députés de cette ville chargés d'accuser Dion, ils convoquèrent leurs alliés. La cause fut discutée dans la diète, et la conduite des Syracusains condamnée d'une commune voix.

Loin de souscrire à ce jugement, ils se félicitoient de s'être à la fois délivrés des deux tyrans qui les avoient successivement opprimés; et leur joie s'accrut encore par quelques avantages remportés sur les vaisseaux du Roi qui venoient d'approvisionner la citadelle, et d'y jeter des troupes commandées par Nypsius de Naples.

Ce général habile crut s'appercevoir que le moment de subjuguer les rébelles étoit enfin arrivé. Rassurés par leurs foibles succès, et encore plus par leur insolence, les Syracu-

sains avoient brisé tous les liens de la subordination et de la décence. Leurs jours se dissipoient dans les excès de la table, et leurs chefs se livroient à des désordres qu'on ne pouvoit plus arrêter. Nypsius sort de la citadelle, renverse le mur dont on l'avoit une seconde fois entourée, s'empare d'un quartier de la ville, et le met au pillage. Les troupes de Syracuse sont repoussées, les habitans égorgés, leurs femmes et leur enfans chargés de fers, et menés à la citadelle. On s'assemble, on délibère en tumulte; la terreur a glacé les esprits, et le désespoir ne trouve plus de ressource. Dans ce moment quelques voix s'élèvent, et proposent le rappel de Dion et de son armée. Le peuple aussi-tôt le demande à grands cris! „ Qu'il paroisse; que les dieux nous le ramènent; qu'il vienne nous enflammer de son courage. „

Des députés choisis font une telle diligence, qu'ils arrivent avant la fin du jour chez les Léontins. Ils tombent aux pieds de Dion, le visage baigné de larmes, et l'attendrissent par la peinture des maux qu'éprouve sa patrie. Introduits devant le peuple, les deux principaux ambassadeurs conjurent les assistans de sauver une ville trop digne de leur haine et de leur pitié.

Quand ils eurent achevé, un morne silence régna dans l'assemblée. Dion voulut le rompre, mais les pleurs lui coupoient la parole. Encouragé par ses troupes qui partageoient sa douleur: „ Guerriers du Péloponèse, dit-il, et vous fidèles alliés, c'est à vous de délibérer

sur ce qui vous regarde. De mon côté je n'ai pas la liberté du choix; Syracuse va périr, je dois la sauver, ou m'ensevelir sous ses ruines. Je me range au nombre de ses députés, et j'ajoute : Nous fûmes les plus imprudens, et nous sommes les plus infortunés des hommes. Si vous êtes touchés de nos remords, hâtez-vous de secourir une ville que vous avez sauvée une première fois; si vous n'êtes frappés que de nos injustices, puissent du moins les dieux récompenser le zèle et la fidélité dont vous m'avez donné des preuves si touchantes! et n'oubliez jamais ce Dion, qui ne vous abandonna point quand sa patrie fut coupable, et qui ne l'abandonne pas quand elle est malheureuse ,,.

Il alloit poursuivre; mais tous les soldats émus s'écriant à la fois : ,, Mettez-vous à notre tête; allons délivrer Syracuse ,. les ambassadeurs, pénétrés de joie et de reconnoissance, se jettent à leur cou, et bénissent mille fois Dion, qui ne donne aux troupes que le temps de prendre un léger repas.

A peine est-il en chemin, qu'il rencontre de nouveaux députés, dont les uns le pressent d'accélérer sa marche, les autres de la suspendre. Les premiers parloient au nom de la plus saine partie des citoyens; les seconds, au nom de la faction opposée. Les ennemis s'étant retirés, les orateurs avoient reparu, et semoient la division dans les esprits. D'un côté le peuple, entraîné par leurs clameurs, avoit résolu de ne devoir sa liberté qu'à lui-même, et de se rendre maître des portes de la ville, pour exclure tout secours étranger; d'un au-

tre côté, les gens sages, effrayés d'une si folle présomption, sollicitoient vivement le retour des soldats du Péloponèse.

Dion crut ne devoir ni s'arrêter ni se hâter. Il s'avançoit lentement vers Syracuse, et n'en étoit plus qu'à 60 stades *, lorsqu'il vit arriver coup-sur-coup des courriers de tous les partis, de tous les ordres de citoyens, d'Héraclide même, son plus cruel ennemi. Les assiégés avoient fait une nouvelle sortie; les uns achevoient de détruire le mur de circonvallation; les autres, comme des tygres ardens, se jetoient sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe; d'autres enfin, pour opposer une barrière impénétrable aux troupes étrangères, lançoient des tisons et des dards enflammés sur les maisons voisines de la citadelle.

A cette nouvelle, Dion précipite ses pas. Il apperçoit déja les tourbillons de flamme et de fumée qui s'élèvent dans les airs; il entend les cris insolens des vainqueurs, les cris lamentables des habitans. Il paroit: son nom retentit avec éclat dans tous les quartiers de la ville. Le peuple est à ses genoux, et les ennemis étonnés se rangent en bataille au pied de la citadelle. Ils ont choisi ce poste, afin d'être protégés par les débris presque inaccessibles du mur qu'ils viennent de détruire, et encore plus par cette enceinte épouvantable de feux que leur fureur s'est ménagée.

* Environ deux lieues et un quart.

Pendant que les Syracusains prodiguoient à leur général les mêmes acclamations, les mêmes titres de sauveur et de dieu dont ils l'avoient accuelli dans son premier triomphe, ses troupes divisées en colonnes, et entrainées par son exemple, s'avançoient en ordre à travers les cendres brûlantes, les poutres enflammées, le sang et les cadavres, dont les places et les rues étoient couvertes; à travers l'affreuse obscurité d'une fumée épaisse, et la lueur, encore plus affreuse, des feux dévorans; parmi les ruines des maisons qui s'écrouloient avec un fracas horrible à leurs côtés ou sur leurs têtes. Parvenues au dernier retranchement, elles le franchirent avec le même courage, malgré la résistance opiniâtre et féroce des soldats de Nypsius, qui furent taillés en pièces, ou contraints de se renfermer dans la citadelle.

Le jour suivant, les habitans, après avoir arrêté les progrès de l'incendie, se trouvèrent dans une tranquillité profonde. Les orateurs et les autres chefs de factions s'étoient exilés d'eux-mêmes, à l'exception d'Héraclide et de Théodote, son oncle. Il connoissoient trop Dion, pour ignorer qu'ils le désarmeroient par l'aveu de leur faute. Ses amis lui représentoient avec chaleur qu'il ne déracineroit jamais du sein de l'état l'esprit de sédition, pire que la tyrannie, s'il refusoit d'abandonner ces deux coupables aux soldats, qui demandoient leur supplice; mais il répondit avec douceur: „ Les autres généraux passent leur vie dans l'exercice des travaux de la guerre,

pour se ménager un jour des succes qu'ils ne doivent souvent qu'au hasard. Elevé dans l'école de Platon, j'ai appris à dompter mes passions; et pour m'assurer d'une victoire que je ne puisse attribuer qu'à moi-même, je dois pardonner et oublier les offenses. Eh quoi! parce qu'Héraclide a dégradé son ame par sa perfidie et ses méchancetés, faut-il que la colère et la vengeance souillent indignement la mienne? Je ne cherche point à le surpasser par les avantages de l'esprit et du pouvoir; je veux le vaincre à force de vertus, et le ramener à force de bienfaits. „

Cependant il serroit la citadelle de si près, que la garnison, faute de vivres, n'observoit plus aucune discipline. Apollocrate, obligé de capituler, obtint la permission de se retirer avec sa mère, sa sœur, et ses effets, qu'on transporta sur cinq galères. Le peuple accourut sur le rivage pour contempler un si doux spectacle, et jouir paisiblement de ce beau jour, qui éclairoit enfin la liberté de Syracuse, la retraite du rejeton de ses oppresseurs, et l'entière destruction de la plus puissante des tyrannies.

Apollocrate alla joindre son père Denys, qui étoit alors en Italie. Après son départ, Dion entra dans la citadelle. Aristomaque sa sœur, Hipparinus son fils, vinrent au-devant de lui et reçurent ses premières caresses. Arété les suivoit, tremblante, éperdue, desirant et craignant de lever sur lui ses yeux couverts de larmes. Aristomaque l'ayant prise par la main: „ Comment vous exprimer, dit-elle à

son frère, tout ce que nous avons souffert pendant votre absence? Votre retour et vos victoires nous permettent enfin de respirer. Mais, hélas, ma fille contrainte, aux dépens de son bonheur et du mien, de contracter un nouvel engagement, ma fille est malheureuse au milieu de la joie universelle. De quel œil regardez-vous la fatale necessité où la réduisit la cruauté du tyran? Doit-elle vous saluer comme son oncle ou comme son époux? „ Dion ne pouvant retenir ses pleurs, embrassa tendrement son épouse, et lui ayant remis son fils, il la pria de partager l'humble demeure qu'il s'étoit choisie; car il ne vouloit pas habiter le palais des rois.

Mon dessein n'étoit pas de tracer l'éloge de Dion. Je voulois simplement rapporter quelques-unes de ses actions. Quoique l'intérêt qu'elles m'inspirent m'ait peut-être déja mené trop loin, je ne puis cependant résister au plaisir de suivre, jusqu'à la fin de sa carrière, un homme qui, placé dans tous les états, dans toutes les situations, fut toujours aussi différent des autres que semblable à lui-même, et dont la vie fourniroit les plus beaux traits à l'histoire de la vertu.

Après tant de triomphes, il voulut s'acquitter en public et en particulier de ce qu'il devoit aux compagnons de ses travaux, et aux citoyens qui avoient hâté la révolution. Il fit part aux uns de sa gloire, aux autres de ses richesses: simple, modeste dans son habillement, à sa table, dans tout ce qui le concernoit, il ne se permettoit d'être magnifique

que dans l'exercice de sa générosité. Tandis qu'il forçoit l'admiration non seulement de la Sicile, mais encore de Carthage et de la Grèce entière; tandis que Platon l'avertissoit dans une de ses lettres que toute la terre avoit les yeux attachés sur lui, il les fixoit sur ce petit nombre de spectateurs éclairés qui, ne comptant pour rien ni ses exploits, ni ses succès, l'attendoient au moment de la prospérité pour lui accorder leur estime ou leur mépris.

De son temps, en effet, les philosophes avoient conçu le projet de travailler sérieusement à la réformation du genre humain. Le premier essai devoit se faire en Sicile. Dans cette vue, ils entreprirent d'abord de façonner l'ame du jeune Denys, qui trompa leurs espérances. Dion les avoit depuis relevées, et plusieurs disciples de Platon l'avoient suivi dans son expédition. Déja, d'après leurs lumières, d'après les siennes, d'après celles de quelques Corinthiens attirés par ses soins à Syracuse, il traçoit le plan d'une république qui concilieroit tous les pouvoirs et tous les intérêts. Il préféroit un gouvernement mixte, où la classe des principaux citoyens balanceroit la puissance du souverain et celle du peuple. Il vouloit même que le peuple ne fût appellé aux suffrages que dans certaines occasions, comme on le pratique à Corinthe.

Il n'osoit cependant commencer son opération, arrêté par un obstacle presque invincible. Héraclide ne cessoit, depuis leur réconciliation, de le tourmenter par des intrigues

ouvertes ou cachés. Comme il étoit adoré de la multitude, il ne devoit pas adopter un projet qui détruisoit la démocratie. Les partisans de Dion lui proposèrent plus d'une fois de se défaire de cet homme inquiet et turbulent. Il avoit toujours résisté; mais, à force d'importunités, on lui arracha son aveu. Les Syracusains se soulevèrent, et quoiqu'il parvînt à les appaiser, ils lui surent mauvais gré d'un consentement que les circonstances sembloient justifier aux yeux de la politique, mais qui remplit son ame de remords, et répandit l'amertume sur le reste de ses jours.

Délivré de cet ennemi, il en trouva bientôt un autre, plus perfide et plus dangereux. Dans les séjour qu'il fit à Athènes, un des citoyens de cette ville, nommé Callippe, le reçut dans sa maison, obtint son amitié, dont il n'étoit pas digne, et le suivit en Sicile. Parvenu aux premiers grades militaires, il justifia le choix du général, et gagna la confiance des troupes.

Après la mort d'Héraclide, il s'apperçut qu'il ne lui en coûteroit qu'un forfait pour se rendre maître de la Sicile. La multitude avoit besoin d'un chef qui flattât ses caprices. Elle craignoit de plus en plus que Dion ne la dépouillât de son autorité, pour s'en revêtir ou la transporter à la classe des riches. Parmi les gens éclairés, les politiques conjecturoient qu'il ne résisteroit pas toujours à l'attrait d'une couronne, et lui faisoient un crime de leurs soupçons. La plupart de ces guerriers qu'il avoit amenés du Péloponèse, et que l'honneur

attachoit à sa suite, avoient péri dans les combats. Enfin, tous les esprits, fatigués de leur inaction et de ses vertus, regrettoient la licence et les factions qui avoient pendant si long-temps exercé leur activité.

D'après ces notions, Callippe ourdit sa trame insidieuse. Il commença par entretenir Dion des murmures vrais ou supposés que les troupes, disoit-il, laissoient quelquefois échapper; il se fit même autoriser à sonder la disposition des esprits. Alors il s'insinue auprès des soldats; il les anime, et communique ses vues à ceux qui répondent à ses avances. Ceux qui les rejetoient avec indignation avoient beau dénoncer à leur général les menées secrètes de Callippe, il n'en étoit que plus touché des démarches d'un ami si fidèle.

La conjuration faisoit tous les jours des progrès, sans qu'il daignât y prêter la moindre attention. Il fut ensuite frappé des indices qui lui en venoient de toutes parts, et qui, depuis quelque temps, alarmoient sa famille. Mais tourmenté du souvenir toujours présent de la mort d'Héraclide, il répondit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, que d'avoir sans cesse à se prémunir contre ses amis et ses ennemis.

Il ne médita jamais assez sur le choix des premiers; et quand il se convainquit lui-même que la plupart d'entre eux étoient des ames lâches et corrompues, il ne fit aucun usage de cette découverte, soit qu'il ne les jugeât pas capables d'un excès de scélératesse, soit qu'il crût devoir s'abandonner à sa destinée.

Il étoit sans doute alors dans un de ces momens où la vertu même est découragée par l'injustice et la méchanceté des hommes.

Comme son épouse et sa sœur suivoient avec ardeur les traces de la conspiration, Callippe se présenta devant elles, fondant en larmes; et pour les convaincre de son innocence, il demanda d'être soumis aux plus rigoureuses épreuves. Elles exigèrent le grand serment.

C'est le seul qui inspire de l'effroi aux scélérats mêmes; il le fit à l'instant. On le conduisit dans les souterreins du temple de Cérès et de Proserpine. Après les sacrifices prescrits, revêtu du manteau de l'une de ces déesses, et tenant une torche ardente, il les prit à témoins de son innocence, et prononça des imprécations horribles contre les parjures. La cérémonie étant finie, il alla tout préparer pour l'exécution de son projet.

Il choisit le jour de la fête de Proserpine, et s'étant assuré que Dion n'étoit pas sorti de chez lui, il se mit à la tête de quelques soldats de l'île de Zacynthe. Les uns entourèrent la maison; les autres pénétrèrent dans une pièce au rez-de-chaussée, où Dion s'entretenoit avec plusieurs de ses amis, qui n'osèrent exposer leurs jours pour sauver les siens. Les conjurés, qui s'étoient présentés sans armes, se précipitèrent sur lui, et le tourmentèrent long-temps dans le dessein de l'étouffer. Comme il respiroit encore, on leur jeta par la fenêtre un poignard qu'ils lui plongèrent dans le cœur. Quelques-uns prétendent que

Callippe avoit tiré son épée, et n'avoit pas osé frapper son ancien bienfaiteur. C'est ainsi que mourut Dion, âgé d'environ 55 ans, la 4.e année après son retour en Sicile *.

Sa mort produisit un changement soudain à Syracuse. Les habitans, qui commençoient à le détester comme un tyran, le pleurèrent comme l'auter de leur liberté. On lui fit des funérailles aux dépens du trésor public, et son tombeau fut placé dans le lieu le plus éminent de la ville.

Cependant, à l'exception d'une légère émeute où il y eut du sang répandu, qui ne fut pas celui des coupables, personne n'osa d'abord les attaquer, et Callippe recueillit paisiblement le fruit de son crime. Peu de temps après, les amis de Dion se réunirent pour le venger, et furent vaincus. Callippe, défait à son tour par Hipparinus, frère de Denys, Callippe, par-tout haï et repoussé, contraint de se réfugier en Italie, avec un reste de brigands attachés à sa destinée, périt enfin accablé de misère, treize mois après la mort de Dion, et fut, à ce qu'on prétend, percé du même poignard qui avoit arraché la vie à ce grand homme.

Pendant qu'on cherchoit à détruire la tyrannie en Sicile, Athènes, qui se glorifie tant de sa liberté, s'épuisoit en vains efforts pour remettre sous le joug les peuples qui, depuis

* L'an 353 avant J. C.

quelques années, s'étoient séparés de son alliance *. Elle résolut de s'emparer de Byzance; et dans ce dessein, elle fit partir 120 galères, sous le commandement de Thimothée, d'Iphicrete et de Charès. Ils se rendirent à l'Hellespont, où la flotte des ennemis, qui étoit à-peu-près d'égale force, les atteignit bientôt. On se disposoit de part et d'autre au combat, lorsqu'il survint une tempête violente. Charès n'en proposa pas moins d'attaquer; et comme les deux autres généraux, plus habiles et plus sages, s'opposèrent à son avis, il dénonça hautement leur résistance à l'armée, et saisit cette occasion pour les perdre. A la lecture des lettres où il les accusoit de trahison, le peuple, enflammé de colère, les rappella sur-le-champ, et fit instruire leur procès.

Les victoires de Thimothée, 75 villes qu'il avoit réunies à la république, les honneurs qu'on lui avoit autrefois deférés, sa vieillèsse, la bonté de sa cause, rien ne put le dérober à l'iniquité des juges: condamné à une amende de 100 talens **, qu'il n'étoit pas en état de payer, il se retira dans la ville de Chalcis en Eubée, plein d'indignation contre des citoyens qu'il avoit si souvent enrichis par ses conquêtes, et qui, après sa mort, laissèrent éclater un repentir aussi infructueux que tardif. Il paya, dans cette circonstance, le salaire du mépris qu'il eut toujours pour Charès. Un jour qu'on

* Voyez le chapitre XXXIII de cet ouvrage.
** Cinq cent quarante mille livres.

procédoit à l'élection des généraux, quelques orateurs mercenaires, pour exclure Iphicrate et Timothée, faisoient valoir Charès : ils lui attribuoient les qualités d'un robuste athlète. Il est dans la vigueur de l'âge, disoient-ils, et d'une force à supporter les plus rudes fatigues. „ C'est un tel homme qu'il faut à l'armée. — Sans doute, dit Timothée, pour porter le bagage. „

La condamnation de Timothée n'assouvit pas la fureur des Athéniens, et ne put intimider Iphicrate, qui se défendit avec intrépidité. On remarqua l'expression militaire qu'il employa pour ramèner sous les yeux des juges, la conduite du général qui avoit conjuré sa perte : „ Mon sujet m'entraîne, dit-il ; il vient de m'ouvrir un chemin à travers les actions de Charès. „ Dans la suite du discours, il apostropha l'orateur Aristophon, qui l'accusoit de s'être laissé corrompre à prix d'argent. „ Répondez-moi, lui dit-il d'un ton d'autorité : auriez-vous commis une pareille infamie ? Non, certes ! répondit l'orateur. Et vous voulez, reprit-il, qu'Iphicrate ait fait ce qu'Aristophon n'auroit pas osé faire ! „

Aux ressources de l'éloquence, il en joignit une dont le succès lui parut moins incertain. Le tribunal fut entouré de plusieurs jeunes officiers attachés à ses intérêts ; et lui-même laissoit entrevoir aux juges un poignard qu'il tenoit sous sa robe. Il fut absous, et ne servit plus. Quand on lui reprocha la violence de ce procédé, il répondit : „ J'ai long-temps porté les armes pour le salut de ma patrie ; je serois

bien dupe si je ne les prenois pas quand il s'agit du mien. „

Cependant Charès ne se rendit pas à Byzance. Sous prétexte qu'il manquoit de vivres il se mit avec son armée à la solde du Satrape Artabaze, qui s'étoit révolté contre Artaxerxès, roi de Perse, et qui alloit succomber sous des forces supérieures aux siennes. L'arrivée des Athéniens changea la face des affaires. L'armée de ce prince fut battue; et Charès écrivit aussitôt au peuple d'Athènes, qu'il venoit de remporter sur les Perses une victoire aussi glorieuse que celle de Marathon: mais cette nouvelle n'excita qu'une joie passagère. Les Athéniens, effrayés des plaintes et des menaces du roi de Perse, rappellèrent leur général, et se hâtèrent d'offrir la paix et l'indépendance aux villes qui avoient entrepris de secouer leur joug. Ainsi finit cette guerre *, également funeste aux deux partis. D'un côté, quelques-uns des peuples ligués, épuisés d'hommes et d'argent, tombèrent sous la domination de Mausole, roi de Carie; de l'autre, outre les secours qu'elle tiroit de leur alliance, Athènes perdit trois de ses meilleurs généraux, Chabrias, Timothée et Iphicrate. Alors commença une autre guerre, qui produisit un embrâsement général, et développa les grands talens de Philippe, pour le malheur de la Grèce.

* Sous l'archontat d'Elpinès, qui répond aux années 356 et 355 avant J. C.

Les Amphictyons, dont l'objet principal est de veiller aux intérêts du temple d'Apollon à Delphes, s'étant assemblés *, les Thébains, qui, de concert avec les Thessaliens, dirigeoient les opérations de ce tribunal, accusèrent les Phocéens de s'être emparés de quelques terres consacrées à ce dieu, et les firent condamner à une forte amende. L'esprit de vengeance guidoit les accusateurs. Les Thessaliens rougissoient encore des victoires que les Phocéens avoient autrefois remportées sur eux. Outre les motifs de rivalité qui subsistent toujours entre des nations voisines, la ville de Thèbes étoit indignée de n'avoir pu forcer un habitant de la Phocide à rendre une femme Thébaine qu'il avoit enlevée.

Le premier décret fut bientôt suivi d'un second, qui consacroit au dieu les campagnes des Phocéens; il autorisoit de plus la ligue Amphictyonique à sévir contre les villes qui jusqu'alors avoient négligé d'obéir aux décrets du tribunal. Cette dernière clause regardoit les Lacédémoniens, contre lesquels il existoit, depuis plusieurs années, une sentence restée sans exécution.

Dans toute autre circonstance, les Phocéens auroient craint d'affronter les maux dont ils étoient menacés. Mais on vit alors combien les grandes révolutions dépendent quelquefois de petites causes. Peu de temps auparavant deux particuliers de la Phocide

---

* Sous l'archontat d'Agathocle, l'an 356 avant J. C.

voulant obtenir, chacun pour son fils, une riche héritière, intéressèrent toute la nation à leur querelle, et formèrent deux partis qui, dans les délibérations publiques, n'écoutoient plus que les conseils de la haine. Aussi, dès que plusieurs Phocéens eurent proposé de se soumettre aux décrets des Amphictyons, Philomele, que ses richesses et ses talens avoient placé à la tête de la faction opposée, soutint hautement que céder à l'injustice, étoit la plus grande et la plus dangereuse des lâchetés; que les Phocéens avoient des droits légitimes, non seulement sur les terres qu'on leur faisoit un crime de cultiver, mais sur le temple de Delphes, et qu'il ne demandoit que leur confiance, pour les soustraire au châtiment honteux décerné par le tribunal des Amphictyons.

Son éloquence rapide entraîne les Phocéens. Revêtu d'un pouvoir absolu, il vole à Lacédémone, fait approuver ses projets au roi Archidamus, en obtient 15 talens, qui, joints à 15 autres qu'il fournit lui-même, le mettent en état de soudoyer un grand nombre de mercenaires, de s'emparer du temple, de l'entourer d'un mur, et d'arracher de ses colonnes les décrets infamans que les Amphictyons avoient lancés contre les peuples accusés de sacrilèges. Les Locriens accoururent vainement à la défense de l'asyle sacré, ils furent mis en fuite et leurs campagnes dévastées enrichirent les vainqueurs. La guerre dura dix ans et quelques mois. J'en indiquerai dans la suite les principaux événemens.

Fin du Chapitre soixantième.

CHAPITRE LXI.

Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis et à Philotas, pendant leur voyage en Egypte et en Perse.

Pendant mon séjour en Grèce, j'avois si souvent entendu parler de l'Egypte et de la Perse, que je ne pus résister au desir de parcourir ces deux royaumes. Apollodore me donna Philotas pour m'accompagner: il nous promit de nous instruire de tout ce qui se passeroit pendant notre absence; d'autres amis nous firent la même promesse. Leurs lettres, que je vais rapporter en entier, où par fragmens, n'étoient quelquefois qu'un simple journal; quelquefois elles étoient accompagnées de réflexions.

Nous partîmes à la fin de la 2.e année de la 106.e olympiade * Le midi de la Grèce jouissoit alors d'un calme profond; le nord étoit troublé par la guerre des Phocéens et par les entreprises de Philippe, roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocéens, s'étoit fortifié à Delphes. Il envoyoit de tous côtés des ambassadeurs; mais l'on étoit bien loin de présumer que de si légeres dissentions entraîneroient la ruine de cette Grèce qui cent vingt six-ans

* Dans le printemps de l'an 354 avant J. C.

auparavant, avoit résisté à toutes les forces de la Perse.

Philippe avoit de fréquens démêlés avec les Thraces, les Illyriens et d'autres peuples barbares. Il méditoit la conquête des villes Grecques situées sur le frontières de son royaume, et dont la plupart étoient alliées ou tributaires des Athéniens. Ceux-ci, offensés de ce qu'il retenoit Amphipolis qui leur avoit appartenu, essayoient des hostilités contre lui, et n'osoient pas en venir à une rupture ouverte.

DIOTIME ETANT ARCHONTE A ATHENES

La 3.e année de la 16.e olympiade.

(Depuis le 26 juin de l'année julienne proleptique 354, jusqu'au 14 juillet de l'année 353 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

La Grèce est pleine de divisions. Les uns condamnent l'entreprise de Philomèle les autres la justifient. Les Thébains avec tout le corps des Béotiens, les Locriens, les différentes nations de la Thessalie, tous ces peuples ayant des injures particulières à venger, menacent de venger l'outrage fait à la divinité de Delphes. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques villes du Péloponèse se déclarent pour les Phocéens, en haine des Thébains...

Philomèle protestoit au commencement qu'il ne toucheroit pas aux trésors du temple.

Effrayé des préparatifs des Thébains, il s'est approprié une partie de ces richesses. Elles l'ont mis en état d'augmenter la solde des mercenaires qui de toutes parts accourent à Delphes. Il a battu successivement les Locriens, les Béotiens et les Thessaliens....

Ces jours passés, l'armée des Phocéens, s'étant engagée dans un pays couvert, rencontra tout-à-coup celle des Béotiens supérieure en nombre. Les derniers ont remporté une victoire éclatante. Philomèle couvert de blessures, poussé sur une hauteur, enveloppé de toutes parts, a mieux aimé se précipiter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains de l'ennemi....

SOUS L'ARCHONTE UDEMUS.

La 4.e année de la 106.e olympiade.

(*Depuis le* 14 *juillet de l'an* 353, *jusqu'au* 3 *juillet de l'an* 352 *avant J. C.*)

LETTRE D'APOLLODORE.

Dans la dernière assemblée des Phocéens, les plus sages opinoient pour la paix; mais Onomarque, qui avoit recueilli les débris de l'armée, a si bien fait par son éloquence et son crédit, qu'on a résolu de continuer la guerre, et de lui confier le même pouvoir qu'à Philomèle. Il lève de nouvelles troupes. L'or et l'argent tirés du trésor sacré ont été convertis en monnoie, et plusieurs de ces belles statues de bronze qu'on voyoit à Delphes, en casque et en épées....

Le bruit a couru que le roi de Perse, Artaxerxès, alloit tourner ses armes contre la Grèce. On ne parloit que de ses immenses préparatifs. Il ne lui faut pas moins, disoit-on, de 1200 châmeaux pour porter l'or destiné à la solde des troupes.

On s'est assemblé en tumulte: au milieu de l'alarme publique, des voix ont proposé d'appeller à la défense de la Grèce toutes les nations qui l'habitent, et même le roi de Macédoine, de prévenir Artaxerxès, et de porter la guerre dans ses états. Démosthène, qui, après avoir plaidé avec distinction dans les tribunaux de justice, se mêle, depuis quelque temps, des affaires publiques, s'est élevé contre cet avis; mais il a fortement insisté sur la nécessité de se mettre en état de défense. Combien nous faut-il de galères? combien de fantassins est de cavaliers? quels sont les fonds nécessaires? où les trouver? il a tout prévu, tout réglé d'avance. On a fort applaudi aux vues de l'orateur. En effet, de si sages mesures nous serviroient contre Artaxerxès, s'il attaquoit la Grèce; contre nos ennemis actuels, s'il ne l'attaquoit pas. On a su depuis que ce prince ne pensoit point à nous, et nous ne pensons plus à rien.

Je ne saurois m'accoutumer à ces excès périodiques de découragement et de confiance. Nos têtes se renversent, et se replacent dans un clin d'œil. On abandonne à sa légereté un particulier qui n'acquiert jamais l'expérience de ses fautes: mais que penser d'une nation entière pour qui le présent n'a ni pas-

sé ni avenir, et qui oublie ses craintes, comme on oublie un éclair et un coup de tonnerre ? . . .

La plupart ne parlent du roi de Perse qu'avec terreur, du roi de Macédoine qu'avec mépris. Ils ne voient pas que ce dernier prince n'a cessé, depuis quelque temps, de faire des incursions dans nos états; qu'après s'être emparé de nos îles d'Imbros et de Lemnos, il a chargé de fers ceux de nos citoyens établis dans ces contrées; qu'il a pris plusieurs de nos vaisseaux sur les côtes de l'Eubée, et que, dernièrement encore, il a fait une descente chez nous à Marathon, et s'est rendu maître de la galère sacrée. Cet affront reçu dans le lieu même qui fut autrefois le théâtre de notre gloire, nous a fait rougir; mais chez nous, les couleurs de la honte s'effacent bientôt.

Philippe est présent en tout temps, en tous lieux. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il vole dans la Thrace maritime, il y prend la forte place de Méthone, la détruit, et en distribue les campagnes fertiles à ses soldats, dont il est adoré.

Pendant le siège de cette ville, il passoit une rivière à la nage. Une flèche, lancée par un archer ou par une machine, l'atteignit à l'œil droit; et malgré les douleurs aiguës qu'il éprouvoit, il regagna tranquillement le rivage d'où il étoit parti. Son médecin Critobule a retiré très-habilement la flèche; l'œil n'est pas difforme, mais il est privé de la lumière *.

* Un parasite de Philippe, nommé Clidé-

Cet accident n'a point ralenti son ardeur; il assiège maintenant le château d'Hérée, sur lequel nous avons des droits légitimes. Grande rumeur dans Athènes. Il en est résulté un decret de l'assemblée générale; on doit lever une contribution de 60 talens *, armer 40 galères, enrôler ceux qui n'ont pas atteint leur quarantecinquième année **. Ces préparatifs demandent du temps; l'hiver approche, et l'expédition sera remise à l'été prochain.

Pendant qu'on avoit à redouter les projets du roi de Perse, et les entreprises du roi de Macédoine, il nous arrivoit des ambassadeurs du roi de Lacédémone, et d'autres de la part de Mégalopolitains, qu'il tient assiégés. Archidamus proposoit de nous joindre aux Lacédémoniens, pour remettre les villes de la Grèce sur le pied où elles étoient avant les dernières guerres. Toutes les usurpations devoient être restituées, tous les nouveaux établissemens détruits. Les Thébains nous ont enlevé Orope, ils seront forcés de nous la rendre; ils ont rasé Thespies et Platée, on les rétablira; ils ont construit Megalopolis en Arcadie, pour arrèter les incursions des Lacédémoniens; elle sera démolie. Les orateurs, les citoyens étoient partagés. Démosthène a montré clairement que l'exécution de ce projet af-

mus, parut, depuis la blessure de ce prince, avec un emplatre sur l'oeil.

* Trois cent vingt-quatre mille livres.

** C'étoit vers le mois d'octobre de l'an 353 avant J. C.

foibliroit, à la vérité, les Thébains nos ennemis, mais augmenteroit la puissance des Lacédémoniens nos alliés; et que notre sûreté dépendoit uniquement de l'équilibre que nous aurions l'art de maintenir entre ces deux républiques. Les suffrages se sont réunis en faveur de son avis.

Cependant les Phocéens ont fourni des troupes aux Lacédémoniens; les Thébains et d'autres peuples, aux Mégalopolitains; on a déja livré plusieurs combats; on conclura bientôt la paix, et l'on aura répandu beaucoup de sang.

On n'en a pas moins versé dans nos provinces septentrionales. Les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, tour-à-tour vainqueurs et vaincus, perpétuent une guerre que la religion et la jalousie rendent extrêmement cruelle. Un nouvel accident ne laisse entrevoir qu'un avenir déplorable. Lycophron, tyran de Phères en Thessalie, s'est ligué avec les Phocéens, pour assujettir les Thessaliens. Ces derniers ont imploré l'assistance de Philippe, qui est bien vîte accouru à leur secours; après quelques actions peu décisives, deux échecs consécutifs l'ont forcé de se retirer en Macédoine. On le croyoit réduit aux dernières extrémités; ses soldats commençoient à l'abandonner, quand tout-à-coup on l'a vu reparoître en Thessalie. Ses troupes, et celles des Thessaliens ses alliés, montoient à plus de 23000 fantassins, et à 3000 chevaux. Onomarque, à la tête de 20,000 hommes de pied, et de 300 cavaliers, s'étoit joint à Lycophron.

Les Phocéens, après une défense opiniâtre, ont été battus et poussés vers le rivage de la mer, d'où l'on appercevoit, à une certaine distance, la flotte des Athéniens commandée par Charès. La plupart, s'étant jetés à la nage, ont peri avec Onomarque leur chef, dont Philippe a fait retirer le corp, pour l'attacher à un gibet. La perte des Phocéens est très-considérable : 6000 ont perdu la vie dans le combat ; 3000 s'étant rendus à discrétion, ont été précipités dans la mer, comme des sacrilèges.

Les Thessaliens, en s'associant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'opposoient à son ambition. Depuis quelques années, il laissoit les Grecs s'affoiblir, et du haut de son trône, comme d'une guérite, il épioit le moment où l'on viendroit mendier son assistance. Le voilà désormais autorisé à se mêler des affaires de la Grèce. Par-tout le peuple, qui ne pénètre pas ses vues, le croit animé du zèle de la religion. Par-tout on s'écrie qu'il doit sa victoire à la sainteté de la cause qu'il soutient, et que les dieux l'ont choisi pour venger leurs autels. Il l'avoit prévu lui-même; avant la bataille, il fit prendre à ses soldats des couronnes de lauriers, comme s'ils marchoient au combat au nom de la divinité de Delphes, à qui cet arbre est consacré.

Des intentions si pures, des succès si brillans portent l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme ; on ne parle que de ce prince, de ses talens, de ses vertus. Voici un trait qu'on m'a raconté de lui.

Il avoit dans son armée un soldat renommé par sa bravoure, mais d'une insatiable avidité. Le soldat s'embarqua pour une expédition lointaine; et son vaisseau ayant péri, il fut jeté mourant sur le rivage. A cette nouvelle, un Macédonien, qui cultivoit un petit champ aux environs, accourt à son secours, le rappelle à la vie, le mène dans sa maison; lui cede son lit; lui donne, pendant un mois entier, tous les soins et toutes les consolations que la pitié et l'humanité peuvent inspirer; lui fournit enfin l'argent nécessaire pour se rendre auprès de Philippe. Vous entendrez parler de ma reconnoissance, lui dit le soldat en partant: qu'il me soit seulement permis de rejoindre le roi mon maître. Il arrive, raconte à Philippe son infortune, ne dit pas un mot de celui qui l'a soulagé, et demande en indemnité, une petite maison voisine des lieux où les flots l'avoient porté. C'étoit celle de son bienfaiteur. Le roi accorde la demande sur-le-champ. Mais bientôt instruit de la vérité des faits, par une lettre pleine de noblesse qu'il reçoit du propriétaire, il frémit d'indignation, et ordonne au gouverneur de la province de remettre ce dernier en possession de son bien, et de faire appliquer avec un fer chaud une marque déshonorante sur le front du soldat.

On élève cette action jusqu'aux nues: je l'approuve sans l'admirer. Philippe méritoit plus d'être puni qu'un vil mercenaire. Car le sujet qui sollicite une injustice est moins coupable que le prince qui l'accorde sans examen. Que devoit donc faire Philippe après

avoir flétri le soldat? Renoncer à la funeste prérogative d'être si généreux du bien d'autrui, et promettre à tout son empire de n'être plus si lèger dans la distribution de ses grâces.

SOUS L'ARCHONTE ARISTODEME.

L'an 1.re de la 107.e olympiade.

(*Depuis le* 3 *juillet de l'an* 352, *jusqu'au* 22 *juillet de l'an* 351 *avant J. C.*)

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous ai marqué dans une de mes précédentes lettres, que pour prévenir les excursion de Philippe, et l'arrêter dans ses états, on avoit résolu de lever 60 talens, et d'envoyer en Thrace 40 galères avec une forte armée. Apres environ 11 mois de préparatifs, on étoit enfin venu à bout de recueillir 5 talens *, et d'armer 10 galères; Charidème les devoit commander. Il étoit prêt à partir, lorsque le bruit s'est répandu que Philippe étoit malade, qu'il étoit mort. Nous avons désarmé aussi-tôt, et Philippe a pris sa marche vers les Thermopyles. Il alloit tomber sur la Phocide; il pouvoit de là se rendre ici. Heureusement nous avions sur la côte voisine une flotte qui conduisoit aux Phocéens un corps de troupes. Nausiclès, qui étoit à leur tête, s'est hâté de les mettre à terre, et de se placer dans

* 27000 livres.

le détroit. Philippe a suspendu ses projets, et repris le chemin de la Macédoine.

Nous nous sommes enorgueillis dè cet événement. Nos alliés nous en ont félicités. Nous avons décerné des actions de grâces aux dieux, des éloges aux troupes. Misérable ville, où s'emparer sans obstacle d'un poste, est un acte de bravoure, et n'être pas vaincu, un sujet de triomphe! . . . .

Ces jours passés, l'assemblée générale s'occupa de nos démêlés avec le roi de Macédoine. Démosthène parut à la tribune, il peignit avec les plus fortes couleurs l'indolence et la frivolité des Athéniens, l'ignorance et les fausses mesures de leurs chefs, l'ambition et l'activité de Philippe.

Il proposa d'équiper une flotte, de mettre sur pied un corps de troupes, composé, du moins en partie, de citoyens; d'établir le théâtre de la guerre en Macédoine, et de ne la terminer que par un traité avantageux, ou par une victoire décisive. Car, disoit-il, si nous n'allons pas au plus tôt attaquer Philippe chez lui, il viendra peut-être bientôt nous attaquer chez nous. Il fixa le nombre des soldats qu'il falloit enrôler, et s'occupa des moyens de leur subsistance.

Ce projet déconcerteroit les vues de Philippe, et l'empêcheroit de nous combattre aux dépens de nos alliés, dont il enlève impunément les vaisseaux. Il réveilleroit en même temps le courage des peuples qui, obligés de se jeter entre ses bras, portent le joug de son

alliance avec la crainte et la haine qu'inspire l'orgueil d'un prince ambitieux.

Démosthène développa ses vues avec autant d'énergie que de clarté Il a cette éloquence qui force les auditeurs à se reconnoître dans l'humiliante peinture de leurs fautes passées et de leur situation présente.

„ Voyez, s'écrioit-il, jusqu'à quel point d'audace Philippe est enfin parvenu? Il vous ôte le choix de la guèrre et de la paix; il vous menace; il tient, à ce qu'on dit, des discours insolens. Peu satisfait de ses premières conquêtes, il en médite de nouvelles; et tandis que vous êtes ici tranquillement assis, il vous enveloppe et vous enferme de tous côtés. Qu'attendez-vous donc pour agir? La nécessité? Eh justes Dieux! en fut-il jamais une plus pressante pour des ames libres que l'instant du déshonneur? Irez-vous toujours dans la place publique vous demander s'il y a quelque chose de nouveau? Eh! quoi de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui gouverne la Grèce et veut subjuger Athènes? ..... Philippe est il mort? Non; mais il est malade. Eh! que vous importe? Si celui-ci mourroit, vous vous en feriez bientôt un autre par votre négligence et votre lâcheté.

Vous perdez le temps d'agir en délibérations frivoles. Vos généraux, au-lieu de paroître à la tête des armées, se traînent pompeusement à la suite de vos prêtres, pour augmenter l'éclat des cérémonies publiques. Les armées ne sont plus composées que de mercenaires, la lie des nations étrangères, vils brigands qui

mènent leurs chefs tantôt chez vos alliés, dont ils sont la terreur, tantôt chez les barbares qui vous les enlèvent au moment où leur secours vous est nécessaire; incertitude et confusion dans vos préparatifs; nul plan, nulle prévoyance dans vos projets et dans leur exécution. Les conjonctures vous commandent, et l'occasion vous échappe sans cesse. Athlètes mal-adroits, vous ne pensez à vous garantir des coups qu'après les avoir reçus. Vous dit-on que Philippe est dans la Chersonèse? aussitôt un décret pour la secourir: qu'il est aux Thermopyles? autre décret pour y marcher. Vous courez à droite et à gauche, par-tout où il vous conduit lui-même, le suivant toujours, et n'arrivant jamais que pour être témoins de ses succès. „

Toute la harangue est semée de pareils traits. On a reconnu, dans le style de l'auteur, celui de Thucydide, qui lui a servi de modèle. En sortant, j'entendis plusieurs Athéniens lui prodiguer des éloges, et demander des nouvelles des Phocéens.

Vous me ferez peut-être la même question. On les croyoit sans ressource, après la victoire de Philippe; mais ils ont le trésor de Delphes à leur disposition; et comme ils ont augmenté la solde des troupes, ils attirent tous les mercenaires qui courent la Grèce. Cette dernière campagne n'a rien décidé. Ils ont perdu des batailles, ils en ont gagné. Ils ont ravagé les terres des Locriens, et les leurs ont été dévastées par les Thébains.

Nos amis, qui vous regrettent sans cesse, continuent à s'assembler de temps en temps chez moi. Hier au soir, on demandoit pourquoi les grands hommes sont si rares, et ne se montrent que par intervalles. La question fut longtemps débattue. Chrysophile nia le fait, et soutint que la nature ne favorise pas plus un siècle et un pays qu'un autre. Parleroit-on de Lycurgue, ajouta-t-il, s'il étoit né dans une condition servile? d'Homère, s'il avoit vécu dans ces temps où la langue n'étoit pas encore formée? Qui nous a dit que de nos jours, parmi les nations policées ou barbares, on ne trouveroit pas des Homères et des Lycurgues, occupés des plus viles fonctions? La nature, toujours libre, toujours riche dans ses productions, jette au hasard les génies sur la terre; c'est aux circonstances à les developper.

SOUS L'ARCHONTE THESSALUS.

La 2e. année de la 107e. olympiade.

(Depuis le 22 juillet de l'an 351, jusqu'au 11 juillet de l'an 350 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Artémise, reine de Carie, est morte. Elle n'a survécu que deux ans à Mausole, son frère et son époux. Vous savez que Mausole étoit un de ces rois que la cour de Suze tient en garnison sur les frontières de l'empire, pour en défendre les approches. On dit que son épouse, qui le gouvernoit, ayant recueilli

li ses cendres, les avoit, par un excès de tendresse, mêlées avec la boisson qu'elle prenoit. On dit que sa douleur l'a conduite au tombeau. Elle n'en a pas suivi avec moins d'ardeur les projets d'ambition qu'elle lui avoit inspirés. Il ajouta la trahison au concours de quelques circonstances heureuses, pour s'emparer des îles de Cos, de Rhodes et de plusieurs villes Grecques. Artémise les a maintenues sous son obéissance.

Voyez, je vous prie, combien sont fausses et funestes les idées qui gouvernent ce monde, et sur tout celles que les souverains se font du pouvoir et de la gloire. Si Artémise avoit connu les véritables intérêts de son époux, elle lui auroit appris à céder la mauvaise foi et les vexations aux grands empires; à fonder sa considération sur le bonheur de sa province, et à se laisser aimer du peuple, qui ne demande au gouvernement que de n'être pas traité en ennemi. Mais elle en voulut faire une espèce de conquérant. L'un et l'autre épuisèrent le sang et les fortunes de leurs sujets; dans quelle vue? Pour décorer la petite ville d'Halicarnasse, et illustrer la mémoire d'un petit lieutenant du roi de Perse.

Artémise ne négligea aucun moyen pour la perpétuer: elle excita par des récompenses les talens les plus distingués, à s'exercer sur les actions de Mausole. On composa des vers, des tragédies en son honneur. Les orateurs de la Grèce furent invités à faire son éloge. Plusieurs d'entre eux entrèrent en lice; et Isocrate concourut avec quelques-uns de ses disci-

ples. Théopompe, qui travaille à l'histoire de la Grèce, l'emporta sur son maître, et eut la foiblesse de s'en vanter. Je lui demandois un jour si, en travaillant au panégyrique d'un homme dont la sordide avarice avoit ruiné tant de familles, la plume ne lui tomboit pas souvent des mains? Il me répondit: J'ai parlé en orateur, une autre fois je parlerai en historien. Voilà de ces forfaits que se permet l'éloquence, et que nous avons la lâcheté de pardonner.

Artémise faisoit en même temps construire pour Mausole un tombeau qui, suivant les apparences, n'éternisera que la gloire des artistes. J'en ai vu les plans. C'est un quarré long, dont le pourtour est de 411 pieds. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, sera décorée, sur ses quatre faces, par quatre des plus fameux sculpteurs de la Grèce, Briaxis, Scopas, Léocharès, et Timothée. Au-dessus s'élevera une pyramide, surmontée d'un char à quatre chevaux. Ce char doit être de marbre, et de la main de Pythis. La hauteur totale du monument sera de 140 pieds *.

Il est déja fort avancé; et comme Idrieus, qui succède à sa sœur Artémise, ne prend pas le même intérêt à cet ouvrage, les artistes

* Si Pline, dans la description de ce monument, emploie des mesures grecques, les 411 pieds du pourtour se réduiront à 388 de nos pieds, et 2 pouces en sus; les 140 pieds d'élévation, à 132 de nos pieds, plus 2 pouces 8 lignes.

ont déclaré qu'ils se feroient un honneur et un devoir de le terminer, sans exiger aucun salaire. Les fondemens en ont été jetés au milieu d'une place construite par les soins de Mausole, sur un terrein qui, naturellement disposé en forme de théâtre, descend et se prolonge jusqu'à la mer. Quand on entre dans le port, on est frappé de l'aspect imposant des lieux. Vous avez d'un côté le palais du roi; de l'autre le temple de Vénus et de Mercure, situé auprès de la fontaine Salmacis. En face, le marché public s'etend le long du rivage; au dessus est la place, et plus loin, dans la partie supérieure, la vue se porte sur la citadelle et sur le temple de Mars, d'où s'élève une statue colossale. Le tombeau de Mausole, destiné à fixer les regards, après qu'ils se seront reposés un moment sur ces magnifiques édifices, sera sans doute un des plus beaux monumens de l'univers; mais il devroit être consacré au bienfaiteur du genre humain.

Idrieus, en montant sur le trône, a reçu ordre d'Artaxerxès d'envoyer un corps d'auxiliaires contre le rois de Chypre, qui se sont révoltés. Phocion les commande, conjointement avec Evagoras, qui régnoit auparavant dans cette île. Leur projet est de commencer par le siege de Salamine.

Le roi de Perse a de plus grandes vues; il se prépare à la conquête de l'Egypte. J'espere que vous aurez déja pris des mesures pour vous mettre en sûreté Il nous a demandé des troupes; il en a demandé aux autres peuples de la Grèce. Nous l'avons refusé; les La-

cédémoniens ont fait de même. C'est bien assez pour nous de lui avoir cédé Phocion. Les villes Grecques de l'Asie lui avoient déja promis 6000 hommes ; les Thébains en donnent 1000, et ceux d'Argus 3000, qui seront commandés par Nicostrate. C'est un général habile, et dont la manie est d'imiter Hercule Il se montre dans les combats avec une peau de lion sur les épaules, et une massue à la main. Artaxerxès lui-même a desiré de l'avoir.

Depuis quelque temps nous louons nos généraux, nos soldats, nos matelots aux rois de Perse, toujours jaloux d'avoir à leur service des Grecs qu'ils payent chèrement. Differens motifs forcent nos républiques de se prêter à ce trafic ; le besoin de se débarasser des mercenaires étrangers que la paix rend inutiles, et qui chargent l'état ; le desir de procurer à des citoyens appauvris par la guerre, une solde qui rétablisse leur fortune ; la crainte de perdre la protection ou l'alliance du grand Roi ; l'espérance enfin d'en obtenir des gratifications qui suppléent à l'épuisement du trésor public. C'est ainsi qu'en dernier lieu, les Thébains ont tiré d'Artaxerxès une somme de 300 talens *. un roi de Macédoine nous outrage ; un roi de Perse nous achète. Sommes-nous assez humiliés !

---

* 1,620,000 livres.

SOUS L'ARCHONTE APOLLODORE.

La 3.e année de la 107.e olympiade.

(*Depuis le 11 juillet de l'an 350, jusqu'au 30 juin de l'an 349 avant J. C.*)

Nous reçumes les trois lettres suivantes dans le même jour.

LETTRE DE NICETAS.

Je ris des craintes qu'on veut nous inspirer. La puissance de Philippe ne sauroit être durable : elle n'est fondée que sur le parjure, le mensonge et la perfidie. Il est détesté de ses alliés, qu'il a souvent trompés; de ses sujets et de ses soldats, tourmentés par des expéditions qui les épuisent, et dont ils ne retirent aucun fruit; des principaux officiers de son armée, qui sont punis s'ils ne réussissent pas, humiliés s'ils réussissent; car il est si jaloux, qu'il leur pardonneroit plutôt une défaite honteuse qu'un succès trop brillant. Ils vivent dans des frayeurs mortelles, toujours exposés aux calomnies des courtisans, et aux soupçons ombrageux d'un prince qui s'est réservé toute la gloire qu'on peut recueillir en Macédoine.

Ce royaume est dans une situation déplorable. Plus de moissons, plus de commerce. Pauvre et foible de soi-même, il s'affoiblit encore en s'aggrandissant. Le moindre revers détruira cette prospérité que Philippe ne doit qu'à

l'incapacité de nos généraux, et à la voie de corruption qu'il a honteusement introduite dans toute la Grèce.

Ses partisans exaltent ses qualités personnelles ; mais voici ce que m'en ont dit des gens qui l'ont vu de près.

La régularité des mœurs n'a point de droit sur son estime ; les vices en ont presque toujours sur son amitié : il dédaigne le citoyen qui n'a que des vertus, repousse l'homme éclairé qui lui donne des conseils, et court après la flatterie avec autant d'empressement que la flatterie court après les autres princes. Voulez-vous lui plaire, en obtenir des grâces, être admis à sa société ? ayez assez de santé pour partager ses débauches, assez de talens pour l'amuser et le faire rire. Des bons mots, des traits de satyre, des facéties, des vers, quelques couplets bien obscènes, tout cela suffit pour parvenir auprès de lui à la plus haute faveur. Aussi, à l'exception d'Antipater, de Parménion, et de quelques gens de mérite encore, sa cour n'est qu'un amas impur de brigands, de musiciens, de poëtes, et de bouffons, qui l'applaudissent dans le mal et dans le bien. Ils accourent en Macédoine de toutes les parties de la Grèce.

Callias, qui contrefait si bien les ridicules, ce Callias, naguères esclave public de cette ville, dont il a été chassé, est maintenant un de ses principaux courtisans : un autre esclave, Agathocle, s'est élevé par les mêmes moyens. Philippe, pour le réconpenser, l'a mis à la tête d'un détachement de ses trou-

pes. Enfin Thrasidée, le plus imbécille et le plus intrépide des flatteurs, vient d'obtenir une souveraineté en Thessalie.

Ces hommes sans principes et sans mœurs sont publiquement appellés les amis du prince et les fléaux de la Macédoine. Leur nombre est excessif, leur crédit sans bornes. Peu contens des trésors qu'il leur prodigue, ils poursuivent les citoyens honnêtes, les dépouillent de leurs biens, ou les immolent à leur vengeance. C'est avec eux qu'il se plonge dans la plus horrible crapule, passant les nuits à table, presque toujours ivre, presque toujours furieux, frappant à droite et à gauche, se livrant à des excès qu'on ne peut rappeller sans rougir.

Ce n'est pas seulement dans l'intérieur de son palais, c'est à la face des nations qu'il dégrade la majesté du trône. Dernièrement encore, chez les Thessaliens, si renommés pour leur intempérance, ne l'a-t-on pas vu les inviter à des repas fréquens, s'enivrer avec eux, les égayer par ses saillies, sauter, danser et jouer tour-à-tour le rôle de bouffon et de pantomime?

Non, je ne saurois croire, Anacharsis, qu'un tel histrion soit fait pour subjuguer la Grèce.

LETTRE D'APOLLODORE.

Du meme jour que la précédente.

Je ne puis me rassurer sur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de

ses habitans, la valeur de ses soldats, l'éclat de ses anciennes victoires; on a beau me dire que Philippe bornera ses conquêtes, et que ses entreprises ont été jusqu'à présent colorées de spécieux prétextes; je me méfie de nos moyens, et me défie de ses vues.

Les peuples de la Grèce sont affoiblis et corrompus. Plus de loix, plus de citoyens, nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. Par-tout de vils mercenaires pour soldats, et des brigands pour généraux.

Nos républiques ne se réuniront jamais contre Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui achève de les détruire; les autres n'ont de commun entre elles que des jalousies et des prétentions, qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourroit peut-être leur faire plus d'impression que leurs propres intérêts; mais on ne se distingue plus ici que par des spectacles et des fêtes. Nous supportons les outrages de Philippe avec le même courage que nos pères bravoient les périls. L'éloquence impétueuse de Démosthène ne sauroit nous tirer de notre assoupissement. Quand je le vois à la tribune, je crois l'entendre s'écrier au milieu des tombeaux qui renferment les restes de nos anciens guerriers : Cendres éteintes, ossemens arides, levez-vous, venez venger la patrie!

D'un autre côté, observez que Philippe, unique confident de ses secrets, seul dispensateur de ses trésors, le plus habile général de la Grèce, le plus brave soldat de son armée, conçoit, prévoit, exécute tout lui-mê-

me, prévient les événemens, en profite quand il le peut, et leur cède quand il le faut. Observez que ses troupes sont très-bien disciplinées ; qu'il les exerce sans cesse, qu'en temps de paix, il leur fait faire des marches de 300 stades * avec armes et bagages ; que, dans tout temps, il est à leur tête ; qu'il les transporte avec une célérité effrayante d'une extrémité de son royaume à l'autre ; qu'elles ont appris de lui à ne pas mettre plus de différence entre l'hiver et l'été, qu'entre la fatigue et le repos. Observez que si l'intérieur de la Macédoine se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugue, dans le commerce des nations qui commencent à fréquenter les ports, dont il s'est emparé en Thessalie. Observez que, depuis qu'il est sur le trône, il n'a qu'un objet ; qu'il a le courage de le suivre avec lenteur ; qu'il ne fait pas une démarche sans la méditer ; qu'il n'en fait pas une seconde sans s'être assuré du succès de la première ; qu'il est de plus avide, insatiable de gloire ; qu'il va la chercher dans les dangers, dans la mêlée, dans les endroits où elle se vend à plus haut prix. Observez enfin que ses opérations sont toujours dirigées suivant les temps et les lieux. Il oppose aux fréquentes révoltes des Thraces, Illyriens, et autres barbares, des combats et des victoires ;

* Plus de 11 lieues.

aux nations de la Grèce, des tentatives pour essayer leurs forces; des apologies, pour justifier ses entreprises; l'art de les diviser pour les affoiblir, et celui de les corrompre, pour les soumettre.

Il a fait couler au milieu d'elles cette grande et fatale contagion, qui dessèche l'honneur jusque dans ses racines. Il y tient à ses gages et les orateurs publics, et les principaux citoyens, et des villes entières. Quelquefois il cède ses conquêtes à des alliés, qui par là deviennent les instrumens de sa grandeur, jusqu'à ce qu'ils en soient les victimes. Comme les gens à talens ont quelque influence sur l'opinion publique, il entretient avec eux une correspondance suivie, et leur offre un asyle à sa cour, quand ils ont à se plaindre de leur patrie.

Ses partisans sont en si grand nombre, et dans l'occasion si bien secondés par ses négociations secrètes, que malgré les doutes qu'on peut répandre sur la sainteté de sa parole et de ses sermens, malgré la persuasion où l'on devroit être que sa haine est moins funeste que son amitié, les Thessaliens n'ont pas hésité à se jeter entre ses bras; et plusieurs autres peuples n'attendent que le moment de suivre leur exemple.

Cependant on attache encore une idée de foiblesse à sa puissance, parce qu'on l'a vue dans son berceau. Vous entendriez dire à des gens, même éclairés, que les projets attribués à Philippe sont trop au-dessus des forces de son royaume. Il s'agit bien ici de la

Macédoine ! il est question d'un empire formé pendant dix ans par des accroissemens progressifs et consolidés; il est question d'un prince, dont le génie centuple les ressources de l'état, et dont l'activité, non moins étonnante, multiplie, dans la même proportion, le nombre de ses troupes et les momens de sa vie.

Nous nous flattons en vain que ces momens s'écoulent dans la débauche et la licence. C'est vainement que la calomnie nous le représente comme les plus méprisable et le plus dissolu des hommes Le temps que les autres souverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde aux plaisirs; celui qu'ils donnent aux plaisirs, il le consacre aux soins de son royaume. Eh! plût aux dieux qu'au-lieu des vices qu'on lui attribue, il eût des défauts; qu'il fût borné dans ses vues; obstiné dans ses opinions, sans attention au choix de ses ministres et de ses généraux, sans vigilance et sans suite dans ses entreprises! Philippe a peut-être le défaut d'admirer les gens d'esprit, comme s'il n'en avoit pas plus que tous les autres. Un trait le séduit, mais ne le gouverne pas.

Enfin nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse qu'une puissance fondée sur l'injustice et la perfidie, ne sauroit subsister. Sans doute, si les autres nations n'étoient pas aussi perfides, aussi injustes qu'elle. Mais le règne des vertus est passé, et c'est à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

Mon cher Anacharsis, quand je réfléchis

à l'immense carrière que Philippe a parcourue dans un si petit nombre d'années, quand je pense à cet assemblage de qualités éminentes et de circonstances favorables dont je viens d'esquisser le tableau, je ne puis m'empêcher de conclure que Philippe est fait pour asservir la Grèce.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Du même jour que les deux précédentes.

J'adore Philippe. Il aime la gloire, les talens, les femmes et le vin. Sur le trône, le plus grand des rois; dans la société, le plus aimable des hommes. Comme il fait valoir l'esprit des autres! comme les autres sont enchantés du sien! Quelle facilité dans le caractère! quelle politesse dans les manières! que de goût dans tout ce qu'il dit! que de graces dans tout ce qu'il fait!

Le roi de Macédoine est quelquefois obligé de traiter durement les vaincus; mais Philippe est humain, doux, affable, essentiellement bon; j'en suis certain, car il veut être aimé; et de plus, j'ai ouï dire à je ne sais qui, c'est peut être à moi, qu'on n'est pas méchant quand on est si gai.

Sa colère s'allume et s'éteint dans un moment. Sans fiel, sans rancune, il est au-dessus de l'offense comme de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'injures à la tribune; ses sujets même lui disent quelquefois des vérités choquantes. Il répond qu'il a des obligations aux premiers, parce qu'ils le corrigent de ses

foiblesses; aux seconds, parce qu'ils l'instruisent de ses devoirs. Une femme du peuple se présente, et le prie de terminer son affaire. — „ Je n'en ai pas le temps. — „ Pourquoi donc restez-vous sur le trône ? „ — Ce mot l'arrête, et sur-le-champ il se fait rapporter tous les procès qui étoient en souffrance. Une autre fois il s'endort pendant la plaidoirie, et n'en condamne pas moins une des parties à payer une certaine somme. „ J'en appelle, s'écrie-t-elle aussi-tôt. — A qui donc ? — Au Roi plus attentif. „ A l'instant il revoit l'affaire, reconnoit son erreur, et paie lui-même l'amende.

Voulez vous savoir s'il oublie les services? Il en avoit reçu de Philon, pendant qu'il étoit en ôtage à Thèbes, il y a dix ans au moins. Dernièrement les Thébains lui envoyèrent des députés. Philon étoit du nombre. Le roi voulut le combler de biens; et n'essuyant que des refus: pourquoi, lui dit-il, m'enviez-vous la gloire et le plaisir de vous vaincre en bienfaits?

A la prise d'une ville, un des prisonniers qu'on exposoit en vente réclamoit son amitié. Le Roi surpris le fit approcher; il étoit assis. L'inconnu lui dit à l'oreille : Laissez tomber votre robe, vous n'êtes pas dans une position décente. Il a raison, s'écria Philippe: il est de mes amis; qu'on lui ôte ses fers.

J'aurois mille traits à vous raconter de sa douceur et de sa modération. Ses courtisans vouloient qu'il sévit contre Nicanor, qui ne cessoit de blâmer son administration et sa conduite. Il leur répondit: „ Cet homme n'est pas

le plus méchant des Macédoniens; c'est peut-être moi qui ai tort de l'avoir négligé. „ Il prit des informations: il sut que Nicanor étoit aigri par le besoin, et vint à son secours. Comme Nicanor ne parloit plus de son bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit aux délateurs: „ Vous voyez bien qu'il dépend d'un Roi d'exciter ou d'arrêter les plaintes de ses sujets. „ Un autre se permettoit contre lui des plaisanteries amères et pleines d'esprit. On lui proposoit de l'exiler. „ Je n'en ferai rien, répondit-il, il iroit dire partout ce qu'il dit ici.

Au siège d'une place, il eut la clavicule cassée d'un coup de pierre. Son chirurgien le pansoit et lui demandoit une grâce. „ Je ne puis pas la refuser, lui dit Philippe en riant, tu me tiens à la gorge. * „

Sa cour est l'asyle des talens et des plaisirs. La magnificence brille dans ses fêtes, la gaieté dans ses soupers. Voilà des faits. Je me soucie fort peu de son ambition. Croyez-vous qu'on soit bien malheureux de vivre sous un tel prince? S'il vient nous attaquer, nous nous battrons; si nous sommes vaincus, nous en serons quittes pour rire et boire avec lui.

---

* Le texte de Plutarque dit : „ Prends tout ce que tu voudras, tu tiens la clef dans ta main „ Le mot grec qui signifie *clavicule*, désigne aussi une *clef*.

SOUS L'ARCHONTE CALLIMAQUE.

Dans la 4.e année de la 107.e olympiade.

(*Depuis le 30 juin de l'an 349, jusqu'au 18 juillet de l'an 348 avant J. C.*)

Pendant que nous étions en Egypte et en Perse, nous profitions de toutes les occasions pour instruire nos amis d'Athènes des détails de nôtre voyage. Je n'ai trouvé dans mes papiers que ce fragment d'une lettre que j'écrivis à Apollodore, quelque temps après notre arrivée à Suze, une des capitales de la Perse.

FRAGMENT D'UNE LETTRE D'ANACHARSIS.

Nous avons parcouru plusieurs provinces de ce vaste empire. A Persépolis, outre des tombeaux creusés dans le roc, à une très-grande élevation, le palais des rois à étonné nos regards familiarisés, depuis quelques années, avec les monumens de l'Egypte. Il fut construit, dit-on; il y a près de deux siècles, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, par des ouvriers Egyptiens, que Cambyse avoit amenés en Perse. Une triple enceinte de murs, dont l'une a 60 coudées de hauteur *, des portes d'airain, des colonnes sans nombre, quelques-unes hautes de 70 pieds **; de grands quar-

* 85 de nos pieds.
** 56 de nos pieds 1 pouce 4 lignes.

tiers de marbre, chargés d'une infinité de figures en bas-réliefs; des souterreins où sont déposées des sommes immenses: tout y respire la magnificence et la crainte; car ce palais sert en même temps de citadelle.

Les rois de Perse en ont fait élever d'autres moins somptueux à la vérité, mais d'une beauté surprenante, à Suze, à Ecbatane, dans toutes les villes où ils passent les différentes saisons de l'année.

Ils ont aussi de grands parcs qu'ils nomment paradis, et qui sont divisés en deux parties: dans l'une, armés de flèches et de javelots, ils poursuivent à cheval, à travers les forêts, les bêtes fauves qu'ils ont soin d'y renfermer; dans l'autre, où l'art du jardinage a épuisé ses efforts, ils cultivent les plus belles fleurs et recueillent les meilleurs fruits: ils ne sont pas moins jaloux d'y élever des arbres superbes, qu'ils disposent communément en quinconces. On trouve en différens endroits de semblables paradis, appartenans aux Satrapes ou à de grands seigneurs.

Cependant nous avons encore été plus frappés de la protection éclatante que le souverain accorde à la culture des terres, non par des volontés passagères, mais par cette vigilance éclairée, qui a plus de pouvoir que les édits et les loix. De district en district il établit deux intendans, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil. Le premier est chargé de maintenir la tranquillité publique; le second, de hâter les progrès de l'industrie et de l'agriculture. Si l'un ne s'acquitte pas de ses devoirs,

l'autre a le droit de s'en plaindre au gouverneur de la province, ou au souverain lui-même, qui, de temps en temps, parcourt une partie de ses états. Apperçoit-il des campagnes couvertes d'arbres, de moissons, et de toutes les productions dont le sol est susceptible? il comble d'honneurs les deux chefs et augmente leur département. Trouve-t-il des terres incultes, ils sont aussi-tôt révoqués et remplacés. Des commissaires incorruptibles, et revêtus de son autorité, exercent la même justice dans des cantons où il ne voyage pas.

En Egypte, nous entendions souvent parler, avec les plus grands éloges, de cet Arsame que le roi de Perse avoit, depuis plusieurs années, appellé à son conseil. Dans les ports de Phénicie, on nous montroit des citadelles nouvellement construites, quantité de vaisseaux de guerre sur le chantier, des bois et des agrès qu'on apportoit de toutes parts: on devoit ces avantages à la vigilance d'Arsame. Des citoyens utiles nous disoient: Notre commerce étoit menacé d'une ruine prochaine, le credit d'Arsame l'a soutenu. On apprenoit en même temps que l'île importante de Chypre, après avoir long-temps éprouvé les maux de l'anarchie, venoit de se soumettre à la Perse, et c'étoit le fruit de la politique d'Arsame. Dans l'intérieur du royaume de vieux officiers nous disoient, les larmes aux yeux: Nous avions bien servi le roi; mais dans la distribution des grâces, on nous avoit oubliés: nous nous sommes adressés à Arsame, sans le connoître; il nous a procuré une vieillesse heureuse, et

ne l'a dit à personne. Un particulier ajoutoit: Arsame, prévenu par mes ennemis, crut devoir employer contre moi la voie de l'autorité; bientôt convaincu de mon innocence, il m'appella: je le trouvai plus affligé que je ne l'étois moi-même; il me pria de l'aider à réparer une injustice dont son ame gémissoit, et me fit promettre de recourir à lui toutes les fois que j'aurois besoin de protection. Je ne l'ai jamais imploré en vain.

Par tout son influence secrète donnoit de l'activité aux esprits; les militaires se félicitoient de l'émulation qu'il entretenoit parmi eux, et les peuples de la paix qu'il leur avoit ménagée, malgré des obstacles presque insurmontables. Enfin la nation étoit remontée par ses soins, à cette haute considération, que des guerres malheureuses lui avoient fait perdre parmi les puissances étrangères.

Arsame n'est plus dans le ministère. Il coule des jours tranquilles dans son paradis, éloigné de Suze, d'environ 40 parasanges *. Ses amis lui sont restés; ceux dont il faisoit si bien valoir le mérite se sont souvenus de ses bienfaits ou de ses promesses. Tous se rendent auprès de lui avec plus d'empressement que s'il étoit encore en place.

Le hasard nous a conduits dans sa charmante retraite. Ses bontés nous y retiennent depuis plusieurs mois, et je ne sais si nous pourrons nous arracher d'une société qu'Athè-

* Environ 45 lieues et un tiers.

nes seule auroit pu rassembler dans le temps que la politesse, la décence et le bon goût régnoient le plus dans cette ville.

Elle fait le bonheur d'Arsame ; il en fait les délices. Sa conversation est animée, facile, intéressante, souvent relevée par des saillies qui lui échappent comme des éclairs; toujours embellie par les grâces et par une gaieté qui se communique, ainsi que son bonheur, à tout ce qui l'entoure. Jamais aucune prétention dans ce qu'il dit ; jamais d'expressions impropres ni recherchées, et cependant la plus parfaite bienséance au milieu du plus grand abandon : c'est le ton d'un homme qui possède, au plus haut degré, le don de plaire, et le sentiment exquis des convenances.

Cet heureux accord le frappe vivement quand il le retrouve, ou qu'il le suppose dans les autres. Il écoute avec une attention obligeante; il applaudit avec transport à un trait d'esprit, qu'il soit rapide; a une pensée neuve pourvu qu'elle soit juste : à un grand sentiment, dès qu'il n'est pas exagéré.

Dans le commerce de l'amitié, ses agrémens plus développés encore, semblent, à chaque moment, se montrer pour la première fois. Il rapporte, dans les liaisons moins étroites, une facilité de mœurs, dont Aristote avoit conçu le modèle. On rencontre souvent, me disoit un jour ce philosophe, des caractères si foibles, qu'ils approuvent tout pour ne blesser personne ; d'autres si difficiles, qu'ils n'approuvent rien, au risque de déplaire à tout le monde. Il est un milieu qui n'a point de nom dans notre langue, parce que très-peu de gens sa-

vent le saisir. C'est une disposition naturelle, qui, sans avoir la realité de l'amitié, en a les apparences, et en quelque façon les douceurs: celui qui en est doué, évite également de flatter et de choquer l'amour-propre de qui que ce soit; il pardonne les foiblesses, supporte les défauts, ne se fait pas un mérite de relever les ridicules, n'est point empressé à donner des avis, et sait mettre tant de proportion et de vérité dans les égards et l'intérêt qu'il témoigne, que tous les cœurs croient avoir obtenu dans le sien, le degré d'affection ou d'estime qu'ils desirent.

Tel est le charme qui les attire et les fixe auprès d'Arsame; espèce de bienveillance générale, d'autant plus attrayante chez lui, qu'elle s'unit sans effort à l'éclat de la gloire et à la simplicité de la modestie. Une fois, en sa présence, l'occasion s'offrit d'indiquer quelques-unes de ses grandes qualités; il se hàta de relever ses défauts. Une autre fois il s'agissoit des opérations qu'il dirigea pendant son ministère: nous voulûmes lui parler de ses succès; il nous parla de ses fautes.

Son cœur, aisement ému, s'enflamme au récit d'une belle action, et s'attendrit sur le sort du malheureux, dont il excite la reconnoissance sans l'exiger. Dans sa maison, autour de sa demeure, tout se ressent de cette bonté généreuse qui prévient tous les vœux, et suffit à tous les besoins. Déja des terres abandonnées se sont couvertes de moissons; déja les pauvres habitans des campagnes voisines, prévenus par ses bienfaits, lui offrent un tri-

but d'amour qui le touche plus que leur respect.

Mon cher Apollodore, c'est à l'histoire qu'il appartient de mettre à sa place un ministre qui, dépositaire de toute la faveur, et n'ayant aucune espèce de flatteurs à ses gâges, n'ambitionna jamais que la gloire et le bonheur de sa nation. Je vous ai fait part des premières impressions que nous avons reçues auprès de lui. Je rappellerai peut être dans la suite d'autres traits de son caractère. Vous me le pardonnerez, sans doute: des voyageurs ne doivent point négliger de si riches détails; car enfin la description d'un grand homme vaut bien celle d'un grand édifice.

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous savez qu'au voisinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend, le long de la mer, la Chalcidique, où s'établirent autrefois plusieurs colonies Grecques, dont Olynthe est la principale. C'est une ville forte, opulente, très-peuplée, et qui, placée en partie sur une hauteur, attire de loin les regards par la beauté de ses édifices, et la grandeur de son enceinte.

Ses habitans ont donné plus d'une fois des preuves éclatantes de leur valeur. Quand Philippe monta sur le trône, ils étoient sur le point de conclure une alliance avec nous. Il sut la détourner, en nous séduisant par des promesses, eux par des bienfaits: il augmenta leurs domaines par la cession d'Anthémon-

te et de Potidée, dont il s'étoit rendu maître. Touchés de ces avances généreuses, ils l'ont laissé pendant plusieurs années s'aggrandir impunément; et si par hasard ils en concevoient de l'ombrage, il faisoit partir aussitôt des ambassadeurs qui, soutenus des nombreux partisans qu'il avoit eu le temps de se ménager dans la ville, calmoient facilement ses alarmes passagères.

Ils avoient enfin ouvert les yeux, et résolu de se jeter entre nos bras; d'ailleurs ils refusoient depuis long temps de livrer au roi deux de ses frères d'un autre lit, qui s'étoient réfugiés chez eux, et qui pouvoient avoir des prétentions au trône de Macédoine. Il se sert aujourd'hui de ces prétextes pour effectuer le dessein conçu depuis long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ses états. Il s'est emparé sans effort de quelques villes de la contrée; les autres tomberont bientôt entre ses mains. Olynthe est menacée d'un siège; ses députés ont imploré notre secours. Démosthène a parlé pour eux; et son avis a prévalu, malgré l'opposition de Démade, orateur éloquent, mais soupçonné d'intelligence avec Philippe.

Charès est parti avec 30 galères et 2000 hommes armés à la légère; il a trouvé, sur la côte voisine d'Olynthe, un petit corps de mercenaires au service du roi de Macédoine; et content de l'avoir mis en fuite, et d'avoir pris le chef, surnommé le Coq, il est venu jouir de son triomphe au milieu de nous. Les Olynthiens n'ont pas été secourus; mais, après des sacrifices en actions de grâces, notre gé-

néral a donné dans la place publique un repas au peuple, qui, dans l'ivresse de sa joie, lui a décerné une couronne d'or.

Cependant Olynte nous ayant envoyé de nouveaux députés, nous avons fait partir 18 galères, 4000 soldats étrangers armés à la légère, et 150 chevaux, sous la conduite de Charidème, qui ne surpasse Charès qu'en scélératesse. Après avoir ravagé la contrée voisine, il est entré dans la ville, où tous les jours il se signale par son intempérance et ses débauches.

Quoique bien des gens soutiennent ici que cette guerre nous est étrangère, je suis persuadé que rien n'est si essentiel pour les Athéniens que la conservation d'Olynthe. Si Philippe s'en empare, qui l'empêchera de venir dans l'Attique? Il ne reste plus entre lui et nous que les Thessaliens qui sont ses alliés, les Thébains qui sont nos ennemis, et les Phocéens, trop foibles pour se défendre eux-mêmes.

LETTRE DE NICETAS.

Je n'attendois qu'une imprudence de Philippe: il craignoit et ménageoit les Olynthiens; tout-à-coup on l'a vu s'approcher de leurs murailles, à la distance de 40 stades *. Ils lui ont envoyé des députés. „ Il faut que vous sortiez de la ville, ou moi de la Macédoine.„ Voilà sa réponse. Il a donc oublié que, dans

* Environ une lieue et demie.

ces derniers temps, ils contraignirent son père Amyntas, à leur céder une partie de son royaume, et qu'ils opposèrent ensuite la plus longue résistance à l'effort de ses armes, jointes à celles des Lacédémoniens dont il avoit imploré l'assistance.

On dit qu'en arrivant il les a mis en fuite. Mais comment pourra-t-il franchir ces murs que l'art a fortifiés, et qui sont défendus par une armée entière? Il faut compter d'abord plus de 10,000 hommes d'infanterie, et 1000 de cavalerie, levés dans la Chalcidique; ensuite quantité de braves guerriers que les assiégés ont reçus de leurs anciens alliés; joignez-y les troupes de Charidème, et le nouveau renfort de 2000 hommes pesamment armés et de 300 cavaliers, tous Athéniens, que nous venons de faire partir.

Philippe n'eut jamais entrepris cette expédition s'il en eût prévu les suites; il a cru tout emporter d'emblée. Une autre inquiétude le dévore en secret. Les Thessaliens ses alliés seront bientôt au nombre de ses ennemis; il leur avoit enlevé la ville de Pagase, ils la demandent; il comptoit fortifier Magnésie, ils s'y opposent; il perçoit des droits dans leurs ports et dans leurs marchés, ils veulent se les réserver. S'il en est privé, comment paiera-t-il cette armée nombreuse de mercenaires qui fait toute sa force? On présume, d'un autre coté, que les Illyriens et les Péoniens, peu façonnés à la servitude, secoueront bientôt le joug d'un prince que ses victoires ont rendu insolent.

Que n'eussions-nous pas donné pour sus-

citer les Olynthiens contre lui? L'événement a surpassé notre attente. Vous apprendrez bientôt que la puissance et la gloire de Philippe se sont brisées contre les remparts d'Olynthe.

LETTRE D'APOLLODORE

Philippe entretenoit des intelligences dans l'Eubée; il y faisoit passer secrettement des troupes. Déja la plupart des villes étoient gagnées. Maître de cette île, il l'eût été bientôt de la Grèce entière A la prière de Plutarque d'Erétrie, nous fîmes partir Phocion avec un petit nombre de cavaliers et de fantassins. Nous comptions sur les partisans de la liberté et sur les étrangers que Plutarque avoit à sa solde. Mais la corruption avoit fait de si grands progrès, que toute l'île se souleva contre nous, que Phocion courut le plus grand danger, et que nous fîmes marcher le reste de la cavalerie.

Phocion occupoit une éminence qu'un ravin profond séparoit de la plaine de Tamynes. Les ennemis, qui le tenoient assiégé depuis quelque temps, résolurent enfin de le déposter. Il les vit s'avancer et resta tranquille. Mais Plutarque, au mépris de ses ordres, sortit des retranchemens à la tête des troupes étrangères; il fut suivi de nos cavaliers; les uns et les autres attaquèrent en désordre, et furent mis en fuite. Tout le camp frémissoit d'indignation; mais Phocion contenoit la valeur des soldats, sous prétexte que les sacrifices n'étoient pas favorables. Dès qu'il

vit les ennemis abattre l'enceinte du camp, il donna le signal, les repoussa vivement, et les poursuivit dans la plaine: le combat fut meurtrier, et la victoire complète. L'orateur Eschine en a porté la nouvelle. Il s'étoit distingué dans l'action.

Phocion a chassé d'Erétrie ce Plutarque qui la tyrannisoit, et de l'Eubée, tous ces petits despotes qui s'étoient vendus à Philippe. Il a mis une garnison dans le fort de Zarétra, pour assurer l'indépendance de l'île; et après une campagne que les connoisseurs admirent, il est venu se confondre avec les citoyens d'Athènes.

Vous jugerez de sa sagesse et de son humanité par ces deux traits. Avant la bataille, il défendit aux officiers d'empêcher la désertion, qui les délivroit d'une foule de lâches et de mutins; après la victoire, il ordonna de relâcher tous les prisonniers Grecs, de peur que le peuple n'exerçât sur eux des actes de vengeance et de cruauté...

Dans une de nos dernières conversations, Théodore nous entretint de la nature et du mouvement des astres. Pour tout compliment, Diogène lui demanda s'il y avoit long-temps qu'il étoit descendu du ciel. Panthion nous lut ensuite un ouvrage d'une excessive longueur. Diogène, assis auprès de lui, jetoit par intervalles les yeux sur le manuscrit, et s'étant apperçu qu'il tendoit à sa fin: Terre, terre! s'écria t-il; mes amis, encore un moment de patience.

Un instant après, on demandoit à quelles marques un étranger, arrivant dans une

ville, reconnoîtroit qu'on y néglige l'éducation. Platon répondit : „ Si l'on y a besoin de médecins et de juges. „

SOUS L'ARCHONTE THEOPHILE.

La 1.re année de la 108.e olympiade.

(*Depuis le* 18 *juillet de l'an* 348, *jusqu'au* 8 *juillet de l'an* 347 *avant J. C.*)

LETTRE D'APOLLODORE.

Ces jours passés, nous promenant hors de la porte de Thrace, nous vîmes un homme à cheval arriver à toute bride. Nous l'arrêtâmes : d'où venez-vous ? Savez-vous quelque chose du siège d'Olynthe ? J'étois allé à Potidée, nous dit-il ; à mon retour, je n'ai plus vu Olynthe. A ces mots, il nous quitte et disparoît. Nous rentrâmes, et quelques momens après, le désastre de cette ville répandit par-tout la consternation.

Olynthe n'est plus : ses richesses, ses forces, ses alliés, 14,000 hommes que nous lui avions envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la sauver. Philippe, repoussé à tous les assauts, perdoit journellement du monde. Mais des traîtres qu'elle renfermoit dans son sein hâtoient tous les jours l'instant de sa ruine. Il avoit acheté ses magistrats et ses généraux. Les principaux d'entre eux, Euthycrate et Lasthène, lui livrèrent une fois cinq cent cavaliers qu'ils commandoient ; et après d'autres trahisons non moins funestes, l'introduisirent

dans la ville, qui fut aussi-tôt abandonnée au pillage. Maisons, portiques, temples; la flamme et le fer ont tout détruit; et bientôt on se demandera où elle étoit située. Philippe a fait vendre les habitans, et mettre à mort deux de ses frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asyle.

La Grèce est dans l'épouvante; elle craint pour sa puissance et pour sa liberté. On se voit par-tout entouré d'espions et d'ennemis. Comment se garantir de la vénalité des amis? Comment se défendre contre un prince qui dit souvent, et qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête de somme chargée d'or, ne puisse aisément franchir? Les autres nations ont applaudi aux décrets foudroyans que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les Olynthiens. Il faut rendre justice aux vainqueurs; indignés de cette perfidie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate et Lasthène s'en sont plaints à Philippe, qui leur a répondu: „ Les soldats Macédoniens sont encore bien grossiers; ils nomment chaque chose par son nom „.

Tandis que les Olynthiens, chargés de fers, pleuroient assis sur les cendres de leur patrie, ou se traînoient par troupeaux dans les chemins publics, à la suite de leurs nouveaux maîtres, Philippe osoit remercier le ciel des maux dont il étoit l'auteur, et célébroit des jeux superbes en l'honneur de Jupiter Olympien. Il avoit appellé les artistes les plus distingués, les acteurs les plus habiles. Ils furent admis au repas qui termina ces fêtes odieuses.

Là, dans l'ivresse de la victoire et des plaisirs, le roi s'empressoit de prévenir ou de satisfaire les vœux des assistans, de leur prodiguer ses bienfaits ou ses promesses. Satyrus, cet acteur qui excelle dans le comique, gardoit un morne silence. Philippe s'en apperçut, et lui en fit des reproches : „ Eh quoi ! lui disoit-il, doutez vous de ma générosité, de mon estime? N'avez-vous point de grâce à solliciter „? Il en est une, répondit Satyrus, qui dépend uniquement de vous; mais je crains un refus. „ Parlez, dit Philippe, et soyez sûr d'obtenir tout ce que vous demanderez. „

„ J'avois, reprit l'acteur, des liaisons étroites d'hospitalité et d'amitié avec Apollophane de Pydna. On le fit mourir sur de fausses imputations. Il ne laissa que deux filles, très-jeunes encore. Leurs parens, pour les mettre en lieu de sûreté, les firent passer à Olynthe. Elles sont dans les fers; elles sont à vous, et j'ose les réclamer. Je n'ai d'autre intérêt que celui de leur honneur. Mon dessein est de leur constituer des dots, de leur choisir des époux, et d'empêcher qu'elles ne fassent rien qui soit indigne de leur père et de son ami „. Toute la salle retentit des applaudissemens que méritoit Satyrus; et Philippe, plus ému que les autres, lui fit remettre à l'instant les deux jeunes captives. Ce trait de clémence est d'autant plus beau, qu'Apollophane fut accusé d'avoir, avec d'autres conjurés, privé de la vie et de la couronne Alexandre, frère de Philippe.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle se perpétue sans incidens remar-

quables. Fasse le ciel qu'elle ne se termine pas comme celle d'Olynthe!

LETTRE DE NICETAS.

Je ne m'attendois pas au malheur des Olynthiens, parce que je ne devois pas m'attendre à leur aveuglement. S'ils ont péri, c'est pour n'avoir pas étouffé dans son origine le parti de Philippe. Ils avoient à la tête de leur cavalerie, Apollonide, habile général, excellent citoyen: on le bannit tout-à coup, parce que les partisans de Philippe étoient parvenus à le rendre suspect. Lasthène qu'on met à sa place, Euthycrate qu'on lui associe, avoient reçu de la Macédoine des bois de construction, des troupeaux des bœufs et d'autres richesses qu'ils n'étoient pas en état d'acquérir; leurs liaisons avec Philippe étoit avérée, et les Olynthiens ne s'en apperçoivent pas. Pendant le siège, les mesures des chefs sont visiblement concertées avec le Roi, et les Olynthiens persistent dans leur aveuglement. On savoit par-tout qu'il avoit soumis les villes de la Chalcidique, plutôt à force de présens que par la valeur de ses troupes, et cet exemple est perdu pour les Olynthiens.

Celui d'Euthycrate et de Lasthène effraiera désormais les lâches qui seroient capables d'une pareille infâmie. Ces deux misérables ont péri misérablement. Philippe, qui emploie les traîtres, et les méprise, a cru devoir livrer ceux-ci aux outrages de ses soldats, qui ont fini par les mettre en pièces.

La prise d'Olynthe, au lieu de détruire nos espérances, ne sert qu'à les relever. Nos orateurs ont enflammé les esprits. Nous avons envoyé un grand nombre d'ambassadeurs. Ils iront partout chercher des ennemis à Philippe ; et indiquer une diète générale, pour y délibérer sur la guerre. Elle doit se tenir ici. Eschine s'est rendu chez les Arcadiens, qui ont promis d'accéder à la ligue. Les autres nations commencent à se remuer ; toute la Grèce sera bientôt sous les armes.

La république ne ménage plus rien. Outre les décrets portés contre ceux qui ont perdu Olynthe, nous avons publiquement accueilli ceux de ses habitans qui avoient échappé aux flammes et à l'esclavage. A tant d'actes de vigueur, Philippe reconnoîtra qu'il ne s'agit plus entre nous et lui d'attaques furtives, de plaintes, de négociations et de projets de paix.

LETTRE D'APOLLODORE.

Le 15 de thargélion *.

Vous partagerez notre douleur. Une mort imprévue vient de nous enlever Platon. Ce fut le 7 de ce mois **, le jour même de sa nais-

* Le 25 mai 347 avant J. C.

** Le 17 de mai 347 avant J. C. Je ne donne pas cette date comme certaine ; on sait que les chronologistes se partagent sur l'année et sur le jour où mourut Platon ; mais il paroit que la différence ne peut etre que de quelques mois.

sance. Il n'avoit pu se dispenser de se trouver à un repas de noce. J'étois auprès de lui : il ne mangea, comme il faisoit souvent, que quelques olives. Jamais il ne fut si aimable, jamais sa santé ne nous avoit donné de si belles espérances. Dans le temps que je l'en félicitois, il se trouve mal, perd connoissance, et tombe entre mes bras. Tous les secours furent inutiles ; nous le fîmes transporter chez lui. Nous vîmes sur sa table les derniers lignes qu'il avoit écrites quelques momens auparavant, et les corrections qu'il faisoit par intervalles à son traité de la république : nous les arrosâmes de nos pleurs. Les regrets du public, les larmes de ses amis l'ont accompagné au tombeau. Il est inhumé auprès de l'Académie. Il avoit 81 ans révolus.

Son testament contient l'état de ses biens ; deux maisons de campagne, trois mines en argent comptant *, quatre esclaves, deux vases d'argent, pesant l'un 165 drachmes, l'autre 45, un anneau d'or ; la boucle d'oreille de même métal, qu'il portoit dans son enfance. Il déclare n'avoir aucune dette ; il legue une de ses maisons de campagne au fils d'Adimante son frère, et donne la liberté à Diane, dont le zèle et les soins méritoient cette marque de reconnoissance. Il règle du plus tout ce qui concerne ses funérailles et son tombeau. Speusippe, son neveu, est nommé parmi les exé-

* 270 livres.

exécuteurs de ses dernières volontés, et doit le remplacer à l'Académie.

Parmi ses papiers, on a trouvé des lettres qui roulent sur des matières de philosophie. Il nous avoit dit plus d'une fois qu'étant en Sicile, il avoit eu avec le jeune Denys, roi de Syracuse, quelques légers entretiens sur la nature du premier principe et sur l'origine du mal; que Denys joignant à de si foibles notions, ses propres idées et celles de quelques autres philosophes, les avoit exposées dans un ouvrage qui ne dévoile que son ignorance.

Quelque temps après le retour de Platon, le Roi lui envoya le philosophe Archédémus, pour le prier d'éclaircir des doutes qui l'inquiétoient. Platon, dans sa réponse, que je viens de lire, n'ose pas s'expliquer sur le premier principe; il craint que sa lettre ne s'égare. Ce qu'il ajoute m'a singulièrement étonné; je vais vous le rapporter en substance:

„ Vous me demandez, fils de Denys, quelle est la cause des maux qui affligent l'univers. Un jour, dans vôtre jardin, à l'ombre de ces lauriers, vous me dîtes que vous l'aviez découverte. Je vous répondis que je m'étois occupé toute ma vie de ce problême, et que je n'avois trouvé jusqu'à présent personne qui l'eût pu résoudre. Je soupçonne que frappé d'un premier trait de lumière, vous vous êtes depuis livré avec une nouvelle ardeur à ces recherches; mais que n'ayant pas de principes fixes, vous avez laissé vôtre esprit courir sans frein et sans guide après de fausses apparences. Vous n'êtes pas le seul à qui cela

soit arrivé. Tous ceux à qui j'ai communiqué ma doctrine ont été dans les commencemens plus ou moins tourmentés de pareilles incertitudes. Voici le moyen de dissiper les vôtres. Archédémus vous porte ma première réponse. Vous la méditerez à loisir. Vous la comparerez avec celles des autres philosophes. Si elle vous présente de nouvelles difficultés, Archédémus reviendra, et n'aura pas fait deux ou trois voyages, que vous verrez vos doutes disparoître.

„ Mais gardez-vous de parler de ces matières devant tout le monde. Ce qui excite l'admiration et l'enthousiasme des uns, seroit pour les autres un sujet de mépris et de risée. Mes dogmes, soumis à un long examen, en sortent comme l'or purifié dans le creuset. J'ai vu de bons esprits qui après trente ans de méditations, ont enfin avoué qu'ils ne trouvoient plus qu'évidence et certitude, où ils n'avoient pendant si long-temps trouvé qu'incertitude et obscurité. Mais je vous l'ai déja dit, il ne faut traiter que de vive voix un sujet si relevé. Je n'ai jamais exposé, je n'exposerai jamais par écrit mes vrais sentimens. Je n'ai publié que ceux de Socrate. Adieu, soyez docile à mes conseils, et brûlez ma lettre, après l'avoir lue plusieurs fois. „

Quoi! les écrits de Platon ne contiennent pas ses vrais sentimens sur l'origine du mal? Quoi! il s'est fait un devoir de les cacher au public, lorsqu'il a développé avec tant d'éloquence le système de Timée de Locres? Vous savez bien que dans cet ouvrage, Socrate n'enseigne point, et ne fait qu'écouter. Quelle est

donc cette doctrine mystérieuse dont parle Platon ? à quels disciples l'a-t-il confiée ? Vous en a-t-il jamais parlé ? je me perds dans une foule de conjectures ....

La perte de Platon m'en occasionne une autre à laquelle je suis très-sensible. Aristote nous quitte. C'est pour quelques dégouts, que je vous raconterai à votre retour. Il se retire auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perse a confié le gouvernement de la ville d'Atarnée en Mysie. Je regrette son amitié, ses lumières, sa conversation. Il m'a promis de revenir ; mais quelle différence entre jouir et attendre ! Hélas ! il disoit lui-même, d'après Pindare, que l'espérance n'est que le rêve d'un homme qui veille : j'applaudissois alors à sa définition ; je veux la trouver fausse aujourd'hui.

Je suis fâché de n'avoir pas recueilli ses reparties. C'est lui qui, dans un entretien sur l'amitié, s'écria tout-à-coup si plaisamment : „ Oh mes amis ! il n'y a pas d'amis . „ On lui demandoit à quoi servoit la philosophie ? „ A faire librement, dit-il, ce que la crainte des loix obligeroit de faire „. D'où vient, lui disoit hier quelqu'un, chez moi, qu'on ne peut s'arracher d'auprès des belles personnes ? „ Question d'aveugle „, répondit-il. Mais vous avez vécu avec lui, et vous savez que, bien qu'il ait plus de connoissances que personne au monde, il a peut-être encore plus d'esprit que de connoissances.

SOUS L'ARCHONTE THEMISTOCLE.

La 2.e année de la 108.e olympiade.

(*Depuis le* 8 *juillet de l'an* 347, *jusqu'au* 27 *juin de l'an* 346 *avant J. C.*)

LETTRE DE CALLIMEDON.

Philippe, instruit de la gaieté qui règne dans nos assemblées *, vient de nous faire remettre un talent. Il nous invite à lui communiquer le résultat de chaque séance. La société n'oubliera rien pour exécuter ses ordres. J'ai proposé de lui envoyer le portrait de quelques-uns de nos ministres et de nos généraux. J'en ai fourni sur-le-champ nombre de traits. Je cherche à me les rappeller.

Démade a, pendant quelque temps, brillé dans la chiourme de nos galères; il manioit la rame avec la même adresse et la même force qu'il manie ajourd'hui la parole. Il a retiré de son premier état l'honneur de nous avoir enrichis d'un proverbe. *De la rame à la tribune* désigne à présent le chemin qu'a fait un parvenu.

Il a beaucoup d'esprit, et sur-tout le ton de la bonne plaisanterie, quoiqu'il vive avec

* Elles étoient composées de gens d'esprit et de gout, au nombre de 60, qui se réunissoient de temps en temps pour porter des décrets sur les ridicules dont on leur faisoit le rapport. J'en ai parlé plus haut. (Voyez le chap. XX.)

la dernière classe des courtisanes; on cite de lui quantité de bons mots. Tout ce qu'il dit semble venir par inspiration; l'idée et l'expression propre lui apparoissent dans un même instant: aussi ne se donne-t-il pas la peine d'écrire ses discours, et rarement celle de les méditer. S'agit-il, dans l'assemblée générale, d'une affaire imprévue, où Démosthène même n'ose pas rompre le silence? on appelle Démande. Il parle alors avec tant d'éloquence, qu'on n'hésite pas à le mettre au-dessus de tous nos orateurs. Il est supérieur dans d'autres genres: il pourroit défier tous les Athéniens de s'enivrer aussi souvent que lui, et tous les Rois de la terre de le rassasier de biens. Comme il est très-facile dans le commerce, il se vendra, même pour quelques années, à qui voudra l'achêter. Il disoit à quelqu'un que, lorsqu'il constituera une dot à sa fille, ce sera aux dépens des puissances étrangères.

Philocrate est moins éloquent, aussi voluptueux, et beaucoup plus intempérant. A table tout disparoît devant lui. Il semble s'y multiplier; et c'est ce qui fait dire au poëte Eubulus, dans une de ses pièces: Nous avons deux convives invincibles, Philocrate et Philocrate. C'est encore un de ces hommes sur le front desquels on croit lire, comme sur la porte d'une maison, ces mots tracés en gros caractères: *A louer, à vendre.*

Il n'en est pas de même de Démosthène. Il montre un zèle ardent pour la patrie. Il a besoin de ces dehors pour supplanter ses rivaux, et gagner la confiance du peuple. Il nous

trahira peut-être, quand il ne pourra plus empêcher les autres de nous trahir.

Son éducation fut négligée : il ne connut point ces arts agréables qui pouvoient corriger les disgrâces dont il étoit abondamment pourvu. Je voudrois pouvoir vous le peindre tel qu'il parut les premières fois à la tribune. Figurez-vous un homme, l'air austère et chagrin, se grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre et foible, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus barbare, encore, des périodes intarissables, interminables, inconcevables, hérissées en outre de tous les argumens de l'école. Il nous excéda, nous le lui rendîmes : il fut sifflé, hué, obligé de se chacher pendant quelque temps. Mais il usa de son infortune en homme supérieur. Des efforts inouïs ont fait disparoître une partie de ses défauts, et chaque jour ajoute un nouveau rayon à sa gloire. Elle lui coûte cher ; il faut qu'il médite long-temps un sujet, et qu'il retourne son esprit de toutes les manières, pour le forcer à produire.

Ses ennemis prétendent que ses ouvrages sentent la lampe. Les gens de goût trouvent quelque chose d'ignoble dans son action ; ils lui reprochent des expressions dures et des métaphores bizarres. Pour moi je le trouve aussi mauvais plaisant, que ridiculement jaloux de sa parure ; la femme la plus délicate n'a pas de plus beau linge ; et cette recherche fait un contraste singulier avec l'âpreté de son caractère.

Je ne répondrois pas de sa probité. Dans un procès, il écrivit pour les deux parties. Je citois ce fait à un de ses amis, homme de beaucoup d'esprit; il me dit en riant: Il étoit bien jeune alors.

Ses mœurs, sans être pures, ne sont pas indécentes. On dit, à la vérité, qu'il voit de courtisanes, qu'ils s'habille quelquefois comme elles, et que dans sa jeunesse, un seul rendez-vous lui coûta tout ce que ses plaidoyers lui avoient valu pendant une année entière. Tout cela n'est rien. On ajoute qu'il vendit une fois sa femme au jeune Cnosion : ceci est plus sérieux; mais ce sont des affaires domestiques dont je ne veux pas me mêler.

Pendant les dernières fêtes de Bacchus, en qualité de chorège de sa tribu, il étoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui disputoient le prix de la danse. Au milieu de la cérémonie, Midias, homme riche et couvert de ridicules, lui en donna un des plus vigoureux, en lui appliquant un soufflet en présence d'un nombre infini de spectateurs. Démosthène porta sa plainte au tribunal: l'affaire s'est terminée à la satisfaction de l'un et de l'autre. Midias a donné de l'argent; Démosthène en a reçu. On sait à présent qu'il n'en coûte que 3000 drachmes *, pour insulter la joue d'un chorège.

Peu de temps après il accusa un de ses cousins de l'avoir blessé dangereusement; il

* 2700 livres.

montroit une incision à la tête, qu'on le soupçonnoit de s'être faite lui-même. Comme il vouloit avoir des dommages et intérêts, on disoit que la tête de Démosthène étoit d'un excellent rapport.

On peut rire de son amour-propre; on n'en est pas choqué, il est trop à découvert. J'étois l'autre jour avec lui dans la rue; une porteuse d'eau qui l'apperçut le montroit du doigt à une autre femme: „ Tiens; regarde, voilà Démosthène „. Je fis semblant de ne pas l'entendre, mais il me la fit remarquer.

Eschine s'accoutuma dès sa jeunesse à parler en public. Sa mère l'avoit mis de bonne heure dans le monde; il alloit avec elle dans les maisons initier les gens de la lie du peuple aux mystères de Bacchus; il paroissoit dans les rues à la tête d'un chœur de Bacchans couronnés de fenouil et de branches de peuplier, et faisoit avec eux, mais avec une grace infinie, toutes les extravagances de leur culte bizarre. Il chantoit, dansoit, hurloit, serrant dans ses mains des serpens qu'il agitoit au-dessus de sa tête. La populace le combloit de bénédictions, et les vieilles femmes lui donnoient de petits gâteaux.

Ce succès excita son ambition: il s'enrôla dans une troupe de comédiens, mais seulement pour les troisièmes rôles. Malgré la beauté de sa voix, le public lui déclara une guerre éternelle. Il quitta sa profession, fut greffier dans un tribunal subalterne, ensuite ministre d'état.

Sa conduite a depuis toujours été régulière et décente. Il apporte dans la société, de

l'esprit, du goût, de la politesse, la connoissance des égards. Son éloquence est distinguée par l'heureux choix des mots, par l'abondance et la clarté des idées, par une grande facilité qu'il doit moins à l'art qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur quoiqu'il n'en ait pas autant que Démosthène. D'abord il éblouit, ensuite il entraîne; c'est du moins ce que j'entends dire à gens qui s'y connoissent. Il a la foiblesse de rougir de son premier état, et la mal-adresse de le rappeller aux autres. Lorsqu'il se promène dans la place publique, à pas comptés, la robe traînante, la tête levée, et boursoufflant ses joues, on entend de tous côtés: N'est-ce pas là ce petit greffier d'un petit tribunal; ce fils de Tromès le maître d'école, et de Glaucothée, qu'on nommoit auparavant le Lutin ? N'est ce pas lui qui frottoit les bancs de l'école quand nous étions en classe, et qui, pendant les bacchanales, crioit de toutes ses forces dans le rues: *evoé*, *saboé* *?

On s'apperçoit aisément de la jalousie qui règne entre Démosthène et lui. Ils ont dû s'en appercevoir les premiers; car ceux qui ont les mêmes prétentions se devinent d'un coup-d'œil. Je ne sais pas si Eschine se laisseroit corrompre; mais on est bien foible quand on est si aimable.

Je dois ajouter qu'il est très-brave homme. Il s'est distingué dans plusieurs combats, et Phocion a rendu témoignage à sa valeur.

---

* Expressions barbares pour invoquer Bacchus.

Personne n'a autant de ridicules que ce dernier ; c'est de Phocion que je parle. Il n'a jamais su qu'il vivoit dans ce siècle et dans cette ville. Il est pauvre, et n'en est pas humilié : il fait le bien, et ne s'en vante point ; il donne des conseils, quoique très-persuadé qu'ils ne seront pas suivis. Il a des talens sans ambition, et sert l'état sans intérêt. A la tête de l'armée, il se contente de rétablir la discipline, et de battre l'ennemi ; à la tribune, il n'est ni ébranlé par les cris de la multitude, ni flatté de ses applaudissemens. Dans une de ses harangues il proposoit un plan de campagne ; une voix l'interrompit et l'accabla d'injures. Phocion se tut, et quand l'autre eut achevé, il reprit froidement : „ Je vous ai parlé de la cavalerie et de l'infanterie, il me reste à vous parler. &c. &c. „ Une autre fois il s'entendit applaudir. J'étois par hasard auprès de lui ; il se tourna et me dit : „ Est-ce qu'il m'est échappé quelque sottise ? „

Nous rions de ses saillies ; mais nous avons trouvé un secret admirable pour nous venger de ses mépris. C'est le seul général qui nous reste, et nous ne l'employons presque jamais ; c'est le plus intègre et peut-être le plus éclairé de nos orateurs, et nous l'écoutons encore moins. Il est vrai que nous ne lui ôterons pas ses principes ; mais, par les dieux ! il ne nous ôtera pas les nôtres ; et certes il ne sera pas dit qu'avec ce cortège de vertus surannées, et ces rapsodies de mœurs antiques, Phocion sera assez fort pour corriger la plus aimable nation de l'univers.

Voyez ce Charès, qui, par ses exemples, apprend à nos jeunes gens à faire profession ouverte de corruption: c'est le plus fripon et le plus mal-adroit de nos généraux; mais c'est le plus accrédité. Il s'est mis sous la protection de Démosthène et de quelques autres orateurs. Il donne des fêtes au peuple. Est-il question d'équiper une flotte? c'est Charès qui la commande et qui en dispose à son gré. On lui ordonne d'aller d'un côté, il va d'un autre. Au-lieu de garantir nos possessions, il se joint aux corsaires, et de concert avec eux, il rançonne les îles et s'empâre de tous les bâtimens qu'il trouve: en peu d'années il nous a perdu plus de cent vaisseaux, il a consumé 1500 talens * dans des expéditions inutiles à l'état, mais fort lucratives pour lui et pour ses principaux officiers. Quelquefois il ne daigne pas nous donner de ses nouvelles: mais nous en avons malgré lui; et dernièrement nous fîmes partir un bâtiment léger, avec ordre de courir les mers, et de s'informer de ce qu'étoient devenus la flotte et le général.

LETTRE DE NICETAS.

Les Phocéens, épuisés par une guerre qui dure depuis près de 10 ans, ont imploré notre secours. Ils consentent de nous livrer Thronium, Nicée, Alpénus, places fortes et situées à l'entrée du détroit des Thermopyles. Proxè-

* Huit millions cent mille livres.

ne, qui commande nôtre flotte aux environs, s'est avancé pour les recevoir de leurs mains. Il y mettra des garnisons, et Philippe doit renoncer désormais au projet de forcer le défilé.

Nous avons résolu en même temps d'équiper une autre flotte de 50 vaisseaux. L'elite de notre jeunesse est prête à marcher; nous avons enrôlé tous ceux qui n'ont pas passé leur 30.e année; et nous apprenons qu'Archidamus, roi de Lacédémone, vient d'offrir aux Phocéens toutes les forces de sa république. La guerre est inévitable, et la perte de Philippe ne l'est pas moins.

LETTRE D'APOLLODORE.

Nos plus aimables Athéniennes sont jalouses des éloges que vous donnez à l'épouse et à la sœur d'Arsame: nos plus habiles politiques conviennent que nous aurions besoin d'un génie tel que le sien, pour l'opposer à celui de Philippe: tout retentissoit ici du bruit des armes; un mot de ce prince les a fait tomber de nos mains.

Pendant le siège d'Olynthe, il avoit, à ce qu'on dit, témoigné plus d'une fois le desir de vivre en bonne intelligence avec nous. A cette nouvelle, que le peuple reçut avec transport, il fut résolu d'entamer une négociation que divers obstacles suspendirent. Il prit Olynthe, et nous ne respirâmes que la guerre. Bientôt après, deux de nos acteurs, Aristodème et Néoptolème, que le roi traite avec beaucoup de bonté, nous assurèrent, à leur

retour, qu'il persistoit dans ses premières dispositions, et nous ne respirons que la paix.

Nous venons d'envoyer en Macédoine dix députés, tous distingués par leurs talens. Ctésiphon, Aristodème, Iatrocle, Cimon et Nausiclès, qui se sont associé Dercyllus, Phrynon, Philocrate, Eschine et Démosthène; il faut y joindre Aglaocréon de Ténédos, qui se charge des intérêts de nos alliés. Ils doivent convenir avec Philippe des principaux articles de la paix, et l'engager à nous envoyer des plénipotentiaires pour la terminer ici.

Je ne connois plus rien à notre conduite. Ce prince laisse échapper quelques protestations d'amitié, vagues et peut-être insidieuses; aussi-tôt, sans écouter les gens sages qui se défient de ses intentions, sans attendre le retour des députés envoyés aux peuples de la Grèce, pour les réunir contre l'ennemi commun, nous interrompons nos préparatifs, et nous faisons des avances dont il abusera, s'il les accepte; qui nous aviliront, s'il les refuse. Il faut, pour obtenir sa bienveillance, que nos députés aient le bonheur de lui plaire. L'acteur Aristodème avoit pris des engagemens avec quelques villes qui devoient donner des spectacles; on va chez elles de la part du Sénat, les prier à mains jointes de ne pas condamner Aristodème à l'amende, parce que la république a besoin de lui en Macédoine. Et c'est Démosthène qui est l'auteur de ce décret, lui qui, dans ses harangues, traitoit ce prince avec tant de hauteur et de mépris!

LETTRE DE CALLIMEDON.

Nos ambassadeurs ont fait une diligence incroyable: les voilà de retour. Ils paroissent agir de concert; mais Démosthène n'est pas content de ses collegues, qui de leur côté se plaignent de lui. Je vais vous raconter quelques anecdotes sur leur voyage; je les appris hier dans un souper où se trouvèrent les principaux d'entre eux, Ctésiphon, Eschine, Aristodème et Philocrate.

Il faut vous dire d'abord que pendant tout le voyage, ils eurent infiniment à souffrir de la vanité de Démosthène; mais il prenoient patience. On supporte si aisément dans la société les gens insupportables! Ce qui les inquiétoit le plus, c'étoit le génie et l'ascendant de Philippe. Ils sentoient bien qu'ils n'étoient pas aussi forts que lui en politique. Tous les jours il se distribuoient les rôles. On disposa les attaques. Il fut réglé que les plus âgés monteroient les premiers à l'assaut; Démosthène, comme le plus jeune, devoit s'y présenter le dernier. Il leur promettoit d'ouvrir les sources intarissables de son éloquence. Ne craignez point Philippe, ajoutoit-il; je lui *coudrai* si bien la bouche, qu'il sera forcé de nous rendre Amphipolis.

Quand ils furent à l'audience du prince, Ctésiphon et les autres s'exprimèrent en peu de mots; Eschine, éloquemment et longuement. Démosthène... vous l'allez voir. Il se leva, mourant de peur. Ce n'étoit point ici la tribune d'Athènes, ni cette multitude d'ouvriers

qui composent nos assemblées. Philippe étoit environné de ses courtisans, la plupart gens d'esprit : on y voyoit, entre autres, Python de Bysance, qui se pique de bien écrire, et Léosthène, que nous avons banni, et qui, dit-on, est un des plus grands orateurs de la Grèce. Tous avoient entendu parler des magnifiques promesses de Démosthène ; tous en attendoient l'effet avec une attention qui acheva de le déconcerter. Il bégaie, en tremblant, un exorde obscur ; il s'en apperçoit, se trouble, s'égare et se tait. Le Roi cherchoit vainement à l'encourager ; il ne se releva que pour retomber plus vîte. Quand on eut joui pendant quelques momens de son silence, le héraut fit retirer nos députés.

Démosthène auroit dû rire le premier de cet accident ; il n'en fit rien, et s'en prit à Eschine. Il lui reprochoit avec amertume d'avoir parlé au Roi avec trop de liberté, et d'attirer à la république une guerre qu'elle n'est pas en état de soutenir. Eschine alloit se justifier, lorsqu'on les fit rentrer. Quand ils furent assis, Philippe discuta par ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta sur-tout au discour d'Eschine, et lui adressa plusieurs fois la parole. Ensuite, prenant un ton de douceur et de bonté, il témoigna le desir le plus sincère de conclure la paix.

Pendant tout ce temps, Démosthène, avec l'inquiétude d'un courtisan menacé de sa disgrace, s'agitoit pour attirer l'attention du prince ; mais il n'obtint pas un seul mot, pas même un regard.

Il sortit de la conférence avec un dépit qui produisit les scènes les plus extravagantes. Il étoit comme un enfant gâté par les caresses de ses parens, et tout-à-coup humilié par les succès de ses collègues. L'orage dura plusieurs jours. Il s'apperçut enfin que l'humeur ne réussit jamais. Il voulut se rapprocher des autres députés. Ils étoient alors en chemin pour revenir. Il les prenoit séparément, leur promettoit sa protection auprès du peuple. Il disoit à l'un : Je rétablirai votre fortune ; à l'autre : Je vous ferai commander l'armée. Il jouoit tout son jeu à l'égard d'Eschine, et soulageoit sa jalousie en exagérant le mérite de son rival. Ses louanges devoient être bien outrées ; Eschine prétend qu'il en étoit importuné.

Un soir, dans je ne sais quelle ville de Thessalie, le voilà qui plaisante, pour la première fois, de son aventure ; il ajoute que, sous le ciel, personne ne possède comme Philippe le talent de la parole. Ce qui m'a le plus étonné, répond Eschine, est cette exactitude avec laquelle il a récapitulé tous nos discours ; et moi, reprend Ctésiphon, quoique je sois bien vieux, je n'ai jamais vu un homme si aimable et si gai. Démosthène battoit des mains, applaudissoit. Fort bien, disoit-il ; mais vous n'oseriez pas vous en expliquer de même en présence du peuple ; et pourquoi pas, répondirent les autres ? il en douta, ils insistèrent ; il exigea leur parole, ils la donnèrent.

On ne sait pas l'usage qu'il en veut faire ; nous le verrons à la première assemblée. Toute notre société compte y assister ; car il

doit nous revenir de tout ceci quelque scène ridicule. Si Démosthène réservoit ses folies pour la Macédoine, je ne lui pardonnerois de la vie.

Ce qui m'alarme, c'est qu'il s'est bien conduit à l'assemblée du Sénat. La lettre de Philippe ayant été remise à la compagnie, Démosthène a félicité la république d'avoir confié ses intérêts à des députés aussi recommandables pour leur éloquence que pour leur probité: il a proposé de leur décerner une couronne d'olivier, et de les inviter le lendemain à souper au Pritanée. Le Sénatus-consulte est conforme à ses conclusions.

Je ne cacheterai ma lettre qu'après l'assemblée générale.

J'en sors à l'instant: Démosthène a fait des merveilles. Les députés venoient de rapporter, chacun à leur tour, différentes circonstances de l'ambassade. Eschine avoit dit un mot de l'éloquence de Philippe et de son heureuse mémoire; Ctésiphon, de la beauté de sa figure, des agrémens de son esprit, et de sa gaieté quand il a le verre à la main. Ils avoient eu des applaudissemens. Démosthène est monté à la tribune, le maintien plus imposant qu'à l'ordinaire. Après s'être long-temps gratté le front, car il commence toujours par là: „ J'admire, a-t-il dit, et ceux qui parlent, et ceux qui écoutent. Comment peut on s'entretenir de pareilles minuties dans une affaire si importante? Je vais de mon côté vous rendre compte de l'ambassade. Qu'on lise le décret du peuple qui nous a fait partir, et la lettre que le roi

nous a remise. „ Cette lecture achevée : „ Voilà nos instructions, a-t-il dit; nous les avons remplies. Voilà ce qu'a répondu Philippe; il ne reste plus qu'à délibérer. „

Ces mots ont excité une espèce de murmure dans l'assemblée. Quelle précision, quelle adresse! disoient les uns. Quelle envie, quelle méchanceté! disoient les autres. Pour moi, je riois de la contenance embarassée de Ctésiphon et d'Eschine. Sans leur donner le temps de respirer, il a repris : „ On vous a parlé de l'éloquence et de la mémoire de Philippe; tout autre, revêtu du même pouvoir, obtiendroit les mêmes éloges. On a relevé ses autres qualités; mais il n'est pas plus beau que l'acteur Aristodème, et ne boit pas mieux que Philocrate. Eschine vous a dit qu'il m'avoit réservé, du moins en partie, la discussion de nos droits sur Amphipolis; mais cet orateur ne laissera jamais, ni à vous, ni à moi, la liberté de parler. Au surplus, ce ne sont là que des misères. Je vais proposer un décret. Le héraut de Philippe est arrivé, ses ambassadeurs le suivront de près. Je demande qu'il soit permis de traiter avec eux, et que les Prytanes convoquent une assemblée qui se tiendra deux jours de suite, et dans laquelle on délibérera sur la paix et sur l'alliance. Je demande encore qu'on donne des éloges aux députés, s'ils le méritent, et qu'on les invite pour demain à souper au Prytanée. „ Ce décret a passé presque tout d'une voix, et l'orateur a repris sa supériorité.

Je fais grand cas de Démosthène; mais

ce n'est pas assez d'avoir des talens, il ne faut pas être ridicule. Il subsiste, entre les hommes célèbres et notre société, une convention tacite: nous leur payons notre estime; ils doivent nous payer leurs sottises.

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous envoie le journal de ce qui s'est passé dans nos assemblées, jusqu'à la conclusion de la paix.

Le 8 *d'élaphébolion, jour de la fête d'Esculape* *. Les Prytanes se sont assemblées; et conformément au décret du peuple, ils ont indiqué deux assemblées générales, pour délibérer sur la paix. Elles se tiendront le 18 et le 19.

Le 12. *premier jour des fêtes de Bacchus* **. Antipater, Parménion, Euryloque sont arrivés. Ils viennent de la part de Philippe, pour conclure le traité, et recevoir le serment qui en doit garantir l'exécution.

Antipater est, après Philippe, le plus habile politique de la Grèce, actif, infatigable, il étend ses soins sur presque toutes les parties de l'administration. Le roi dit souvent: „ Nous pouvons nous livrer au repos ou aux plaisirs; Antipater veille pour nous. „

Parménion, chéri du souverain, plus en-

* Le 8 de ce mois répondoit, pour l'année dont il s'agit, au 8 mars 346 avant J. C.

** Le 12 de mars 346 même année.

core des soldats, s'est déjà signalé par un grand nombre d'exploits : il seroit le premier général de la Grèce, si Philippe n'existoit pas. On peut juger, par les talens de ces deux députés, du mérite d'Euryloque leur associé.

Le 15 d'élaphébolion *. Les ambassadeurs de Philippe assistent réguliérement aux spectacles que nous donnons dans ces fêtes. Démosthène leur avoit fait décerner par le Sénat une place distinguée. Il a soin qu'on leur apporte des coussins et des tapis de pourpre. Dès le point du jour, il les conduit lui-même au théâtre ; il les loge chez lui. Bien des gens murmurent de ces attentions, qu'ils regardent comme des bassesses. Ils prétendent que n'ayant pu gagner en Macédoine la bienveillance de Philippe, il veut aujourd'hui lui montrer qu'il en étoit digne.

Le 18 d'élaphébolion **. Le peuple s'est assemblé. Avant de vous faire part de la délibération, je dois vous en rappeller les principaux objets.

La possession d'Amphipolis est la première source de nos différens avec Philippe. Cette ville nous appartient ; il s'en est emparé ; nous demandons qu'il nous la restitue.

Il a déclaré la guerre à quelques-uns de nos alliés ; il seroit honteux et dangereux pour nous de les abandonner. De ce nombre sont les villes de la Chersonèse de Thraces, et celles

* Le 15 de mars 346 avant J. C.
** Le 18 mars, même année.

de la Phocide. Le roi Cotys nous avoit enlevé les premières. Cersoblepte, son fils, nous les a rendues depuis quelques mois; mais nous n'en avons pas encore pris possession. Il est de notre intérêt de les conserver, parce qu'elles assurent notre navigation dans l'Hellespont, et notre commerce dans le Pont-Euxin. Nous devons protéger les secondes, parce qu'elles défendent le pas des Thermopyles, et sont le boulevard de l'Attique par terre, comme celles de la Thrace le sont du côté de la mer.

Lorsque nos députés prirent congé du roi, il s'acheminoit vers la Thrace; mais il leur promit de ne pas attaquer Cersoblepte pendant les négociations de la paix. Nous ne sommes pas aussi tranquilles à l'égard des Phocéens. Ses ambassadeurs ont annoncé qu'il refuse de les comprendre dans le traité: mais ses partisans assurent que s'il ne se déclare pas ouvertement pour eux, c'est pour ménager encore les Thébains et les Thessaliens leurs ennemis.

Il prétend aussi exclure les habitans de Hale en Thessalie, qui sont dans notre alliance, et qu'il assiège maintenant, pour venger de leur incursions ceux de Pharsale qui sont dans la sienne.

Je supprime d'autres articles moins importans. Dans l'assemblée d'aujourd'hui, on a commencé par lire le décret que les agens de nos alliés avoient eu la précaution de dresser. Il porte en substance, „ que le peuple d'Athènes, délibérant sur la paix avec Philippe, ses alliés ont statué qu'après que les ambassadeurs, envoyés par les Athéniens aux différentes na-

tions de la Grèce, seroient de retour, et auroient fait leur rapport en présence des Athéniens et des alliés les Prytanes convoqueroient deux assemblées pour y traiter de la paix ; que les alliés ratifioient d'avance tout ce qu'on y décideroit et qu'on accorderoit trois mois aux autres peuples qui voudroient accéder au traité. „

Après cette lecture, Philocrate a proposé un décret, dont un des articles excluoit formellement du traité les habitans de Hale et de la Phocide. Le peuple en a rougi de honte. Les esprits se sont échauffés. Des orateurs rejetoient toute voie de conciliation. Ils nous exhortoient à porter nos regards sur les monumens de nos victoires, et sur les tombeaux de nos pères. „ Imitons nos ancêtres, répondoit Eschine, lorsqu'ils défendirent leur patrie contre les troupes innombrables des Perses ; mais ne les imitons pas, lorsqu'au mépris de ses intérêts ils eurent l'imprudence d'envoyer leurs armées en Sicile, pour secourir les Léontins leurs alliés. „ Il a conclu pour la paix ; les autres orateurs ont fait de même, et l'avis a passé.

Pendant qu'on discutoit les conditions, on a présenté des lettres de notre général Proxène. Nous l'avions chargé de prendre possession de quelques places fortes qui sont à l'entrée des Thermopyles. Les Phocéens nous les avoient offertes. Dans l'intervalle il est survenu des divisions entre eux. Le parti dominant a refusé de remettre les places à Proxène. C'est ce que contenoient ses lettres.

Nous avons plaint l'aveuglement des Pho-

céens, sans néanmoins les abandonner. L'on a supprimé, dans le décret de Philocrate, la clause qui les excluoit du traité, et l'on a mis qu'Athènes stipuloit en son nom et au nom de tous ses aliés.

Tout le monde disoit en sortant, que nos différens avec Philippe seroient bientot terminés; mais que, suivant les apparences, nous ne songerions à contracter une alliance avec lui, qu'après en avoir conféré avec les députés de la Grèce, qui doivent se rendre ici.

Le 19 d'élaphébolion *. Démosthène, s'étant emparé de la tribune, a dit que la république prendroit en vain des arrangemens, si ce n'étoit de concert avec les ambassadeurs de Macédoine; qu'on ne devoit pas *arracher* l'alliance de la paix, c'est l'expression dont il s'est servi; qu'il ne falloit pas attendre les lenteurs des peuples de la Grèce; que c'étoit à eux de se déterminer, chacun en particulier, pour la paix ou pour la guerre. Les ambassadeurs de Macedoine étoient présens. Antipater a répondu conformément à l'avis de Démosthène qui lui avoit adressé la parole. La matière n'a point été approfondie. Un décret précédent ordonnoit que, dans la première assemblée, chaque citoyen pourroit s'expliquer sur les objets de la délibération, mais que le lendemain, les présidens prendroient tout de suite les suffrages. Ils les ont recueillis. Nous faisons à la fois un traité de paix et un traité d'alliance.

* Le 19 mars 346 avant J. C.

En voici les principaux articles Nous cédons à Philippe nos droits sur Amphipolis: mais on nous fait espérer en dédommagement, ou l'ile d'Eubée, dont il peut, en quelque manière, disposer, ou la ville d'Orope, que les Thébains nous ont enlevée. Nous nous flattons aussi qu'il nous laissera jouir de la Chersonèse de Thrace. Nous avons compris tous nos alliés dans le traité, et par là nous sauvons le roi de Thrace, les habitans de Hale et les Phocéens. Nous garantissons à Philippe tout ce qu'il possède actuellement, et nous regarderons comme ennemis tous ceux qui voudroient l'en dépouiller.

Des objets si importans auroient dû se régler dans une diète générale de la Grèce. Nous l'avions convoquée, et nos alliés la desiroient; mais l'affaire a pris tout-à-coup un mouvement si rapide, qu'on a tout précipité tout conclu. Philippe nous avoit écrit que si nous nous joignions à lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les cessions qu'il pourroit nous faire. Cette promesse vague a séduit le peuple, et le desir de lui plaire, nos orateurs. Quoique ses ambassadeurs n'aient rien promis, nous nous sommes hâtés de prêter serment entre leurs mains, et de nommer des députés pour aller au plutôt recevoir le sien.

Il sont au nombre de dix, sans compter celui de nos alliés. Quelques-uns avoient été de la première ambassade, entre autres, Démosthène et Eschine. Leurs instructions portent, entre autres choses, que le traité s'étend sur les alliés d'Athènes et sur ceux de Philip-

pe; que les députés se rendront auprès de ce prince, pour en exiger la ratification; qu'ils éviteront toute conférence particulière avec lui; qu'ils demanderont la liberté des Athéniens qu'il retient dans ses fers; que dans chacune des villes qui lui sont alliées ils prendront le serment de ceux qui se trouvent à la tête de l'administration; qu'au surplus, les députés feront, suivant les circonstances, ce qu'ils jugeront de plus convenable aux intérets de la république. Le sénat est chargé de presser leur départ.

Le 26 d'élaphébolion *. Les agens ou représentans de quelques-uns de nos alliés ont aujourd'hui prêté leur serment entre les mains des ambassadeurs de Philippe.

Le 3 de munychion **. L'intérêt de Philippe est de différer la ratification du traité; le nôtre, de la hâter : car nos préparatifs sont suspendus, et lui n'a jamais été si actif. Il présume avec raison qu'on ne lui disputera pas les conquêtes qu'il aura faites dans l'intervalle. Démosthène a prévu ses desseins. Il a fait passer dans le sénat, dont il est membre, un décret qui ordonne à nos députés de partir au plutôt. Ils ne tardèront pas à se mettre en chemin.

Le 15 de targélion ***, Philippe n'a pas encore signé le traité; nos députés ne se hâtent pas de le joindre: ils sont en Macédoine; il est en Thrace. Malgré la parole qu'il avoit

---

* Le 25 mars de l'an 346 avant J. C.
** Le premier avril meme année.
*** Le 13 mai meme année.

donnée de ne pas toucher aux états du roi Cersoblepte, il en a pris une partie, et se dispose à prendre l'autre. Ils augmenteront considérablement ses forces et son revenu. Outre que le pays est riche et peuplé, les droits que le roi de Thrace lève tous les ans dans ses ports, se montent à 200 talens *. Il nous étoit aisé de prévenir cette conquête. Nos députés pouvoient se rendre à l'Hellespont en moins de dix jours, peut-être en moins de trois ou quatre. Ils auroient trouvé Philippe aux environs, et lui auroient offert l'alternative, ou de se soumettre aux conditions de la paix, ou de les rejetter. Dans le premier cas, il s'engageoit à ménager les possessions de nos alliés, et par conséquent celles du roi de Thrace; dans le second, notre armée, jointe à celle des Phocéens, l'arrêtoit aux Thermopyles. Nos flottes, maîtresses de la mer, empêchoient les siennes de faire une descente dans l'Attique; nous lui fermions nos ports, et plutôt que de laisser ruiner son commerce, il auroit respecté nos prétentions et nos droits.

Tel étoit le plan de Démosthène. Il vouloit aller par mer; Eschine, Philocrate, et la plupart des députés ont préféré la route par terre, et marchant à petites journées, ils en ont mis 23 pour se rendre à Pella, capitale de la Macédoine. Ils pouvoient se rendre tout de suite au camp de Philippe, ou du moins aller de côté et d'autre recevoir le serment de ses

* Un million quatre-vingt mille livres.

alliés ; ils ont pris le parti d'attendre tranquillement, dans cette ville, que son expédition fut achevée.

A son retour, il comprendra ses nouvelles acquisitions parmi les possessions que nous lui avons garanties; et si nous lui reprochons, comme une infraction au traité, l'usurpation des états de Cersoblepte, il répondra que lors de la conquête il n'avoit pas encore vu nos ambassadeurs, ni ratifié le traité qui pouvoit borner le cours de ses exploits.

Cependant les Thébains ayant imploré son secours contre les Phocéens, peu content de leur renvoyer des troupes, il a saisi cette occasion pour rassembler dans sa capitale les députés des principales villes de la Grèce. Le prétexte de cette espèce de diète, est de terminer la guerre des Phocéens et des Thébains; et l'objet de Philippe est de tenir la Grèce dans l'inaction, jusqu'à ce qu'il ait exécuté les projets qu'il médite.

Le 13 de scirophorion *. Nos députés viennent enfin d'arriver. Ils rendront compte de leur mission au sénat après-demain; dans l'assemblée du peuple, le jour d'après.

Le 15 de scirophorion **. Rien de plus criminel et de plus révoltant que la conduite de nos députés, si l'on en croit Démosthène. Il les accuse de s'être vendus à Philippe, d'avoir trahi la république et ses alliés. Il les pressoit vivement de se rendre auprès de ce prin-

* Le 9 juin 346 avant J. C.
** Le 11 juin, même année.

ce; ils se sont obstinés à l'attendre pendant 27 jours à Pella, et ne l'ont vu que 50 jours après leur départ d'Athènes.

Il a trouvé les députés de premières villes de la Grèce, réunis dans sa capitale, alarmès de ses nouvelles victoires, plus inquiets encore du dessein qu'il a de s'approcher incessamment des Thermopyles. Tous ignoroient ses vues, et cherchoient à les pénétrer. Les courtisans du prince disoient à quelques-uns de nos députés que les villes de Béotie seroient rétablies, et l'on en devoit conclure que celle de Thèbes étoit menacée. Les ambassadeurs de Lacédémone accreditoient ce bruit, et se joignant aux nôtres, pressoient Philippe de le réaliser. Ceux de Thessalie disoient que l'expédition les regardoit uniquement.

Pendant qu'ils se consumoient en craintes et en espérances, Philippe employoit, pour se les attirer, tantôt des présens, qui ne sembloient être que des témoignages d'estime, tantôt des caresses qu'on eût prises pour des épanchemens d'amitié. On soupçonne Eschine et Philocrate de n'avoir pas été insensibles à ces deux genres de séduction.

Le jour de l'audience publique, il se fit attendre. Il étoit encore au lit. Les ambassadeurs murmuroient. „ Ne soyez pas surpris, leur dit Parménion, que Philippe dorme pendant que vous veillez, il veilloit pendant que vous dormiez. „ Il parut enfin; et ils exposèrent, chacun à leur tour, l'objet de leur mission. Eschine s'étendit sur la résolution qu'avoit prise le roi de terminer la guerre des Pho-

céens. Il le conjura, quand il seroit à Delphes, de rendre la liberté aux villes de Béotie, et de rétablir celles que le Thébains avoient détruites; de ne pas livrer à ces derniers indistinctement les malheureux habitans de la Phocide, mais de soumettre le jugement de ceux qui avoient profané le temple et le tresor d'Apollon, à la décision des peuples Amphictyoniques, de tous temps chargés de poursuivre ces sortes de crimes.

Philippe ne s'expliqua pas ouvertement sur ces demandes. Il congédia les autres députés, partit avec les nôtres pour la Thessalie; et ce ne fut que dans une auberge de la ville de Phères, qu'il signa le traité dont il jura l'observation. Il refusa d'y comprendre les Phocéens, pour ne pas violer le serment qu'il avoit prêté aux Thessaliens et aux Thébains; mais il donna des promesses et une lettre. Nos députés prirent congé de lui, et les troupes du Roi s'avancèrent vers les Thermopyles.

Le Senat s'est assemblé ce matin. La salle étoit pleine de monde. Démosthène a tâché de prouver que ses collegues ont agi contre leurs instructions, qu'ils sont d'intelligence avec Philippe, et que notre unique ressource est de voler au secours des Phocéens, et de nous emparer du pas des Thermopyles.

La lettre du Roi n'étoit pas capable de calmer les esprits. „ J'ai prêté le serment, dit-il, entre les mains de vos députés. Vous y verrez inscrits les noms de ceux de mes alliés qui étoient présens. Je vous enverrai à mesure le serment des autres „. Et plus bas: „ Vos

députés auroient été le prendre sur les lieux je les ai retenus auprès de moi; j'en avois besoin pour réconcilier ceux de Hale avec ceux de Pharsale . „

La lettre ne dit pas un mot des Phocéens, ni des espérances qu'on nous avoit données de sa part, et qu'il nous laissoit entrevoir quand nous conclûmes la paix. Il nous mandoit alors que, si nous consentions à nous allier avec lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les services qu'il pourroit nous rendre. Mais, dans sa dernière lettre, il dit froidement qu'il ne sait en quoi il peut nous obliger. Le Sénat indigné a porté un décret conforme à l'avis de Démosthène. Il n'a point décerné d'éloges aux députés, et ne les a point invités au repas du Prytanée; sévérité qu'il n'avoit jamais exercée contre des ambassadeurs, et qui sans doute; préviendra le peuple contre Eschine et ses adhèrens.

LETTRE DE CALLIMEDON.

Le 16 de scirophorion *. Me voilà chez le grave Apollodore Je venois le voir; il alloit vous écrire: je lui arrache la plume des mains, et je continue son journal.

Je sais à présent mon Démosthène par cœur. Voulez-vous un génie vigoureux et sublime? faites-le monter à la tribune; un homme lourd, gauche, de mauvais ton? vous

* Le 12 juin 346 avant J. C.

n'avez qu'à le transporter à la cour de Macédoine. Il s'est hâté de parler le premier, quand nos députés ont reparu devant Philippe. D'abord des invectives contre ses collegues; ensuite un long étalage des services qu'il avoit rendus à ce prince; la lecture ennuyeuse des décrets qu'il avoit portés pour accélérer la paix; son attention à loger chez lui les ambassadeurs de Macédoine, à leur procurer de bons coussins aux spectacles, à leur choisir trois attelages de mulets quand ils sont partis, à les accompagnér lui-même à cheval, et tout cela en dépit des envieux, à découvert, dans l'unique intention de plaire au monarque. Ses collegues se couvroient le visage pour cacher leur honte: il continuoit toujours. „ Je n'ai pas parlé de votre beauté, c'est le mérite d'une femme; ni de votre mémoire, c'est celui d'un rhéteur; ni de votre talent pour boire. c'est celui d'une éponge.,, Enfin il en a tant dit, que tout le monde a fini par éclater de rire.

J'ai une autre scène à vous raconter. Je viens de l'assemblée générale. On s'attendoit qu'elle seroit orageuse et piquante. Nos députés ne s'accordent point sur la réponse de Philippe. Ce n'étoit pourtant que l'objet principal de leur ambassade. Eschine a parlé des avantages sans nombre que le Roi veut nous accorder; il en a détaillé quelques-uns; il s'est expliqué sur les autres en fin politique, à demi-mot, comme un homme honoré de la confiance du prince, et l'unique dépositaire de ses secrets. Après avoir donné une haute idée de sa capacité, il est descendu gravement de la

tribune. Démosthène l'a remplacé ; il a nié tout ce que l'autre avoit avancé. Eschine et Philocrate s'étoient mis auprès de lui, à droite et à gauche ; ils l'interrompoient à chaque phrase, par des cris ou par des plaisanteries. La multitude en faisoit autant. „ Puisque vous craignez, a-t-il ajouté, que je ne détruise vos espérances, je proteste contre ces vaines promesses et je me retire. Pas si vîte, a repris Eschine ; encore un moment. Affirmez du moins que dans la suite vous ne vous attribuerez pas les succès de vos collegues. Non, non, a répondu Démosthène avec un sourire amer, je ne vous ferez jamais cette injustice. „ Alors Philocrate prenant la parole, a commencé ainsi : „ Athéniens, ne soyez pas surpris que Démosthène et moi ne soyons pas du même avis. Il ne boit que de l'eau, et moi que du vin. „ Ces mots ont excité un rire excessif ; et Philocrate est resté maître du champ de bataille.

Apollodore vous instruira du dénouement de cette farce ; car notre tribune n'est plus qu'une scène de comédie, et nos orateur que des histrions qui détonnent dans leurs discours ou dans leur conduite. On dit qu'en cette occasion, quelques-uns d'entre eux ont porté ce privilège un peu loin. Je l'ignore ; mais je vois clairement que Philippe s'est moqué d'eux ; qu'ils se moquent du peuple ; et que le meilleur parti est de se moquer du peuple et de ceux qui le gouvernent.

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vais ajouter ce qui manque au récit de ce fou de Callimédon.

Le peuple étoit alarmé de l'arrivée de Philippe aux Thermopyles. Si ce prince alloit se joindre aux Thébains nos ennemis, et détruire les Phocéens, nos alliés, quel seroit l'espoir de la république? Eschine a répondu des dispositions favorables du Roi et du salut de la Phocide. Dans deux ou trois jours, a-t-il dit, sans sortir de chez nous, sans être obligés de recourir aux armes, nous apprendrons que la ville de Thèbes est assiégée, que la Béotie est libre, qu'on travaille au rétablissement de Platée et de Thespies, démolies par les Thébains. Le sacrilège commis contre le temple d'Apollon sera jugé par le tribunal des Amphictyons; le crime de quelques particuliers ne retombera plus sur la nation entière des Phocéens. Nous cédons Amphipolis, mais nous aurons un dédommagement qui nous consolera de ce sacrifice.

Après ce discours, le peuple, ivre d'espérance et de joie, a refusé d'entendre Démosthène; et Philocrate a proposé un décret qui a passé sans contradiction: il contient des éloges pour Philippe, une alliance étroite avec sa postérité, plusieurs autres articles dont celui-ci est le plus important: „ Si les Phocéens ne livrent pas le temple de Delphes aux Amphictyons, les Athéniens feront marcher des troupes contre eux. „

Cette résolution prise, on a choisi de nouveaux députés qui se rendront auprès de Philippe, et veilleront à l'exécution de ses promesses. Démosthène s'est excusé; Eschine a prétexté une maladie; on les a remplacés tout de suite. Etienne, Dercyllus et les autres partent à l'instant. Encore quelques jours, et nous saurons si l'orage est tombé sur nos amis ou sur nos ennemis, sur les Phocéens ou sur les Thébains.

Le 27 de scirophorion *. C'en est fait de la Phocide et de ses habitans. L'assemblée générale se tenoit aujourd'hui au Pirée; c'étoit au sujet de nos arsenaux. Dercyllus, un de nos députés, a paru tout-à-coup. Il avoit appris à Chalcis en Eubée, que peu de jours auparavant les Phocéens s'étoient livrés à Philippe qui va les livrer aux Thébains. Je ne saurois vous peindre la douleur, la consternation et l'épouvante qui se sont emparées de tous les esprits.

Le 28 de scirophorion **. Nous sommes dans une agitation que le sentiment de notre foiblesse rend insupportable. Les généraux, de l'avis du Sénat, ont convoqué une assemblée extraordinaire. Elle ordonne de transporter au plutôt de la campagne les femmes, les enfans, les meubles, tous les effets; ceux qui sont en-deça de 120 stades ***, dans la ville et au Pirée;

* Le 23 juin 346 avant J. C.
** Le 24 juin même année.
*** Environ quatre lieues et demie.

ceux qui sont au-delà, dans Eleusis, Phylé, Aphidué, Rhamnonte et Sunium; de réparer les murs d'Athènes et des autres places fortes, et d'offrir des sacrifices en l'honneur d'Hercule, comme c'est notre usage dans les calamités publiques.

Le 30 de scirophorion *. Voici quelques détails sur les malheurs des Phocéens. Dans le temps qu'Eschine et Philocrate nous faisoient de si magnifiques promesses de la part de Philippe, il avoit déja passé les Thermopyles. Les Phocéens, incertains de ses vues, et flottant entre la crainte et l'espérance, n'avoient pas cru devoir se saisir de ce poste important; ils occupoient les places qui sont à l'entrée du détroit; le roi cherchoit à traiter avec eux; ils se défioient de ses intentions, et vouloient connoître les nôtres. Bientot, instruits par les députés qu'ils nous avoient envoyés récemment, de ce qui s'étoit passé dans nôtre assemblée du 16 de ce mois **, ils furent persuadés que Philippe, d'intelligence avec nous, n'en vouloit qu'aux Thébains, et ne crurent pas devoir se défendre. Phalecus, leur général, lui remit Nicée, et les forts qui sont aux environs des Thermopyles. Il obtint la permission de se retirer de la Phocide avec les 8000 hommes qu'il avoit sous ses ordres. A cette nouvelle, les Lacédémoniens, qui venoient sous la conduite d'Archidamus au secours des Pho-

* Le 26 juin 346 avant J. C.
** Du 12 juin, meme année.

céens, reprirent tranquillement le chemin du Péloponese ; et Philippe, sans le moindre obstacle, sans efforts, sans avoir perdu un seul homme, tient entre ses mains la destinée d'un peuple qui, depuis dix ans, résistoit aux attaques des Thébains et des Thessaliens acharnés à sa perte. Elle est résolue sans doute; Philippe la doit et l'a promise à ses alliés; il croira se la devoir à lui-même. Il va poursuivre les Phocéens comme sacrilèges. S'il exerce contre eux des cruautés, il sera par-tout condamné par un petit nombre de sages; mais partout adoré de la multitude.

Comme il nous a trompés ! ou plutôt comme nous avons voulu l'être! Quand il faisoit attendre si long-temps nos députés à Pella, n'étoit-il pas visible qu'il vouloit paisiblement achever son expédition de Thrace ? quand il les retenoit chez lui, après avoir congédié les autres, n'étoit-il pas clair que son intention étoit de finir ses préparatifs, et de suspendre les nôtres ? quand il nous les renvoyoit avec des paroles qui promettoient tout, et une lettre qui ne promettoit rien, n'étoit-il pas démontré qu'il n'avoit pris aucun engagement avec nous ?

J'ai oublié de vous dire que dans cette lettre, il nous proposoit de faire avancer nos troupes, et de terminer, de concert avec lui, la guerre des Phocéens; mais il savoit bien que la lettre ne nous seroit remise que lorsqu'il seroit maître de la Phocide.

Nous n'avons à présent d'autre ressource que l'indulgence ou la pitié de ce prince. La

pitié! Mânes de Thémistocle et d'Aristide! ... En nous alliant avec lui, en concluant tout-à-coup la paix, dans le temps que nous invitions les autres peuples à prendre les armes, nous avons perdu nos possessions et nos alliés. A qui nous adresser maintenant? Toute la Grèce septentrionale est dévouée à Philippe. Dans le Péloponèse, l'Elide, l'Arcadie, et l'Argolide, pleines de ses partisans, ne sauroient, non plus que les autres peuples de ces cantons, nous pardonner notre alliance avec les Lacédémoniens. Ces derniers, malgré l'ardeur bouillante d'Archidamus, leur roi, préfèrent la paix à la guerre. De notre côté, quand je jette les yeux sur l'état de la marine, de l'armée et des finances, je n'y vois que les débris d'une puissance autrefois si redoutable.

Un cri général s'est élevé contre nos députés: ils sont bien coupables s'ils nous ont trahis: bien malheureux s'ils sont innocens. Je demandois à Eschine, pourquoi ils s'étoient arrêtés en Macédoine? Il répondit: Nous n'avions pas ordre d'aller plus loin. — Pourquoi il nous avoit bercés de si belles espérances? — J'ai rapporté ce qu'on m'a dit et ce que j'ai vu, comme on me l'a dit et comme je l'ai vu. Cet orateur, instruit des succès de Philippe, est parti subitement pour se joindre à la troisième députation que nous envoyons à ce prince, et dont il avoit refusé d'être quelques jours auparavant.

SOUS L'ARCHONTE ARCHIAS.

La 3.e année de la 108.e olympiade.

(*Depuis le 27 juin de l'an 346, jusqu'au 15 juillet de l'an 345 avant J. C.*)

LETTRE D'APOLLODORE.

Le 7 de métagéitnion. * Il nous est encore permis d'être libres. Philippe ne tournera point ses armes contre nous. Les affaires de la Phocide l'ont occupé jusqu'à présent, et bientôt d'autres intérêts le ramèneront en Macédoine.

Dès qu'il fut à Delphes, il assembla les Amphictyons. C'étoit pour décerner une peine éclatante contre ceux qui s'étoient emparés du temple et du trésor sacré. La forme étoit légale; nous l'avions indiquée nous-mêmes par notre décret du 16 de scirophorion: ** cependant comme les Thébains et les Thessaliens, par le nombre de leurs suffrages, entraînent à leur gré les décisions de ce tribunal, la haine et la cruauté devoient nécessairement influer sur le jugement. Les principaux auteurs du sacrilège sont dévoués à l'exécration publique; il est permis de les poursuivre en tous lieux. La nation, comme complice de leur crime, puisqu'elle en a pris la défense, perd le

* Le 1.er aout de l'an 346 avant J. C.
** Du 12 juin, meme année.

double-suffrage qu'elle avoit dans l'assemblée des Amphictyons, et ce privilège est à jamais dévolu aux rois de Macédoine. A l'exception de trois villes, dont on se contente de détruire les fortifications, toutes seront rasées et réduites en des hameaux de cinquante petites maisons, placés à une certaine distance l'un de l'autre. Les habitans de la Phocide, privés du droit d'offrir des sacrifices dans le temple et d'y participer aux cérémonies saintes, cultiveront leurs terres, déposeront tous les ans, dans le tresor sacré, 60 talens *, jusqu'à ce qu'ils aient restitué en entier les sommes qu'ils en ont enlevées ; ils livreront leurs armes et leurs chevaux, et n'en pourront avoir d'autres, jusqu'à ce que le trésor soit indemnisé. Philippe, de concert avec les Béotiens et les Thessaliens, présidera aux jeux Pythiques, à la place des Corynthiens, accusés d'avoir favorisé les Phocéens. D'autres articles ont pour objet de rétablir l'union parmi les peuples de la Grèce, et la majesté du culte dans le temple d'Apollon.

L'avis des Œtéens de Thessalie fut cruel, parce qu'il fut conforme aux loix portées contre les sacrilèges. Ils proposèrent d'exterminer la race impie des Phocéens, en précipitant leurs enfans du haut d'un rocher. Eschine prit hautement leur défense, et sauva l'espérance de tant de malheureuses familles.

Philippe a fait exécuter le décret, suivant

* 324,000 livres.

les uns, avec une rigueur barbare; suivant d'autres, avec plus de modération que n'en ont montré les Thébains et les Thessaliens.

Vingt-deux villes entourées de murailles, faisoient l'ornement de la Phocide; la plupart ne présentent que des amas de cendres et de décombres. On ne voit dans les campagnes que des vieillards, des femmes, des enfans, des hommes infirmes, dont les mains foibles et tremblantes arrachent à peine de la terre quelques alimens grossiers. Leurs fils, leurs époux, leurs pères ont été forcés des les abandonner. Les uns, vendus à l'encan, gémissent dans les fers; les autres, proscrits ou fugitifs, ne trouvent point d'asyle dans la Grèce Nous en avons reçu quelques-uns, et déja les Thessaliens nous en font un crime. Quand même des circonstances plus heureuses les rameneroient dans leur patrie, quel temps ne leur faudra-t-il pas pour restituer au temple de Delphes, l'or et l'argent dont leurs généraux l'ont dépouillé pendant le cours de la guerre? On en fait monter la valeur à plus de 10,000 talens *.

Après l'assemblée, Philippe offrit des sacrifices en actions de graces; et dans un repas splendide où se trouvèrent 200 convives, y compris les députés de la Grèce, et les nôtres en particulier, on n'entendit que des hymnes en l'honneur des dieux, des chants de victoire en l'honneur du prince.

* Plus de 54 millions.

Le 1.er de puanepsion *. Philippe, avant de retourner dans ses états, a rempli les engagemens qu'il avoit contractés avec les Thébains et les Thessaliens. Il a donné aux premiers Orchomène, Coronée et d'autres villes de la Béotie, qu'ils ont démantelées; aux seconds, Nicée, et les places qui sont à l'issue des Thermopyles, et que les Phocéens avoient enlevées aux Locriens. Ainsi les Thessaliens restent maîtres du détroit; mais ils sont si faciles à tromper, que Philippe ne risque rien à leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de son expédition le fruit qu'il en attendoit, la liberté de passer les Thermopyles quand il le jugeroit à propos, l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de présider aux jeux Pythiques, et le droit plus important de séance et de suffrage dans l'assemblée des Amphictyons.

Comme cette dernière prérogative peut lui donner une très-grande prépondérance sur les affaires de la Grèce, il est très-jaloux de se la conserver. Il ne la tient jusqu'à présent que des Thébains et des Thessaliens. Pour la rendre légitime, le consentement des autres peuples de la ligue est nécessaire. Ses ambassadeurs et ceux des Thessaliens sont venus dernièrement solliciter le nôtre: ils ne l'ont pas obtenu, quoique Démosthène fût d'avis de l'accorder: il craignoit qu'un refus n'irritât les nations Amphictyoniques, et ne fît de l'Attique une seconde Phocide.

* Le 23 octobre 346 avant J. C.

Nous sommes si mécontens de la dernière paix, que nous avons été bien aises de donner ce dégoût à Philippe. S'il est blessé de notre opposition, nous devons l'être de ses procedés. En effet, nous lui avons tout cédé, et il ne s'est relâché que sur l'article des villes de Thrace qui nous appartenoient. On va rester de part et d'autre dans un état de défiance; et de là résulteront des infractions et des raccommodemens, qui se termineront par quelque éclat funeste.

Vous êtes étonné de notre audace. Le peuple ne craint plus Philippe depuis qu'il est éloigné; nous l'avons trop redouté quand il étoit dans les contrées voisines. La manière dont il a conduit et terminé la guerre des Phocéens, son désintéressement dans le partage de leurs dépouilles, enfin ses démarches, mieux approfondies, nous doivent autant rassurer sur le présent, que nous effrayer pour un avenir qui n'est peut-être pas éloigné. Les autres conquérans se hâtent de s'emparer d'un pays, sans songer à ceux qui l'habitent, et n'ont pour nouveaux sujets que des esclaves prêts à se révolter: Philippe veut conquérir les Grecs avant la Grèce; il veut nous attirer, gagner notre confiance, nous accoutumer aux fers, nous forcer peut-être à lui en demander, et par des voies lentes et douces devenir insensiblement notre arbitre, notre défenseur et notre maître.

Je finis par deux traits qu'on m'a racontés de lui. Pendant qu'il étoit à Delphes, il apprit qu'un Achéen, nommé Arcadion, hom-

me d'esprit et prompt à la répartie, le haïssoit, et affectoit d'éviter sa présence; il le rencontra par hasard. „ Jusqu'à quand me fuirez-vous, lui dit-il avec bonté? Jusqu'à ce que, répondit Arcadion, je parvienne en des lieux où votre nom ne soit pas connu. „ Le roi se prit à rire, et l'engagea, par ses caresses, à venir souper avec lui.

Ce prince est si grand, que j'attendois de lui quelque foiblesse. Mon attente n'a point été trompée: il vient de défendre l'usage des chars dans ses états. Savez-vous pourquoi? Un devin lui a prédit qu'il périroit par un char. *.

SOUS L'ARCHONTE APOLLODORE.

La 4.e année de la 108.e olympiade.

(Depuis le 15 juillet de l'an 345, jusqu'au 4 juillet de l'an 344 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Timonide de Leucade est arrivé depuis quelques jours. Vous le connûtes à l'académie. Vous savez qu'il accompagna Dion en Sicile il y a 13 ans, et qu'il combattit toujours à ses côtés. L'histoire à laquelle il travaille contiendra les détails de cette célèbre expédition.

Rien de plus épouvantable que l'état où

* Les auteurs qui rapportent cette anecdote, ajoutent qu'on avoit gravé un char sur le manche du poignard dont ce prince fut assassiné.

il a laissé cette île autrefois si florissante. Il semble que la fortune ait choisi ce théâtre pour y montrer en un petit nombre d'années toutes les vicissitudes des choses humaines. Elle y fait d'abord paroître deux tyrans qui l'oppriment pendant un demi siecle. Elle soulève contre le dernier de ces princes, Dion, son oncle; contre Dion, Callipe son ami; contre cet infâme assassin, Hipparinus qu'elle fait périr deux ans après d'une mort violente : elle le remplace par une succession rapide de despotes moins puissans, mais aussi cruels que les premiers.

Ces différentes éruptions de la tyrannie, précédées, accompagnées et suivies de terribles secousses, se distinguent toutes, comme celles de l'Etna, par des traces effrayantes. Les mêmes scènes se renouvellent à chaque instant dans les principales villes de la Sicile. La plupart ont brisé les liens qui faisoient leur force, en les attachant à la capitale, et se sont livrées à des chefs qui les ont asservies en leur promettant la liberté. Hippon s'est rendu maître de Messine; Mamercus, de Catane; Icétas, de Léonte, Niséus, de Syracuse; Leptine, d'Apollonie; d'autres villes gémissent sous le joug de Nicodème, d'Apolloniade, &c. Ces révolutions ne se sont opérées qu'avec des torrens de sang, qu'avec des haines implacables et des crimes atroces.

Les Carthaginois qui occupent plusieurs places en Sicile, étendent leurs conquêtes, et font journellement des incursions sur les domaines des villes grecques, dont les habitans

éprouvent, sans la moindre interruption, les horreurs d'une guerre étrangère et d'une guerre civile; sans cesse exposés aux attaques des barbares, aux entreprises du tyran de Syracuse, aux attentats de leurs tyrans particuliers, à la rage des partis, parvenue au point d'armer les gens de bien les uns contre les autres.

Tant de calamités n'ont fait de la Sicile qu'une solitude profonde, qu'un vaste tombeau. Les hameaux, les bourgs ont disparu. Les campagnes incultes, les villes à demi-détruites et désertes, sont glacées d'effroi à l'aspect menaçant de ces citadelles qui renferment leurs tyrans, entourés des ministres de la mort.

Vous le voyez, Anacharsis, rien n'est si funeste pour une nation qui n'a plus de mœurs, que d'entreprendre de briser ses fers. Les Grecs de Sicile étoient trop corrompus pour conserver leur liberté, trop vains pour supporter la servitude. Leurs divisions, leurs guerres ne sont venues que de l'alliance monstrueuse qu'ils ont voulu faire de l'amour de l'indépendance avec le goût excessif des plaisirs. A force de se tourmenter, ils sont devenus les plus infortunés des hommes, et les plus vils des esclaves.

Timonide sort d'ici dans le moment : il a reçu des lettres de Syracuse. Denys est remonté sur le trône; il en a chassé Niséus, fils du même père que lui, mais d'une autre mère. Niséus régnoit depuis quelques années, et perpétuoit avec éclat la tyrannie de ses prédécesseurs. Trahi des siens, jeté dans un cachot,

condamné à perdre la vie, il en a passé les derniers jours dans une ivresse continuelle; il est mort comme son frère Hipparinus, qui avoit régné avant lui, comme vecut un autre de ses frères, nommé Apollocrate.

Denys a de grandes vengeances à exercer contre ses sujets. Ils l'avoient dépouillé du pouvoir suprême; il a traîné, pendant plusieurs années, en Italie le poids de l'ignominie et du mépris. On craint l'altière impétuosité de son caractère; on craint un esprit effarouché par le malheur: c'est une nouvelle intrigue pour la grande tragédie que la fortune représente en Sicile.

LETTRE DU MEME

On vient de recevoir des nouvelles de Sicile. Denys se croyoit heureux sur un trône plusieurs fois souillé du sang de sa famille. C'étoit le moment fatal où l'attendoit sa destinée: son épouse, ses filles, le plus jeune de ses fils viennent de périr tous ensemble de la mort la plus lente et la plus douloureuse. Lorsqu'il partit de l'Italie pour la Sicile, il les laissa dans la capitale des Locriens Epizéphyriens, qui profitèrent de son absence pour les assiéger dans la citadelle. S'en étant rendus maîtres, ils les dépouillèrent de leurs vêtemens, et les exposèrent à la brutalité des desirs d'une populace effrénée, dont la fureur ne fut pas assouvie par cet excès d'indignité. On les fit expirer, en leur enfonçant des aiguilles sous les ongles; on brisa leurs os dans un mor-

tier; les restes de leurs corps, mis en morceaux, furent jetés dans les flammes ou dans la mer, après que chaque citoyen eut été forcé d'en goûter.

Denys étoit accusé d'avoir, de concert avec les médecins, abrégé, par le poison, la vie de son père; il l'étoit d'avoir fait périr quelques-uns de ses frères et de ses parens qui faisoient ombrage à son autorité. Il a fini par être le bourreau de son épouse et de ses enfans. Lorsque les peuples se portent à de si étranges barbaries, il faut remonter plus haut pour trouver le coupable. Examinez la conduite des Locriens; ils vivoient tranquillement sous des loix qui maintenoient l'ordre et la décence dans leur ville. Denys, chassé de Syracuse, leur demande un asyle; ils l'accueillent avec d'autant plus d'égards, qu'ils avoient un traité d'alliance avec lui, et que sa mère avoit reçu le jour parmi eux. Leurs pères, en permettant, contre les loix d'une sage politique, qu'une famille particulière donnât une reine à la Sicile, n'avoient pas prévu que la Sicile leur rendroit un tyran. Denys, par le secours de ses parens et de ses troupes, s'empare de la citadelle, saisit les biens des riches citoyens, presque tous massacrés par ses ordres, expose leurs épouses et leurs filles à la plus infâme prostitution, et, dans un petit nombre d'années, détruit pour jamais les loix, les mœurs, le repos et le bonheur d'une nation, que tant d'outrages ont rendue féroce.

Le malheur épouvantable qu'il vient d'essuyer, a répandu la terreur dans tout l'empi-

re. Il n'en faut pas douter ; Denys va renchérir sur les cruautés de son père, et réaliser une prédiction qu'un Sicilien m'a racontée ces jours passés.

Pendant que tous les sujets de Denys l'Ancien faisoient des imprécations contre lui, il apprit avec surprise, qu'une femme de Syracuse, extrêmement âgée, demandoit tous les matins aux dieux de ne pas survivre à ce prince. Il la fit venir, et voulut savoir la raison d'un si tendre intérêt. „ Je vais vous la dire, répondit-elle : „ Dans mon enfance, il y a bien long-temps de cela, j'entendois tout le monde se plaindre de celui qui nous gouvernoit, et je desirois sa mort avec tout le monde ; il fut massacré. Il en vint un second qui, s'étant rendu maître de la citadelle, fit regretter le premier. Nous conjurions les dieux de nous en délivrer ; ils nous exaucèrent. Vous parûtes, et vous nous avez fait plus de mal que les deux autres. Comme je pense que le quatrième seroit encore plus cruel que vous, j'adresses tous les jours des vœux au ciel pour votre conservation „ . Denys, frappé de la franchise de cette femme, la traita fort bien ; il ne la fit pas mourir.

SOUS L'ARCHONTE LYCISCUS.

La 1.re année de la 109.e olympiade.

(*Depuis le 4 juillet de l'an 344, jusqu'au 23 juillet de l'an 343 avant J. C.*)

LETTRE D'APOLLODORE.

Les rois de Macédoine haïssoient les Illyriens, qui les avoient souvent battus; Philippe ne hait aucun peuple, parce qu'il n'en craint aucun. Il veut simplement les subjuguer tous.

Suivez, si vous le pouvez, les opérations rapides de sa dernière campagne. Il rassemble une forte armée, tombe sur l'Illyrie, s'empare de plusieurs villes, fait un butin immense, revient en Macédoine, pénètre en Thessalie où l'appellent ses partisans, la délivre de tous les petits tyrans qui l'opprimoient, la partage en quatre grands districts, place à leur tête les chefs qu'elle desire et qui lui sont dévoués, s'attache par de nouveaux liens les peuples qui l'habitent, se fait confirmer les droits qu'il percevoit dans leurs ports, et retourne paisiblement dans ses états. Qu'arrive-t-il de là? Tandis que les barbares traînent en frémissant de rage, les fers qu'il leur a donnés, les Grecs aveuglés courent au-devant de la servitude. Ils le regardent comme l'ennemi de la tyrannie, comme leur ami, leur bienfaiteur, leur sauveur. Les uns briguent son alliance; les autres implorent sa protection. Actuellement même, il prend avec auteur la défense des Messéniens

et des Argiens ; il leur fournit de troupes et de l'argent ; il fait dire aux Lacédémoniens, que s'ils s'avisent de les attaquer, il entrera dans le Péloponèse. Démosthène est allé en Messénie et dans l'Argolide ; il a vainement tâché d'éclairer ces nations sur leurs intérêts....

LETTRE DU MEME.

Il nous est arrivé des ambassadeurs de Philippe. Il se plaint des calomnies que nous semons contre lui au sujet de la dernière paix. Il soutient qu'il n'avoit pris aucun engagement, qu'il n'avoit fait aucune promesse : il nous défie de prouver le contraire. Nos députés nous ont donc indignement trompés ; il faut donc qu'ils se justifient, ou qu'ils soient punis. C'est ce que Démosthène avoit proposé.

Ils le seront bientôt. L'orateur Hypéride dénonça dernièrement Philocrate, et dévoila ses indignes manœuvres. Tous les esprits étoient soulevés contre l'accusé, qui demeuroit tranquille. Il attendoit que la fureur de la multitude fût calmée. „ Défendez-vous donc, lui dit quelqu'un. — Il n'est pas temps. — Et qu'attendez-vous? Que le peuple ait condamné quelque autre orateur. „ A la fin pourtant, convaincu d'avoir reçu de riches présens de Philippe, il a pris la fuite pour se dérober au supplice.

LETTRE DE CALLIMEDON.

Vous avez ouï dire que du temps de nos pères, il y a dix à douze siècles, les dieux..

pour se délasser de leur bonheur, venoient quelquefois sur la terre s'amuser avec les filles des mortels. Vous croyez qu'ils se sont depuis dégoutés de ce commerce; vous vous trompez.

Il n'y a pas long-temps que je vis un athlète, nommé Attalus, né à Magnésie, ville située sur le Méandre en Phrygie. Il arrivoit des jeux Olympiques, et n'avoit remporté du combat que des blessures assez considérables. J'en témoignai ma surprise, parce qu'il me paroissoit d'une force invincible. Son père, qui étoit avec lui, me dit: On ne doit attribuer sa défaite qu'à son ingratitude; en se faisant inscrire, il n'a pas déclaré son véritable père, qui s'en est vengé, en le privant de la victoire. — Il n'est donc pas votre fils? — Non, c'est le Méandre qui lui a donné le jour. — Il est fils d'un fleuve? — Sans doute; ma femme me l'a dit, et tout Magnésie en fut témoin. Suivant un usage très-ancien, nos filles, avant de se marier, se baignent dans les eaux du Méandre, et ne manquent pas d'offrir au dieu leurs premières faveurs; il les dédaigne souvent; il accepta celles de ma femme. Nous vîmes de loin cette divinité sous la figure d'un beau jeune homme, la conduire dans des buissons épais, dont le rivage est couvert. — Et comment savez-vous que c'étoit le fleuve? — Il le falloit bien; il avoit la tête couronnée de roseaux. — Je me rends à cette preuve.

Je fis part à plusieurs de mes amis de cette étrange conversation; ils me citèrent un

musicien d'Epidamne, nommé Carion, qui prétend qu'un de ses enfans est fils d'Hercule. Eschine me raconta le fait suivant *. Je rapporte ses paroles.

J'étois dans la Troade avec le jeune Cimon. J'étudiois l'Iliade sur les lieux mêmes; Cimon étudioit tout autre chose. On devoit marier un certain nombre de filles. Callirhoé, la plus belle de toutes, alla se baigner dans le Scamandre. Sa nourrice se tenoit sur le rivage, à une certaine distance. Callirhoé fut à peine dans le fleuve, qu'elle dit à haute voix: Scamandre, recevez l'hommage que nous vous devons. Je le reçois, répondit un jeune homme, qui se leva du milieu de quelques arbrisseaux. J'étois avec tout le peuple dans un si grand éloignement, que nous ne pûmes distinguer les traits de son visage : d'ailleurs sa tête étoit couverte de roseaux. Le soir je riois avec Cimon de la simplicité de ces gens là.

Quatre jours après, les nouvelles mariées parurent avec tous leurs ornemens, dans une procession que l'on faisoit en l'honneur de Vénus. Pendant qu'elle défiloit, Callirhoé appercevant Cimon à mes côtés, tombe tout à-coup à ses pieds, et s'écrie avec une joie naïve: Oh! ma nourrice, voilà le dieu Scamandre, mon premier époux. La nourrice jette les hauts cris; l'imposture est découverte; Cimon

---

* Ce fait n'arriva que quelques années après; mais comme il s'agit ici des moeurs, j'ai cru qu'on me pardonneroit l'anachronisme, et qu'il suffiroit d'en avertir.

disparoît; je le suis de près: arrivé à la maison, je le traite d'imprudent, de scélérat. Mais lui de me rire au nez; Il me cite l'exemple de l'athlète Attalus, du musicien Carion. Après tout, ajoute-t-il, Homère a mis le Scamandre en tragédie, et je l'ai mis en comédie. J'irai plus loin encore: je veux donner un enfant à Bacchus, un autre à Apollon. Fort bien, répondis-je; mais en attendant, nous allons être brûlés vifs, car je vois le peuple s'avancer avec des tisons ardens. Nous n'eûmes que le temps de nous sauver par une porte de derrière, et de nous rembarquer au plus vîte.

Mon cher Anacharsis, quand on dit qu'un siècle est éclairé, cela signifie qu'on trouve plus de lumières dans certaines villes que dans d'autres; et que, dans les premières, la principale classe des citoyens est plus instruite qu'elle ne l'étoit autrefois. La multitude, je n'en excepte pas celle d'Athènes, tient d'autant plus à ses superstitions, qu'on fait plus d'efforts pour l'en arracher. Pendant les dernières fêtes d'Eleusis, la jeune et charmante Phryné s'étant dépouillée de ses habits, et laissant tomber ses beaux cheveux sur les épaules, entra dans la mer, et se joua long-temps au milieu des flots. Un nombre infini de spectateurs couvroit le rivage; quand elle sortit, ils s'écrièrent tous: c'est Vénus qui sort des eaux. Le peuple l'auroit prise pour la Déesse, si elle n'étoit pas si connue, et peut-être même si les gens éclairès avoient voulu favoriser une pareille illusion.

N'en doutez pas, les hommes ont deux

passions favorites, que la philosophie ne détruira jamais; celle de l'erreur et celle de l'esclavage. Mais laissons la philosophie, et revenons à Phryné. La scène qu'elle nous donna, et qui fut trop applaudie pour ne pas se réitérer, tournera sans doute à l'avantage des arts. Le peintre Apelle et le sculpteur Praxitèle étoient sur le rivage. L'un et l'autre ont résolu de représenter la naissance de Vénus d'après le modèle qu'ils avoient sous les yeux.

Vous la verrez à votre retour cette Phryné, et vous conviendrez qu'aucune des beautés de l'Asie n'a offert à vos yeux tant de graces a la fois Praxitèle en est éperdument amoureux. Il se connoît en beauté; il avoue qu'il n'a jamais rien trouvé de si parfait Elle vouloit avoir le plus bel ouvrage de cet artiste. Je vous le donne avec plaisir, lui dit-il. à condition que vous le choisirez vous-même. Mais comment se déterminer au milieu de tant de chefs d'œuvres? Pendant qu'elle hésitoit, un esclave secretement gagné vint en courant annoncer à son maître, que le feu avoit pris à l'attelier, que la plupart des statues étoient détruites, que les autres étoient sur le point de l'être. Ah! c'en est fait de moi, s'écrie Praxitèle si l'on ne sauve pas l'Amour et le Satyre! Rassurez-vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu, par cette fausse nouvelle, vous forcer à m'éclairer sur mon choix. Elle prit la figure de l'Amour, et son projet est d'enrichir la ville de Thespies, lieu de sa naissance. On dit aussi que cette ville veut lui consacrer une statue dans l'enceinte du temple

de Delphes, et la placer à côté de celle de Philippe. Il convient en effet qu'une courtisane soit auprès d'un conquérant.

Je pardonne à Phryné de ruiner ses amans; mais je ne lui pardonne pas de les renvoyer ensuite. Nos loix plus indulgentes fermoient les yeux sur ses fréquentes infidélités, et sur la licence de ses mœurs: mais on la soupçonna d'avoir, à l'exemple d'Alcibiade, profané les mystères d'Eleusis. Elle fut déférée au tribunal des Héliastes; elle y comparut, et à mesure que les juges entroient, elle arrosoit leurs mains de ses larmes. Euthias, qui la poursivoit, conclut à la mort. Hypéride parla pour elle. Ce célèbre orateur qui l'avoit aimée, qui l'aimoit encore, s'appercevant que son éloquence ne faisoit aucune impression, s'abandonna tout-à-coup au sentiment qui l'animoit. Il fait approcher Phryné, déchire les voiles qui couvroient son sein, et représente fortement que ce seroit une impiété de condamner à mort la prêtresse de Vénus. Les juges, frappés d'une crainte religieuse, et plus éblouis encore des charmes exposés à leurs yeux, reconnurent l'innocence de Phryné.

Depuis quelque temps la solde des troupes étrangères nous a coûté plus de mille talens *. Nous avons perdu soixante-quinze villes qui étoient dans notre dépendance: mais nous avons peut-être acquis autant de beautés

* Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent sans doute les agrémens de la société; mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes, les personnages les plus graves se piquent de galanterie. Nos petites-maîtresses apprennent les mathématiques. Gnathène n'a pas besoin de cette ressource pour plaire. Diphilus, qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne put attribuer la chûte à la cabale. J'arrivai un moment après chez son amie : il y vint pénétré de douleur; en entrant, il la pria de lui laver les pieds *. Vous n'en avez pas besoin, lui dit-elle; tout le monde vous a porté sur les épaules.

Le même, dînant un jour chez elle, lui demandoit comment elle faisoit pour avoir du vin si frais. Je le fais rafraîchir, répondit-elle, dans un puits où j'ai jeté les prologues de vos pièces.

Avant de finir, je veux vous rapporter un jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avoit présenté deux scélérats également coupables; ils méritoient la mort : mais il n'aime pas à verser le sang. Il a banni l'un de ses états, et condamné l'autre à poursuivre le premier, jusqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine.

---

* Plusieurs Athéniens alloient pieds nus.

LETTRE D'APOLLODORE.

Isocrate vient de me montrer une lettre qu'il écrit à Philippe. Un vieux courtisan ne seroit pas plus adroit à flatter un prince. Il s'excuse d'oser lui donner des conseils: mais il s'y trouve contraint: l'intérêt d'Athènes et de la Grèce l'exige: il s'agit d'un objet important, du soin que le roi de Macédoine devroit prendre de sa conservation. Tout le monde vous blâme, dit il, de vous précipiter dans le danger avec moins de précaution qu'un simple soldat. Il est beau de mourir pour sa patrie, pour ses enfans, pour ceux qui nous ont donné le jour; mais rien de si condamnable que d'exposer une vie d'où dépend le sort d'un empire, et de ternir, par une funeste témérité, le cours brillant de tant d'exploits. Il lui cite l'exemple des rois de Lacédémone, entourés dans la mêlée de plusieurs guerriers qui veillent sur leurs jours; de Xerxès, roi de Perse, qui, malgré sa défaite, sauva son royaume en veillant sur les siens; de tant de généraux qui, pour ne s'être pas ménagés, ont entraîné la perte de leurs armées.

Il voudroit établir, entre Philippe et les Athéniens, une amitié sincère, et diriger leurs forces contre l'empire des Perses. Il fait les honneurs de la république: il convient que nous avons des torts, mais les dieux mêmes ne sont pas irréprochables à nos yeux.

Je m'arrête, et je ne suis point surpris qu'un homme âgé de plus de quatre-vingt-dix

ans, rampe encore, après avoir rampé toute sa vie. Ce qui m'afflige, c'est que beaucoup d'Athéniens pensent comme lui; et vous devez en conclure, que, depuis votre départ, nos idées sont bien changées.

Fin du Chapitre soixante-unième.

CHAPITRE LXII.

De la nature des Gouvernemens, suivant Aristote et d'autres Philosophes.

Ce fut à Smyrne, à notre retour de Perse *, qu'on nous remit les dernières lettres que j'ai rapportées. Nous apprîmes, dans cette ville, qu'Aristote, après avoir passé trois ans auprès d'Hermias, gouverneur d'Atarnée, s'étoit établi à Mytilène, capitale de Lesbos.

Nous étions si près de lui, et nous avions été si long-temps sans le voir, que nous résolûmes de l'aller surprendre; cette attention le transporta de joie. Il se disposoit à partir pour la Macédoine; Philippe avoit enfin obtenu de lui qu'il se chargeroit de l'éducation d'Alexandre son fils. Je sacrifie ma liberté, nous dit-il, mais voici mon excuse: il nous montra une lettre du roi; elle étoit conçue en ces termes: „ J'ai un fils, et je rends graces aux dieux, moins encore de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître de votre temps. J'espère que vos soins et vos lumières le rendront digne de moi et de cet empire. „

Nous passions des journées entières avec Aristote; nous lui rendîmes un compte exact de notre voyage; les détails suivans parurent l'intéresser. Nous étions, lui dis-je, en Phéni-

* Au printemps de l'anné 343 avant J. C.

sie, nous fûmes priés à dîner avec quelques seigneurs Perses, chez le Satrape de la province: la conversation, suivant l'usage, ne roula que sur le grand roi. Vous savez que son autorité est moins respectée dans les pays éloignés de la capitale. Ils citèrent plusieurs exemples de son orgueil et de son despotisme: Il faut convenir, dit le Satrape, que les rois se croient d'une autre espèce que nous. Quelques jours après, nous trouvant avec plusieurs officiers subalternes employés dans cette province, ils racontèrent les injustices qu'ils essuyoient de la part du Satrape. Tout ce que j'en conclus, dit l'un deux, c'est qu'un Satrape se croit d'une nature différente de la nôtre. J interrogeai leurs esclaves; tous se plaignirent de la rigueur de leur sort, et convinrent que leurs maitres se croyoient d'une espèce supérieure à la leur. De notre côté, nous reconnûmes avec Platon que la plupart des hommes, tour-à-tour, esclaves et tyrans, se révoltent contre l'injustice, moins par la haine qu'elle mérite, que par la crainte qu'elle inspire.

Etant à Suze, dans une conversation que nous eûmes avec un Perse, nous lui dîmes que la condition des despotes est si malheureuse, qu'ils ont assez de puissance pour opérer les plus grands maux. Nous déplorions en conséquence l'esclavage où son pays étoit réduit, et nous l'opposions à la liberté dont on jouit dans la Grèce. Il nous répondit en souriant: vous avez parcouru plusieurs de nos provinces; comment les avez-vous trouvées? Très-

florissantes, lui dis-je; une nombreuse population, un grand commerce, l'agriculture honorée et hautement protégée par le souverain, des manufactures en activité, une tranquillité profonde, quelques vexations de la part des gouverneurs.

Ne vous fiez donc pas, reprit-il, aux vaines déclamations de vos écrivains. Je la connois cette Grèce dont vous parlez; j'y ai passé plusieurs années; j'ai étudié ses institutions, et j'ai été témoin des troubles qui la déchirent. Citez-moi, je ne dis pas une nation entière, mais une seule ville, qui n'éprouve à tous momens les cruautés du despotisme, ou les convulsions de l'anarchie. Vos loix sont excellentes, et ne sont pas mieux observées que les nôtres; car nous en avons de très-sages, et qui restent sans effet, parce que l'empire est trop riche, et trop vaste. Quand le souverain les respecte, nous ne changerions pas notre destinée pour la vôtre; quand il les viole, le peuple a du moins la consolation d'espérer que la foudre ne frappera que les principaux citoyens, et qu'elle retombera sur celui qui l'a lancée; en un mot, nous sommes quelquefois malheureux par l'abus du pouvoir; vous l'êtes presque toujours par l'excès de la liberté.

Ces réflexions engagèrent insensiblement Aristote à nous parler des différentes formes de gouvernemens; il s'en étoit occupé depuis notre départ: il avoit commencé par recueillir les loix et les institutions de presque toutes les nations Grecques et barbares; il nous les fit

voir rangées par ordre, et accompagnées de remarques, dans autant de traités particuliers, au nombre de plus de 150 *; il se flattoit de pouvoir un jour compléter ce recueil. Là, se trouvent la constitution d'Athènes, celles de Lacédémone, des Thessaliens, des Arcadiens, de Syracuse, de Marseille, jusqu'à celle de la petite île d'Ithaque.

Cette immense collection pouvoit par elle-même assurer la gloire de l'auteur; mais il ne la regardoit que comme un échafaud pour élever un monument plus précieux encore. Les faits étoient rassemblés; ils présentoient des différences et des contradictions frappantes: pour en tirer des résultats utiles au genre humain, il falloit faire ce qu'on n'avoit pas fait encore, remonter à l'esprit des loix, et les suivre dans leurs effets; examiner, d'après l'expérience de plusieurs siècles, les causes qui conservent ou détruisent les états; proposer des remèdes contre les vices qui sont inhérens à la constitution, et contre les principes d'altération qui lui sont étrangers; dresser enfin pour chaque législateur un code lumineux, à la faveur duquel il puisse choisir le gouvernement qui conviendra le mieux au caractère de la nation, ainsi qu'aux circonstances des temps et des lieux.

Ce grand ouvrage étoit presque achevé,

* Diogène Laerce dit que le nombre de ces traités étoit de 158. Ammonius, dans la vie d'Aristote, le porte à 255.

quand nous arrivâmes à Mytilène, et parut quelques année après. Aristote nous permit de le lire, et d'en faire l'extrait que je joins ici *; je le divise en deux parties.

PREMIERE PARTIE.

Sur les différentes espèces de Gouvernemens.

Il faut d'abord distinguer deux sortes de gouvernemens; ceux où l'utilité publique est comptée pour tout, et ceux où elle n'est comptée pour rien. Dans la première classe, nous placerons la monarchie tempérée, le gouvernement aristocratique, et le républicain proprement dit: ainsi la constitution peut être excellente soit que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul, soit qu'elle se trouve entre les mains de plusieurs, soit qu'elle réside dans celles du peuple.

La seconde classe comprend la tyrannie, l'oligarchie et la démocratie, qui ne sont que des corruptions des trois premières formes de gouvernement; car la monarchie tempérée dégénère en tyrannie ou despotime, lorsque le souverain rapportant tout à lui, ne met plus bornes à son pouvoir; l'aristocratie en oligarchie, lorsque la puissanee suprême n'est plus le partage d'un certain nombre de personnes vertueuses, mais d'un petit nombre de gens, uniquement distingués par leurs richesses; le

* Voyez la note à la fin du volume.

gouvernement republicain en démocratie, lorsque les plus pauvres ont trop d'influence dans les délibérations publiques.

Comme le nom de monarque désigne également un roi et un tyran, et qu'il peut se faire que la puissance de l'un soit aussi absolue que celle de l'autre, nous les distinguerons par deux principales différences *; l'une tirée de l'usage qu'ils font de leur pouvoir ; l'autre des dispositions qu'ils trouvent dans leurs sujets. Quant à la première, nous avons déja dit que le roi rapporte tout à son peuple, et le tyran à lui seul. Quant à la seconde, nous disons que l'autorité la plus absolue devient légitime si les sujets consentent à l'établir ou la supporter.

D'après ces notions préliminaires, nous découvrirons, dans l'histoire des peuples, cinq espèces de royautés.

La première est celle qu'on trouve fréquemment dans les temps héroiques : le souverain avoit le droit de commander les armées, d'infliger la peine de mort pendant qu'il les commandoit, de présider aux sacrifices, de juger les causes des particuliers, et de transmettre sa puissance à ses enfans. La seconde s'établissoit lorsque des dissentions interminables forçoient une ville à déposer son autorité entre les mains d'un particulier, ou pour toute sa vie, ou pour un certain nombre d'années. La

* Voyez la note à la fin du volume.

troisième est celle des nations barbares de l'Asie: le souverain y jouit d'un pouvoir immense, qu'il a néanmoins reçu de ses pères, et contre lequel les peuples n'ont pas réclamé. La quatrième est celle de Lacédémone: elle paroit la plus conforme aux loix, qui l'ont bornée au commandement des armées et à des fonctions relatives au culte divin. La cinquième enfin, que je nommerai royauté ou monarchie tempérée, est celle où le souverain exèrce dans ses états la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de sa maison.

C'est la seule dont je dois m'occuper ici. Je ne parlerai pas de la première, parce qu'elle est presque par-tout abolie depuis long-temps; ni de la seconde, parce qu'elle n'étoit qu'une commission passagère; ni de la troisième, parce qu'elle ne convient qu'à des Asiatiques, plus accoutumés à la servitude que les Grecs et les Européens; ni de celle de Lacédémone, parce que resserrée dans des limites très-étroites, elle ne fait que partie de la constitution, et n'est pas par elle-même un gouvernement particulier.

Voici donc l'idée que nous nous formons d'une véritable royauté. Le souverain jouit de l'autorité suprême, et veille sur toutes les parties de l'administration, ainsi que sur la tranquillité de l'état.

C'est à lui de faire exécuter les loix; et comme d'un côté, il ne peut les maintenir contre ceux qui les violent, s'il n'a pas un corps de troupes à sa disposition, et que d'un autre côté il pourroit abuser de ce moyen,

nous établirons pour règle générale, qu'il doit avoir assez de force pour réprimer les particuliers, et point assez pour opprimer la nation.

Il pourra statuer sur les cas que les loix n'ont pas prévus. Le soin de rendre la justice et de punir les coupables sera confié à des magistrats. Ne pouvant ni tout voir, ni tout régler par lui-même, il aura un conseil qui l'éclairera de ses lumières, et le soulagera dans les détails de l'administration.

Les impôts ne seront établis qu'à l'occasion d'une guerre, ou de quelque autre besoin de l'état. Il n'insultera point à la misère des peuples, en prodiguant leurs biens à des étrangers, des histrions et des courtisanes. Il faut de plus que, méditant sur la nature du pouvoir dont il est revêtu, il se rende accessible à ses sujets, et vive au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfans; il faut qu'il soit plus occupé de leurs intérêts que des siens; que l'éclat qui l'environne inspire le respect et non la terreur, que l'honneur soit le mobile de toutes ses entreprises, et que l'amour de son peuple en soit le prix; qu'il discerne et récompense le mérite, et que sous son empire, les riches, maintenus dans la possession de leurs biens, et les pauvres, protégés contre les entreprises des riches, apprennent à s'estimer eux-mêmes, et à chérir une des belles constitutions établies parmi les hommes.

Cependant comme son excellence dépend uniquement de la modération du prince, il est visible que la sûreté et la liberté des sujets doivent en dépendre aussi; et c'est ce qui

fait que dans les villes de la Grèce, les citoyens s'estimant tous égaux, et pouvant tous participer à l'autorité souveraine, sont plus frappés des inconvéniens que des avantages d'un gouvernement, qui peut tour-à-tour faire le bonheur ou le malheur d'un peuple *.

La royauté n'étant fondée que sur la confiance qu'elle inspire, elle se détruit lorsque le souverain se rend odieux par son despotisme, ou méprisable par ses vices.

Sous un tyran, toutes les forces de la nation sont tournées contre elle-même. Le gouvernement fait une guerre continuelle aux sujets; ils les attaque dans leurs loix, dans leurs biens, dans leur honneur; et il ne leur laisse que le sentiment profond de leur misère.

Au-lieu qu'un roi se propose la gloire de son règne et le bien de son peuple, un tyran n'a d'autre vue que d'attirer à lui toutes les richesses de l'état, et de les faire servir à ses sales voluptés. Denys, roi de Syracuse, avoit tellement multiplié les impôts, que, dans l'espace de cinq ans, les biens de tous les particuliers étoient entrés dans son trésor. Comme

* Aristote n'a presque rien dit sur les grandes monarchies, qui subsistoient encore de son temps, telles que celles de Perse et d'Egypte; il ne s'est pas expliqué non plus sur le gouvernement de Macédoine, quoiqu'il dut bien le connoitre. Il n'avoit en vue que l'espèce de royauté qui s'étoit quelquefois établie en certaines villes de la Grèce, et qui étoit d'une autre nature que les monarchies modernes.

le tyran ne règne que par la crainte qu'il inspire, sa sûreté doit être l'unique objet de son attention. Ainsi, tandis que la garde d'un roi est composée de citoyens intéressés à la chose publique, celle d'un tyran ne l'est que d'étrangers, qui servent d'instrumens à ses fureurs ou à ses caprices.

Une telle constitution, si toutefois elle mérite ce nom, renferme tous les vices des gouvernemens les plus corrompus. Elle ne peut donc naturellement se soutenir que par les moyens les plus violens ou les plus honteux ; elle doit donc renfermer toutes les causes possibles de destruction.

La tyrannie se maintient, lorsque le prince a l'attention d'anéantir les citoyens qui s'élèvent trop au dessus des autres ; lorsqu'il ne permet ni les progrès des connoissances qui peuvent éclairer les sujets, ni les repas publics et les assemblées qui peuvent les réunir ; lorsqu'à l'exemple des rois de Syracuse, il les assiège par des espions qui les tiennent à tous momens dans l'inquitude et dans l'épouvante; lorsque, par des pratiques adroites, il sème le trouble dans les familles, la division dans les différens ordres de l'état, la méfiance jusques dans les liaisons les plus intimes ; lorsque le peuple, écrasé par des travaux publics, accablé d'impôts, entraîné à des guerres excitées à dessein, réduit au point de n'avoir ni élévation dans les idées, ni noblesse dans les sentimens, a perdu le courage et les moyens de secouer le joug qui l'opprime; lorsque le trône n'est environné que de vils flatteurs, et de

tyrans subalternes, d'autant plus utiles au despote, qu'ils ne sont arrêtés ni par la honte, ni par le remords.

Il est cependant un moyen plus propre à perpétuer son autorité; c'est lorsqu'en conservant toute la plénitude de la puissance, il veut bien s'assujettir à des formes qui en adoucissent la rigueur, et se montrer à ses peuples plutôt sous les traits d'un père dont ils sont l'héritage, que sous l'aspect d'un animal féroce, dont ils deviennent les victimes.

Comme ils doivent être persuadés que leur fortune est sacrifié au bien de l'état, et non au sien particulier, il faut que par son application il établisse l'opinion de son habileté dans la science du gouvernement. Il sera très-avantageux pour lui, qu'il ait les qualités qui inspirent le respect, et les apparences des vertus qui attirent l'amour. Il ne le sera pas moins qu'il paroisse attaché, mais sans bassesse, au culte religieux; car les peuples le croiront retenu par la crainte des dieux, et n'oseront s'élèver contre un prince qu'ils protègent.

Ce qu'il doit éviter, c'est d'élèver un de ses sujets à un point de grandeur dont ce dernier puisse abuser; mais il doit encore plus s'abstenir d'outrager des particuliers, et de porter le déshonneur dans les familles. Parmi cette foule de princes que l'abus du pouvoir a précipités du trône, plusieurs ont péri pour expier des injures personnelles dont ils s'étoient rendus coupables ou qu'ils avoient autorisées.

C'est avec de pareils ménagemens que le despotisme s'est maintenu à Sicyone pendant

un siècle entier; à Corinthe, pendant près d'un siècle. Ceux qui gouvèrnerent ces deux états, obtinrent l'estime ou la confiance publique, les uns par leurs talens militaires, les autres par leur affabilité, d'autres par les égards qu'en certanies occasions ils eurent pour les loix. Par-tout ailleurs la tirannie a plus ou moins subsisté, suivant qu'elle a plus ou moins négligé de se cacher. On l'a vu quelquefois désarmer la multitude irritée; d'autres fois briser les fers des esclaves et les appeller à son secours; mais il faut, de toute nécessité, qu'un gouvernement si monstrueux finisse tôt ou tard, parce que la haine ou le mépris qu'il inspire doit tôt ou tard venger la majesté des nations outragées.

Lorsqu'après l'extinction de la royauté, l'autorité revint aux societés dont elle étoit émanée, les une prirent le parti de l'exercer en corp de nation, les autres de la confier à un certain nombre de citoyens.

Alors se ranimèrent deux puissantes factions, celle des grands et celle du peuple, toutes deux réprimées auparavant par l'autorité d'un seul, et depuis, beaucoup plus occupées à se détruire qu'à se balancer. Leurs divisions ont presque par tout dénaturé la constitution primitive; et d'autres causes ont contribué à l'altérer. Telles sont les imperfections que l'expérience a fait découvrir dans les différens systêmes des législateurs, les abus attachés à l'exercice du pouvoir même le plus légitime, les variations que les peuples ont éprouvées dans leur puissance, dans leurs mœurs, dans leurs rapports avec les autres nations. Ainsi

chez ces Grecs, également enflammés de l'amour de la liberté, vous ne trouverez pas deux nations ou deux villes, quelque voisines quelles soient, qui aient précisément la même législation et la même forme de gouvernement ; mais vous verrez par tout la constitution incliner vers le dispotisme des grands, ou vers celui de la multitude.

Il résulte de là qu'il faut distinguer plusieurs espèces d'aristocratie ; les unes approchant plus ou moins de la perfection dont ce gouvernement est susceptible ; les autres tendant plus ou moins vers l'oligarchie, qui en est la corruption.

La véritable aristocratie seroit celle où l'autorité se trouveroit entre les mains d'un certain nombre de magistrats éclairés et vertueux. Par vertu, j'entends la vertu politique, qui n'est autre chose que l'amour du bien public ou de la patrie ; comme on lui déféreroit tous les honneurs, elle seroit le principe de ce gouvernement.

Pour assurer cette constitution, il faudroit la tempérer de manière que les principaux citoyens y trouvassent les avantages de l'oligarchie ; et le peuple, ceux de la démocratie. Deux loix contribueroient à produire ce double effet ; l'une, qui dérive du principe de ce gouvernement, conféreroit les magistratures suprêmes aux qualités personnelles, sans avoir égard aux fortunes ; l'autre, pour empêcher que les magistrats ne pussent s'enrichir dans leurs emplois, les obligeroit de rendre compte au public de l'administration des finances.

Par la première, tous les citoyens pourroient aspirer aux principales dignités; par la seconde, ceux des dernières classes renonceroient à un droit qu'ils n'ambitionnent que parce qu'ils le croient utile.

Comme il seroit à craindre qu'à la longue une vertu, revêtue de toute l'autorité, ne s'affoiblit ou n'excitât la jalousie, on a soin, dans plusieurs aristocraties, de limiter le pouvoir des magistratures, et d'ordonner qu'elles passent en de nouvelles mains de six en six mois.

S'il est important que les juges de certains tribunaux soient tirés de la classe des citoyens distingués, il faudra du moins qu'on trouve, en d'autres tribunaux, des juges choisis dans tous les états.

Il n'appartient qu'à ce gouvernement d'établir des magistrats qui veillent sur l'éducation des enfans et sur la conduite des femmes. Une telle censure seroit sans effet dans la démocratie et dans l'oligarchie; dans la première, parce que le petit peuple y veut jouir d'une liberté excessive; dans la seconde, parce que les gens en place y sont les premiers à donner l'exemple de la corruption et de l'impunité.

Ce système de gouvernement, où l'homme de bien ne seroit jamais distingué du citoyen, ne subsiste nulle part; s'il étoit question de le développer, il faudroit d'autres loix et d'antres réglemens. Contentons-nous, pour juger des différentes aristocraties, de remonter au principe; car c'est de là sur-tout que

dépend la bonté du gouvernement: celui de l'aristocratie pure seroit la vertu politique ou l'amour du bien public. Si dans les aristocraties actuelles, cet amour influe plus ou moins sur le choix des magistrats, concluez-en que la constitution est plus ou moins avantageuse. C'est ainsi que le gouvernement de Lacédémone approche plus de la véritable aristocratie que celui de Carthage, quoiqu'ils aient d'ailleurs beaucoup de conformité entre eux. Il faut, à Lacédémone, que le magistrat choisi soit animé de l'amour de la patrie, et dans la disposition de favoriser le peuple; à Carthage, il faut de plus qu'il jouisse d'une fortune aisée; et de là vient que ce gouvernement incline plus vers l'oligarchie.

La constitution est en danger dans l'aristocratie, lorsque les intérêts des principaux citoyens ne sont pas assez bien combinés avec ceux du peuple, pour que chacune de ces classes n'en ait pas un infiniment grand à s'emparer de l'autorité; lorsque les loix permettent que toutes les richesses passent insensiblement entre les mains de quelques particuliers; lorsqu'on ferme les yeux sur les premières innovations qui attaquent la constitution; lorsque les magistrats, jaloux ou négligens, persécutent des citoyens illustres, ou les excluent des magistratures, ou les laissent devenir assez puissans pour asservir leur patrie.

L'aristocratie imparfaite a tant de rapports avec l'oligarchie, qu'il faut nécessairement les envisager ensemble, lorsqu'on veut détailler les causes qui détruisent, et celles qui maintiennent l'une ou l'autre.

Dans l'oligarchie, l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens riches. Comme il est de l'essence de ce gouvernement qu'au moins les principales magistratures soient électives, et qu'en les conférant on se règle sur les cens, c'est-à-dire, sur la fortune des particuliers, les richesses y doivent être préférés à tout; elles établissent une très-grande inégalité entre les citoyens, et le desir d'en acquérir est le principe du gouvernement.

Quantité de villes ont choisi d'elles-mêmes ce système d'administration. Les Lacédémoniens cherchent à l'introduire chez les autres peuples, avec le même zèle que les Athéniens veulent y établir la démocratie; mais par-tout il se diversifie, suivant la nature du cens exigé pour parvenir aux premiers emplois, suivant les différentes manières dont ils sont conférés, suivant que la puissance du magistrat est plus ou moins restreinte. Partout encore le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à se maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Le moyen que l'on emploie dans plusieurs états, est d'accorder à tous les citoyens le droit d'assister aux assemblées générales de la nation, de remplir les magistratures, de donner leurs suffrages dans les tribunaux de justice, d'avoir des armes dans leurs maisons, d'augmenter leurs forces par les exercices du gymnase. Mais nulle peine n'est décérnée contre les pauvres qui négligent ces avantages, tandis que les riches ne peuvent y renoncer sans être assujettis à une amende. L'indulgen-

ce qu'on a pour les premiers, fondée en apparence sur la multiplicité de leurs travaux et de leurs besoins, les éloigne des affaires, et les accoutume à regarder les déliberations publiques, les soins de rendre la justice et les autres détails de l'administration, comme un fardeau pénible que les riches seuls peuvent et doivent supporter.

Pour constituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens qui fixe la classe des premiers citoyens, ne soit pas trop fort; car plus cette classe est nombreuse, plus on doit présumer que ce sont les loix qui gouvernent et non pas les hommes.

Il faut que plusieurs magistratures ne tombent pas à la fois dans la même famille, parce qu'elle deviendroit trop puissante. Dans quelques villes, le fils est exclus par son père, le frère par son frère aîné.

Il faut, pour éviter que les fortunes soient trop inégalement distribuées, que l'on ne puisse disposer de la sienne au préjudice des héritiers légitimes, et que, d'un autre côté, deux hérédités ne puissent s'accumuler sur la même tête.

Il faut que le peuple soit sous la protection immédiate du gouvernement, qu'il soit plus favorisé que les riches dans la poursuite des insultes qu'il éprouve, et que nulle loi, nul crédit ne mette obstacle à sa subsistance ou a sa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de servir la patrie, il les verra passer avec plaisir en d'autres mains, si l'on n'arrache pas des siennes le fruit de ses travaux.

.. Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, et lui laisser même l'espérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magistratures importantes, comme on le pratique à Marseille.

La loi qui, dans plusieurs oligarchies, interdit le commerce aux magistrats, produit deux excellens effets; elle les empêche de sacrifier à l'intérêt de leur fortune, des momens qu'ils doivent à l'état, et d'exercer un monopole qui ruineroit les autres commerçans *.

Quand les magistrats consacrent, à l'envi, une partie de leurs biens à décorer la capitale, à donner des fêtes, des spectacles, des repas publics, une pareille émulation est une ressource pour le trésor de l'état. Elle réduit à de justes bornes les richesses excessives de quelques particuliers; le peuple pardonne aisément une autorité qui s'annonce par de tels bienfaits; il est alors moins frappé de l'éclat des dignités, que des devoirs accablans qu'elles entrainent, et des avantages réels qu'il en retire.

Mais quand le cens qui fixe la classe des citoyens destinés à gouverner, est trop fort, cette classe est trop peu nombreuse. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou par leurs talens, se seront mis à la tête des affaires, cher-

* A Venise le commerce est interdit aux nobles.

cheront à s'y maintenir par les mêmes voies : on les verra étendre insensiblement leurs droits, se faire autoriser à se choisir des associés, et à laisser leurs places à leurs enfans, supprimer enfin toutes les formes, et substituer impunément leurs volontés aux loix. Le gouvernement se trouvera au dernier dégré de la corruption, et l'oligarchie sera dans l'oligarchie, comme cela est arrivé dans la ville d'Elis.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne subsistera pas plus long-temps que celle d'un seul; elle s'affoiblira par l'excès de son pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, se mêleront avec la multitude pour le détruire : c'est ainsi qu'à Cnide, l'oligarchie fut tout-à-coup changée en démocratie.

On doit s'attendre à la même révolution, lorsque la classe des riches s'unit étroitement pour traiter les autres citoyens en esclaves. Dans quelques endroits, ils osent prononcer ce serment aussi barbare qu'insensé : „ Je ferai au peuple tout le mal qui dépendra de moi. „ Cependant, comme le peuple est également dangereux, soit qu'il rampe devant les autres, soit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il possède exclusivement le droit de juger, et qu'il confère toutes les magistratures : car alors, la classe des gens riches étant obligée de mendier bassement ses suffrages, il ne tardera pas à se convaincre qu'il lui est aussi facile de retenir l'autorité que d'en disposer.

Les mœurs peuvent rendre populaire un gouvernement qui ne l'est pas, ou substituer l'oligarchie à la démocratie. Quoique ces chan-

gemens mettent le gouvernement en opposition avec la constitution, ils peuvent n'être pas dangereux, parce qu'il s'opèrent avec lenteur, du consentement de tous les ordres de l'état. Mais rien n'est si essentiel que d'arrêter, dès le principe, les innovations, qui attaquent viollemment la constitution; et en effet, dans un gouvernement qui se propose de maintenir une sorte d'équilibre entre les volontés de deux puissantes classes de citoyens, le moindre avantage remporté sur les loix établies, en prépare la ruine. A Thurium, la loi ne permettoit de remplir pour la seconde fois un emploi militaire, qu'après un intervalle de cinq ans. De jeunes gens, assurés de la confiance des troupes et des suffrages du peuple, firent révoquer la loi, malgré l'opposition des magistrats; et bientôt, par des entreprises plus hardies, ils changèrent le gouvernement sage et modéré de ce peuple en une affreuse tyrannie.

La liberté ne peut se trouver que dans la démocratie, disent les fanatiques partisans du pouvoir populaire: elle est le principe de ce gouvernement; elle donne à chaque citoyen la volonté d'obéir, le pouvoir de commander; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, et précieux à l'état dont il fait partie.

Il est donc essentiel à ce gouvernement, que toutes les magistratures, ou du moins la plupart, puissent être conférées par la voie du sort, à chaque particulier; que les emplois, à l'exception des militaires, soient très-rarement accordés à celui qui les a déja remplis une

fois; que tous les citoyens soient alternativement distribués dans les cours de justice; qu'on établisse un sénat pour préparer les affaires qui doivent se terminer dans l'assemblée nationale et souveraine, où tous les citoyens puissent assister; qu'on accorde un droit de présence à ceux qui se rendent assidus à cette assemblée, ainsi qu'au sénat et aux tribunaux de justice.

Cette forme de gouvernement est sujette aux mêmes révolutions que l'aristocratie; elle est tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante et inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'administration; dans les lieux où, par de sages réglemens, la première classe des citoyens n'est pas victime de la haine et de la jalouise des dernières classes; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les loix ont la force de parler et de se faire entendre; mais elle est tyrannique, par-tout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Plusieurs causes leur ont valu cet excès de pouvoir; la première est la suppression du cens, suivant lequel on devoit régler la distribution des charges; par là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de se mêler des affaires publiques: la seconde est la gratification accordée aux pauvres, et refusée aux riches qui portent leurs suffrages, soit dans les assemblees générales, soit dans les tribunaux de justice; trop légère pour engager les seconds à une sorte d'assiduité, elle suffit pour

dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux; et de là cette foule d'ouvriers et de mercenaires qui élèvent une voix impérieuse dans les lieux augustes où se discutent les intérêts de la patrie : la troisième est le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis sur la multitude.

Elle étoit jadis conduite par des militaires qui abusèrent plus d'une fois de sa confiance, pour la subjuger; et comme son destin est d'être asservie, il s'est élevé, dans ces derniers temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ses passions et ses vices, à l'enivrer de l'opinion de son pouvoir et de sa gloire, à ranimer sa haine contre les riches, son mépris pour les règles, son amour de l'indépendance. Leur triomphe est celui de l'éloquence, qui semble ne s'être perfectionné de nos jours que pour introduire le despotisme dans le sein de la liberté même. Les républiques sagement administrées ne se livrent point à ces hommes dangereux; mais par-tout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, et le peuple contracte les vices et la férocité des tyrans.

Presque tous nos gouvernemens, sous quelque forme qu'ils soient établis, portent en eux-mêmes plusieurs germes de destruction. Comme la plupart des républiques Grecques sont renfermées dans l'enceinte étroite d'une ville ou d'un canton, les divisions des particuliers devenues divisions de l'état, les malheurs d'une guerre qui semble ne laisser aucune ressour-

ce, la jalousie invétérée et toujours renaissante des diverses classes de citoyens, une succession rapide d'événemens imprévus, y peuvent, dans un instant, ébranler ou renverser la constitution. On a vu la démocratie abolie dans la ville de Thèbes, par la perte d'une bataille; dans celles d'Héraclée, de Cumes et de Mégare, par le retour des principaux citoyens, que le peuple avoit proscrits pour enrichir le trésor public de leurs dépouilles. On a vu la forme du gouvernement changer à Syracuse, par une intrigue d'amour; dans la ville d'Erétrie, par une insulte faite à un particulier; à Epidaure, par une amende infligée à un autre particulier; et combien de séditions qui n'avoient pas de causes plus importantes, et qui, se communiquant par degré, ont fini par exciter des guerres sanglantes?

Tandis que ces calamités affligent la plus grande partie de la Grèce, trois nations, les Crétois, les Lacédémoniens et les Carthaginois jouissent en paix, depuis plusieurs siècles, d'un gouvernement qui diffère de tous les autres, quoiqu'il en réunisse les avantages. Les Crétois conçurent, dans les plus anciens temps, l'idée de tempérer la puissance des grands par celle du peuple; les Lacédémoniens et les Carthaginois, sans doute à leur exemple, celle de concilier la royauté avec l'aristocratie et la démocratie.

Ici Aristote expose succinctement les systêmes adoptés en Crète, à Lacédémone, à Carthage; je vais rapporter ce qu'il pense du der-

nier, en ajoutant quelques traits legers à son esquisse.

A Carthage, la puissance souveraine est partagée entre deux rois *, un sénat et l'assemblée du peuple.

Les deux rois ne sont pas tirés de deux seules familles, comme à Lacédémone; mais ils sont choisis tous les ans, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre: on exige qu'ils aient de la naissance, des richesses et des vertus.

Le sénat est très-nombreux. C'est aux rois à le convoquer. Ils y président; ils y discutent la guerre, la paix, les affaires les plus importantes de l'état. Un corps de magistrats, au nombre de cent quatre, est chargé d'y soutenir les intérêts du peuple. On peut se dispenser de renvoyer l'affaire à la nation, si les avis sont uniformes; on doit la communiquer, s'ils ne le sont pas.

Dans l'assemblée générale, les rois et les sénateurs exposent les raisons qui ont réuni ou partagé les suffrages. Le moindre citoyen peut s'élever contre leur décret ou contre les diverses opinions qui l'ont suspendu; le peuple décide en dernier ressort.

Toutes les magistratures, celles des rois, celles des sénateurs, des juges, des stratèges

---

* Les auteurs Latins donnent à ces deux magistrats suprêmes le nom de Suffètes, qui est leur véritable nom. Les auteurs Grecs leur donnent celui de Rois.

ou gouverneurs de provinces, sont conférées par voie d'élection, et renfermées dans les bornes prescrites par les lois. Le général des armées seul n'en connoit aucune. Il est absolu quand il est à la tête des troupes; mais à son retour, il doit rendre compte de ses opérations devant un tribunal qui est composé de cent sénateurs, et dont les jugemens sont accompagnés d'une extrême sévérité.

C'est par la distribution éclairée et le sage exercice de ces différens pouvoirs, qu'un peuple nombreux, puissant, actif, aussi jaloux de sa liberté que fier de son opulence, a toujours repoussé les efforts de la tyrannie, et jouit depuis très long temps d'une tranquillité à peine troublée par quelques orages passagers, qui n'ont pas détruit sa constitution primitive.

Cependant, malgré son excellence, cette constitution a des défauts. C'en est un de regarder comme une distinction glorieuse, la réunion de plusieurs magistratures sur une même tête *, parce qu'alors il est plus avantageux de multiplier ses devoirs que de les remplir, et qu'on s'accoutume à croire qu'obtenir des places, c'est les mériter. C'est encore un défaut de considérer autant la fortune que la vertu, quand il est question de choisir des magistrats. Dès que, dans un état, l'argent

* A Venise, dit Amelot, les nobles ne sauroient tenir plusieurs magistratures à la fois, quelque petites qu'elles soient.

devient un moyen pour s'élèver, bientôt on n'en connoît plus d'autre; accumuler des richesses est la seule ambition du citoyen, et le gouvernement incline fortement vers l'oligarchie.

Pour le retenir dans son équilibre, on a pensé à Charthage, qu' il falloit accorder quelques avantages au peuple, et envoyer par intervalles les principaux de cette classe dans les villes particulières, avec des commissions qui leur donnent la facilité de s'enrichir. Cette ressource a, jusqu'à présent, maintenu la république; mais comme elle ne tient pas immediatement à la législation, et qu'elle renferme en elle-même un vice secret, on ne doit en attribuer le succès qu'au hasard; et si jamais, devenu trop riche et trop puissant, le peuple sépare ses intérêt de ceux des autres citoyens, les loix actuelles ne suffiront pas pour arrêter ses prétentions, et la constitution sera détruite *.

D'après ce que nous avons dit, il est aisé de découvrir l'objet que doit se proposer le magistrat souverain dans l'exercice de son pouvoir, ou, si l'on veut, quel est, dans chaque constitution, le principe du gouvernement. Dans la monarchie, c'est le beau, l'honnête;

* La prédiction d'Aristote ne tarda pas à se vérifier. Au temps de la 2.e guerre Punique, environ 100 ans après ce philosophe, la république de Chartage penchoit vers sa ruine, et Polybe regarde l'autorité, que le peuple avoit usurpée, comme la principale cause de sa décadence.

car le prince doit desirer la gloire de son règne, et ne l'acquérir que par des voies honorables. Dans la tyrannie, c'est la surété du tyran; car il ne se maintient sur le trône que par la terreur qu'il inspire. Dans l'aristocratie, la vertu; puisque les chefs ne peuvent s'y distinguer que par l'amour de la patrie. Dans l'oligarchie, les richesses; puisque ce n'est que parmi les riches qu'on choisit les administrateurs de l'état. Dans la démocratie, la liberté de chaque citoyen; mai ce principe dégénere presque par-tout en licence, et ne pourroit subsister que dans le gouvernement dont la seconde partie de cet extrait présente une idée succinte.

SECONDE PARTIE.

De la meilleure des constitutions.

Si j'étois chargé d'instuire un chef de colonie, je remonterois d'abord aux principes.

Toute société est une aggrégation de familles, qui n'ont d'autre but, en se réunissant, que de travailler à leur bonheur commun. Si elles ne sont pas assez nombreuses, comment les défendre contre les attaques du dehors? Si elles le sont trop, comment les contenir par des loix qui assurent leur repos? Ne cherchez pas à fonder un empire, mais une cité moins puissante par la multitude des habitans, que par la qualité des citoyens. Tant que l'ordre ou la loi pourra diriger son action sur toutes les parties de ce corps, ne songez pas à le ré-

duire; mais dès que ceux qui obéissent ne sont plus sous les yeux ni sous la main de ceux qui commandent, songez que le gouvernement a perdu une partie de son influence, et l'état une partie de sa force.

Que votre capitale, située auprès de la mer, ne soit ni trop grande ni trop petite, qu'une exposition favorable, un air pur, des eaux salubres, contribuent de concert à la conservation des habitans; que son territoire suffise à ses besoins, et présente à la fois un accès difficile à l'ennemi, et des communications aisées à vos troupes; qu'elle soit commandée par une citadelle, si l'on préfère le gouvernement monarchique; que divers postes fortifiés la garantissent des premières fureurs de la populace, si l'on choisit l'aristocratie; qu'elle n'ait d'autre défense que ses remparts, si l'on établit une démocratie; que ses murailles soient fortes et capables de résister aux nouvelles machines dont on se sert depuis quelque temps dans les sièges; que les rues soient en partie larges et tirées au cordeau, en partie étroites et tortueuses: les premières serviront à son embellissement; les secondes, à sa défense, en cas de surprise.

Construisez, à quelque distance, un port qui soit joint à la ville par de longues murailles, comme on le pratique en plusieurs endroits de la Grèce : pendant la guerre, facilitera les secours de vos alliés; pendant la paix, vous y retiendrez cette foule de matelots étrangers ou régnicoles, dont la licence et l'avidité corromproient les mœurs de vos citoyens,

si vous les receviez dans la ville. Mais que votre commerce se borne à échanger le superflu que votre territoire vous accorde, contre le nécessaire qu'il vous refuse, et votre marine, à vous faire redouter ou rechercher des nations voisines.

Votre colonie est établie; il faut lui donner des loix: il en faut de fondamentales pour former sa constitution, et de civiles pour assurer sa tranquillité.

Vous vous instruirez des différentes formes de gouvernemens adoptées par nos législateurs, ou imaginées par nos philosophes. Quelques-uns de ces systèmes sont trop imparfaits, les autres exigent trop de perfection. Ayez le courage de comparer les principes des premiers avec leurs effets, et le courage encore plus grand de résister à l'attrait des seconds. Si, par la force de votre génie, vous pouvez concevoir le plan d'une constitution sans défaut, il faudra qu'une raison supérieure vous persuade qu'un tel plan n'est pas susceptible d'exécution, ou s'il l'étoit par hasard, qu'il ne conviendroit peut-être pas à toutes les nations.

Le meilleur gouvernement pour un peuple, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêtes, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières.

La nature a distingué, par des traits frappans et variés, les sociétés répandues sur notre globe; celles du nord et de l'Europe ont de la valeur; mais peu de lumières et d'industrie. Il faut donc qu'elles soient libres, indociles au joug des loix, incapables de gouver-

ner les nations voisines. Celles de l'Asie possèdent tous les talens de l'esprit, toutes les ressources des arts; mais leur extrême lâcheté les condamne à la servitude. Les Grecs, placés entre les unes et les autres, enrichis de tous les avantages dont elles se glorifient, réunissent tellement la valeur aux lumières, l'amour des loix à celui de la liberté, qu'ils seroient en état de conquérir et de gouverner l'univers. Et par combien de nuances la nature ne se plaît-elle pas à diversifier ces caractères principaux dans une même contrée? Parmi les peuples de la Grèce, les uns ont plus d'esprit, les autres plus de bravoure. Il en est chez qui ces qualités brillantes sont dans un juste équilibre.

C'est en étudiant les hommes soumis à sa conduite, qu'un législateur verra s'ils ont reçu de la nature, ou s'ils peuvent recevoir de ses institutions, assez de lumières pour sentir le prix de la vertu, assez de force et de chaleur pour la préférer à tout: plus il se propose un grand objet, plus il doit réfléchir, s'instruire et douter: une circonstance locale suffira quelquefois pour fixer ses irrésolutions. Si, par exemple, le sol que sa colonie doit occuper est susceptible d'une grande culture, et que des obstacles insurmontables ne lui permettent pas de proposer une autre constitution, qu'il n'hésite pas à établir le gouvernement populaire. Un peuple agriculteur est le meilleur de tous les peuples; il n'abandonnera point des travaux qui exigent sa présence, pour venir, sur la place publique, s'occuper des dissentions

que fomente l'oisiveté, et disputer des honneurs dont il n'est point avide. Les magistrats, plus respectés, ne seront pas exposés aux caprices d'une multitude d'ouvriers et de mercenaires aussi audacieux qu'insatiables.

D'un autre côté, l'oligarchie s'établit naturellement dans les lieux où il est nécessaire et possible d'avoir une nombreuse cavallerie : comme elle y fait la principale force de l'état, il faut qu'un grand nombre de citoyens y puissent entretenir un cheval, et supporter la dépense qu'exige leur profession : alors le parti des riches domine sur celui des pauvres.

Avant que d'aller plus loin, examinons quels sont les droits, quelles doivent être les dispositions du citoyen.

Dans certains endroits, pour être citoyen, il suffit d'être né d'un père et d'une mère qui l'étoient; ailleurs on exige un plus grand nombre de degrés; mais il suit de là que les premiers qui ont pris cette qualité, n'en avoient pas le droit, et s'ils ne l'avoient pas, comment ont-ils pu le transmettre à leurs enfans?

Ce n'est pas l'enceinte d'une ville ou d'un état qui donne ce privilège à celui qui l'habite; si cela étoit, il conviendroit à l'esclave ainsi qu'à l'homme libre ; si l'esclave ne peut pas être citoyen, tous ceux qui sont au service de leurs semblables, ou qui, en exerçant des arts mécaniques, se mettent dans une étroite dépendance du public, ne sauroient l'être non plus. Je sais qu'on les regarde comme tels dans la plupart des républiques; et sur-tout dans l'extrême démocratie ; mais dans un état bien

constitué, on ne doit pas leur accorder une si belle prérogative.

Quel est donc le véritable citoyen? Celui qui, libre de tout autre soin, se consacre uniquement au service de la patrie, et peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot, à l'autorité souveraine.

De là il suit que ce nom ne convient qu'imparfaitement aux enfans, aux vieillards décrépits, et ne sauroit convenir aux artisans, aux laboureurs, aux affranchis; il suit encore qu'on n'est citoyen que dans une république, quoiqu'on y partage ce droit avec des gens à qui, suivant nos principes, il faudroit le refuser.

Dans votre cité, tout travail qui détournera l'attention que l'on doit exclusivement aux intérêts de la patrie, sera interdit au citoyen, et vous ne donnerez ce titre qu'à ceux qui, dans leur jeunesse, porteront les armes pour la défense de l'état, et qui, dans un âge plus avancé, l'éclaireront de leurs lumières.

Ainsi vos citoyens feront véritablement partie de la cité: leur prérogative essentielle sera de parvenir aux magistratures, de juger les affaires des particuliers, de voter dans le Senat ou dans l'assemblée générale; ils la tiendront de la loi fondamentale, parce que la loi est un contrat qui assure les droits des citoyens. Le premier de leurs devoirs sera de se mettre en état de commander et d'obéir; ils le rempliront en vertu de leur institution, parce qu'elle peut seule leur inspirer les vertus du citoyen, ou l'amour de la patrie.

Ces réflexions nous feront connoître l'espèce d'égalité que le législateur doit introduire dans la cité.

On n'en admet aucune dans l'oligarchie; on y suppose au contraire que la différence dans les fortunes en établit une dans l'état des citoyens, et qu'en conséquence, les préférences et les distinctions ne doivent être accordées qu'aux richesses. Dans la démocratie, les citoyens se croient tous égaux, parce qu'ils sont tous libres; mais comme ils n'ont qu'une fausse idée de la liberté, l'égalité qu'ils affectent détruit toute subordination. De là les séditions qui fermentent sans cesse dans le premier de ces gouvernemens, parceque la multitude y regarde l'inégalité comme une injustice; et dans le second, parce que les riches y sont blessés d'une égalité qui les humilie.

Parmi les avantages qui établissent ou détruisent l'égalité entre les citoyens, il en est trois qui méritent quelques réflexions: la liberté, la vertu, et les richesses. Je ne parle pas de la noblesse, parce qu'elle rentre dans cette division générale, en ce qu'elle n'est que l'ancienneté des richesses et de la vertu dans une famille.

Rien de si opposé à la licence que la liberté: dans tous les gouvernemens, les particuliers sont et doivent être asservis; avec cette différence pourtant qu'en certains endroits, ils ne sont esclaves que des hommes; et que dans d'autres, ils ne doivent l'être que des loix. En effet, la liberté ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut, comme on le soutient dans cer-

taines democraties ; mais à ne faire que ce que veulent les loix qui assurent l'indépendance de chaque particulier, et sous cet aspect, tous vos citoyens peuvent être aussi libres les uns que les autres.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la vertu : comme nos citoyens participeront à l'autorité souveraine, ils seront tous également intéressés à la maintenir et à se pénétrer d'un même amour pour la patrie : j'ajoute qu'ils seront plus ou moins libres, à proportion qu'ils seront plus ou moins vertueux.

Quant aux richesses, la plupart des philosophes n'ont pu se garantir d'une illusion trop naturelle : c'est de porter leur attention sur l'abus qui choque le plus leur goût, ou leurs intérêts, et de croire qu'en le déracinant, l'état ira de lui-même. D'anciens législateurs avoient jugé convenable, dans un commencement de réforme, de répartir également les biens entre tous les citoyens ; et de là quelques legislateurs modèrnes, entre autres Phaléas de Chalcédoine, ont proposé l'égalité constante des fortunes pour base de leurs systêmes. Les uns veulent que les riches ne puissent s'allier qu'avec les pauvres, et que les filles des premiers soient dotées, tandis que celles des derniers ne le seront pas ; d'autres, qu'il ne soit permis d'augmenter son bien que jusqu'à un taux fixé par la loi. Mais en limitant les facultés de chaque famille, il faudroit donc limiter le nombre des enfans qu'elle doit avoir. Ce n'est point par des loix prohibitives que l'on tiendra dans une sorte d'équilibre

les fortunes des particuliers : il faut, autant qu'il est possible, introduire parmi eux l'esprit de désintéressement, et regler les choses de manière que les gens de bien ne veuillent pas augmenter leurs possessions, et que les méchans ne le puissent pas.

Ainsi vos citoyens pourront différer les uns des autres par les richesses. Mais comme cette différence n'en occasionnera aucune dans la distribution des emplois et des honneurs, elle ne detruira pas l'égalité qui doit subsister entre eux. Ils seront égaux, parce qu'ils ne dépendront que des loix, et qu'ils seront tous également chargés du glorieux emploi de contribuer au repos et au bonheur de la patrie.

Vous voyez déja que le gouvernement dont je veux vous donner l'idée, approcheroit de la démocratie, mais il tiendroit aussi de l'oligarchie ; car ce seroit un gouvernement mixte, tellement combiné, qu'on hésiteroit sur le nom dont il faudroit l'appeller, et dans lequel néanmoins les partisans de la démocratie et ceux de l'oligarchie trouveroient les avantages de la constitution qu'ils préfèrent sans y trouver les inconvéniens de celle qu'ils rejettent.

Cet heureux mêlange seroit sur-tout sensible dans la distribution des trois pouvoirs qui constituent un état républicain. Le premier, qui est le législatif, résidera dans l'assemblée générale de la nation ; le second, qui concerne l'exécution, appartiendra aux magistrats ; le troisième, qui est le pouvoir de juger, sera confié aux tribunaux de justice.

1. La paix, la guerre, les alliances, les loix, le choix des magistrats, la punition des crimes contre l'état, la reddition des comptes de la part de ceux qui ont rempli des fonctions importantes; sur tous ces objets, on doit s'en rapporter au jugement du peuple, qui se trompe rarement, lorsqu'il n'est point agité par des factions. Dans ces circonstances ses suffrages sont libres, et ne sont point souillés par un vil intérêt, car il seroit impossible de corrompre tout un peuple; ils sont éclairés, car les moindres citoyens ont un singulier talent pour discerner les hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus, et une singulière facilité à combiner, à suivre, et même à rectifier leurs avis.

Les decrets de l'assemblée générale ne pourront être reformés, à moins qu'il ne soit question d'affaires criminelles: dans ce cas, si l'assemblée absout l'accusé, la cause est finie; si elle le condamne, son jugement doit être confirmé, on peut être cassé par un des tribunaux de justice.

Pour éloigner de l'assemblée générale des gens de la lie du peuple, qui, ne possédant rien, et n'exerçant aucune profession mécanique, seroient, en qualité de citoyens, en droit d'y assister, on aura recours au cens, ou à l'état connu des biens des particuliers. Dans l'oligarchie, le cens est si fort, qu'il n'admet à l'assemblée de la nation que les gens les plus riches. Il n'existe pas dans certaines démocraties, et dans d'autres il est si foible, qu'il n'exclut presque personne. Vous établi-

rez un cens, en vertu duquel la plus grande et la plus saine partie des citoyens aura le droit de voter dans les délibérations publiques.

Et comme le cens n'est pas une mesure fixe, qu'il varie suivant le prix des denrées, et que ces variations ont quelquefois suffi pour changer la nature du gouvernement, vous aurez l'attention de le renouveller de temps en temps, et de le proportionner, suivant les occurrences, aux facultés des particuliers, et à l'objet que vous vous proposez.

2.° Les décrets de l'assemblée générale doivent être exécutés par des magistrats, dont il faut que le choix, le nombre, les fonctions et la durée de leur exercice soient assortis à l'étendue de la république, ainsi qu'à la forme du gouvernement.

Ici, comme dans presque tous les objets que nous traitons, il s'élève une foule de questions, que nous passons sous silence, pour nous attacher à deux points importans, qui sont le choix et le nombre de ces magistrats. Il est de l'essence de l'oligarchie, qu'ils soient élus relativement au cens; de la démocratie, qu'on le tire au sort, sans aucun égard aux facultés des particuliers. Vous emprunterez de la première la voie de l'élection, parce qu'elle est la plus propre à vous donner des magistrats vertueux et éclairés; à l'exemple de la seconde, vous ne vous réglerez pas sur le cens, parce que vous ne craindrez point qu'on élève aux magistratures des gens obscurs et incapables de les remplir. Quant au nombre des

magistrats, il vaut mieux multiplier les places que de surcharger chaque département.

3.° Le même mélange de formes s'observera dans les réglemens relatifs aux tribunaux de justice. Dans le gouvernement oligarchique, on prononce une amende contre les riches qui ne s'acquittent pas des fonctions de la judicature, et on n'assigne aucun salaire aux pauvres qui les remplissent. On fait le contraire dans les démocraties: vous engagerez tous les juges à être assidus, en condamnant les premiers à une peine pécuniaire quand ils s'absenteront, en accordant un droit de préseance aux seconds.

Après avoir interessé ces deux classes de citoyens au bien de l'état, il s'agit d'étouffer dans leurs cœurs cette rivalité odieuse qui a perdu la plupart des républiques de la Grèce, et c'est encore ici un des points les plus importans de notre législation.

Ne cherchez pas à concilier des prétentions que l'ambition et les vices des deux partis ne feroient qu'éterniser. L'unique moyen de les détruire est de favoriser, par préférence, l'état mitoyen *, et de le rendre aussi puissant qu'il peut l'être: c'est dans cet état que vous trouverez le plus de mœurs et d'honnê-

* Par cet état mitoyen, Aristote entend ceux qui jouissent d'une fortune médiocre. Comparez ce qu'il en dit avec le commencement de la vie de Solon par Plutarque.

tetté. Content de son sort, il n'éprouve, et ne fait éprouver aux autres, ni l'orgueil méprisant qu'inspirent les richesses, ni la basse envie que fait naître le besoin. Les grandes villes, où il est plus nombreux, lui doivent d'être moins sujettes à des séditions que les petites; la démocratie, où il est honoré, d'être plus durable que l'oligarchie, qui lui accorde à peine quelques égards.

Que la principale partie de vos colons soit formée de cet ordre respectable; que vos loix les rendent susceptibles de toutes les distinctions; qu'une sage institution entretienne à jamais parmi eux l'esprit et l'amour de la médiocrité; et laissez les dominer dans la place publique. Leur prépondérance garantira l'état du despotisme réflechi des riches, toujours incapables d'obeir; du despotisme aveugle des pauvres, toujours incapables de commander: et il résultera de là, que la plus grande partie de la nation, fortement attachée au gouvernement, fera tous ses efforts pour en maintenir la durée; ce qui est le premier élément et la meilleure preuve d'une bonne constitution.

Dans toute république, un citoyen se rend coupable, dès qu'il devient trop puissant. Si vos loix ne peuvent empêcher que des particuliers n'acquièrent trop de richesses, et ne rassemblent autour d'eux une assez grande quantité de partisans pour se faire redouter; vous aurez recours à l'ostracisme ou l'exil, et vous les tiendrez éloignés pendant un certain nombre d'années.

L'ostracisme est un remède violent, peut-

être injuste, trop souvent employé pour servir des vengeances personnelles, mais justifié par de grands exemples et de grandes autorités, et le seul qui dans ces occasions, puisse sauver l'état. Si néanmoins il s'élevoit un homme, qui seulement par la sublimité de ses vertus, entraînât tous les cœurs après lui, j'avoue qu'au-lieu de le proscrire, il seroit plus conforme aux vrais principes, de le placer sur le trône.

Nous avons dit que vos citoyens seront ou des jeunes gens qui serviront la patrie par leur valeur, ou des vieillards qui, après l'avoir servie, la dirigeront par leurs conseils. C'est dans cette dernière classe que vous choisirez les prêtres; car il ne seroit pas décent que l'hommage d'un peuple libre fût offert aux dieux par des mains accoutumées à un travail mécanique et servile.

Vous établirez les repas publics, parce que rien ne contribue plus à maintenir l'union.

Vous diviserez les biens en deux portions, l'une destinée aux besoins de l'état, l'autre à ceux des particuliers: la première sera consacrée à l'entretien du culte religieux et des repas publics; la seconde ne sera possédée que par ceux que j'ai désignés sous le nom de citoyens. L'une et l'autre seront cultivées par des esclaves tirés de différentes nations.

Après avoir réglé la forme du gouvernement, vous rédigerez un corps de loix civiles, qui toutes se rapportent aux loix fondamentales, et servent à les cimenter.

L'une des plus essentielles doit regarder

les mariages. Que les époux ne soient pas d'un âge trop disproportionné; rien ne seroit plus propre à semer entre eux la division et les dégoûts; qu'ils ne soient ni trop jeunes ni trop vieux; rien ne fait plus dégénérer l'espèce humaine; que les filles se marient à l'âge d'environ 18 ans, les hommes à celui de 37, ou environ; que leur mariage se célèbre vers le solstice d'hiver *; qu'il soit permis d'exposer les enfans, quand ils apportent en naissant une constitution trop foible, ou des défauts trop sensibles; qu'il soit encore permis de les exposer, pour éviter l'excès de la population. Si cette idée choque le caractère de la nation, fixez du moins le nombre des enfans dans chaque famille; et si deux époux transgressent la loi, qu'il soit ordonné à la mère de detruire le fruit de son amour, avant qu'il ait reçu les principes de la vie et du sentiment. Proscrivez sévérement l'adultère, et que les peines les plus graves flétrissent celui qui déshonore une si belle union.

Aristote s'étend ensuite sur la manière dont on doit élever le citoyen. Il le prend au berceau; il le suit dans les différens âges de la vie, dans les différens emplois de la république, dans ses différens rapports avec la socié-

* En 1772, M. Vargentin, dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences de Stokholm, prouve, d'après des observations faites pendant quatorze ans, que le mois de l'année où il naît le plus d'enfans, est le mois de septembre.

té. Il traite des connoissances dont il faut éclairer son esprit, et des vertus dont il faut pénétrer son ame : et développant insensiblement à ses yeux la chaîne de ses devoirs, il lui fait remarquer en même temps la chaine des loix qui l'obligeront à les remplir *.

Je viens d'exposer quelques-unes des réflexions d'Aristoté sur le meilleur des gouvernemens. J'ai rapporté plus haut celles de Platon, ** ainsi que les constitutions établies par Lycurgue *** et par Solon †. D'autres écrivains, législateurs, philosophes, orateurs, poëtes, ont publié leurs idées sur cet important sujet. Qui pourroit, sans un mortel ennui, analyser leurs différens systémes, et cette prodigieuse quantité de maximes ou de questions qu'ils ont avancées ou discutées ? Bornons-nous au petit nombre de principes qui leur sont communs à tous, où qui, par leur singularité, méritent d'être recueillis.

Aristote n'est pas le seul qui ait fait l'éloge de la royauté. La plupart des philosophes ont reconnu l'excellence de ce gouvernement, qu'ils ont considéré, les uns relativement à la société, les autres par rapport au systéme général de la nature.

---

* Nous n'avons plus ces détails, mais il est aisé de juger par les premiers chapitres du liv. 8. de la republique, de la marche qu'avoit suivie Aristote dans le reste de l'ouvrage.

** Voyez le chapitre LIV de cet ouvrage.

*** Voyez le chapitre XLV.

† Voyez l'Introdution, p. 72. et le chap. XIV.

La plus belle des constitutions, disent les premiers, seroit celle où l'autorité déposée entre les mains d'un seul homme, ne s'exerceroit que suivant des loix sagement établies ; où le souverain, élevé au-dessus de ses sujets autant par ses lumières et ses vertus, que par sa puissance, seroit persuadé qu'il est lui-même comme la loi, qui n'existe que pour le bonheur des peuples ; où le gouvernement inspireroit la crainte et le respect au-dedans et au-dehors, non seulement par l'uniformité des principes, le secret des entreprises, et la célérité dans l'exécution, mais encore par la droiture et la bonne foi : car on compteroit plus sur la parole du prince, que sur les sermens des autres hommes.

Tout dans la nature nous ramène à l'unité, disent les seconds : l'univers est présidé par l'Etre suprême ; les sphères célestes le sont par autant de génies ; les royaumes de la terre le doivent être par autant de souverains établis sur le trône, pour entretenir dans leurs états l'harmonie qui règne dans l'univers. Mais pour remplir une si haute destinée, ils doivent retracer en eux-mêmes les vertus de ce dieu dont ils sont les images, et gouverner leurs sujets avec la tendresse d'un père, les soins vigilans d'un pasteur, et l'impartiale équité de la loi.

Tels sont en partie les devoirs que les Grecs attachent à la royauté ; et comme ils ont vu presque par-tout les princes s'en écarter, ils ne considèrent ce gouvernement que comme un modèle que doit se proposer un législateur, pour ne faire qu'une volonté géné-

rale de toutes les volontés des particuliers. Si tous les gouvernemens étoient tempérés, disoit Platon, il faudroit chercher son bonheur dans le monarchique; mais puisqu'ils sont tous corrompus, il faut vivre dans une démocratie.

Quelle est donc la constitution qui convient le mieux à des peuples extrêmement jaloux de leur liberté? le gouvernement mixte, celui où se trouvent la royauté, l'aristocratie et la démocratie, combinées par des loix qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle incline trop vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de là cette prodigieuse variété qui se trouve dans les constitutions des peuples, et dans les opinions des philosophes.

On s'accorde beaucoup mieux sur la nécessité d'établir de bonnes loix, sur l'obéissance qu'elles exigent, sur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'est pas donné à un simple mortel d'entretenir l'ordre par ses seules volontés passagères, il faut des loix dans une monarchie; sans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a presenté une bien juste image, quand on a dit que la loi étoit l'ame d'un état. En effet, si on détruit la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie.

Les loix doivent être claires, précises, générales, relatives au climat, toutes en faveur de la vertu; il faut qu'elles laissent le moins de choses qu'il est possible à la décision des juges; elles seront sévères, mais les juges ne

le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux risquer d'absoudre un criminel, que de condamner un innocent. Dans le premier cas, le jugement est une erreur; dans le second, c'est une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la supériorité qu'ils avoient acquise par des victoires. Ce fut la faute de leurs loix qui les ont endurcis contre les travaux de guerre, et non contre les douceurs du repos. Un législateur s'occupera moins de l'état de guerre, qui doit être passager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuser de la paix.

La multiplicité des loix dans un état, est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la raison qu'une société seroit heureuse, si elle pouvoit se passer de loix.

Quelques-uns souhaiteroint qu'à la tête de la plupart des loix, un préambule en exposât les motifs et l'esprit; rien ne seroit plus utile, disent-ils, que d'éclairer l'obéissance des peuples, et de les soumettre par la persuasion, avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie, comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très-grande valeur à l'argent, une très-petite aux fautes.

Plus les loix sont excellentes, plus il est dangereux d'en secouer le joug. Il vaudroit mieux en avoir de mauvaises et les observer, que d'en avoir de bonnes et les enfreindre.

Rien n'est si dangéreux encore que d'y

faire de frequens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propose d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de son cou un nœud coulant, qu'on reserre si l'on n'approuve pas sa proposition *. Chez les mêmes Locriens, il n'est pas permis de tourmenter et d'éluder les loix à force d'interprétations. Si elles sont équivoques, et qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magistrat, elle peut le citer devant un tribunal composé de mille juges. Ils paroissent tous deux la corde au cou, et la mort est la peine de celui dont l'interprétation est rejetée. Les autres législateurs ont tous déclaré qu'il ne falloit toucher aux loix qu'avec une extrême circonspection, et dans une extrême nécessité.

Mais quel est le fondement solide du repos et du bonheur des peuples? Ce ne sont point les loix qui règlent leur constitution ou qui augmentent leur puissance, mais les institutions qui forment les citoyens, et qui donnent du ressort à leurs ames; non les loix qui dispensent les peines et les récompenses, mais la voix du public, lorsqu'elle fait une exacte répartition du mépris et de l'estime. Telle est la décision unanime des législateurs, des philosophes, de tous les Grecs, peut-être de toutes les nations. Quand on approfondit la nature, les avantages et les inconvéniens des diverses espèces de gouvernemens, on trouve, pour

* Voyez la note à la fin du volume.

dernier résultat, que la différence des mœurs suffit pour détruire la meilleure des constitutions, pour rectifier la plus défectueuse.

Les loix, impuissantes par elles-mêmes, empruntent leurs forces uniquement des mœurs, qui sont autant au-dessus d'elles, que la vertu est au dessus de la probité. C'est par les mœurs qu'on préfère ce qui est honnête à ce qui n'est que juste, et ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile. Elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tandis que les loix ne l'effraient que par la crainte des peines.

Sous l'empire des mœurs, les ames montreront beaucoup d'élévation dans leurs sentimens, de méfiance pour leurs lumières, de décence et de simplicité dans leurs actions. Une certaine pudeur les pénétrera d'un saint respect pour les dieux, pour les loix, pour les magistrats, pour la puissance paternelle, pour la sagesse des veillards, pour elles mêmes encore, plus que pour tout le reste.

De là résulte, pour tout gouvernement, l'indispensable nécessité de s'occuper de l'éducation des enfans, comme de l'affaire la plus essentielle, de les élever dans l'esprit et l'amour de la constitution, dans la simplicité des anciens temps, en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs opinions, leurs sentimens et leurs manières. Tous ceux qui ont médité sur l'art de gouverner les hommes, ont reconnu que c'étoit de l'institution de la jeunesse que dépendoit le sort des empires; et d'après leurs réflexions, on peut poser ce principe lumineux: que l'é-

ducation, les loix et les mœurs ne doivent jamais être en contradiction. Autre principe non moins certain: dans tous les états, les mœurs du peuple se conforment à celles des chefs.

Zaleucus et Charondas, peu contens de diriger au maintien des mœurs la plupart des loix qu'ils ont données, le premier aux Locriens d'Italie *, le second à divers peuples de Sicile, ont mis à la tête de leurs codes une suite de maximes qu'on peut regarder comme les fondemens de la morale. J'en rapporterai quelques-unes, pour achever de montrer sous quel point de vue on envisageoit autrefois la législation.

Tous les citoyens, dit Zaleucus, doivent être persuadés de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers les convaincront aisément qu'il n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer et purifier son ame, car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux et des magnifiques spectacles dont on embellit ses fêtes; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, que par une vertu constante dans ses principes et dans ses effets, que par une ferme ré-

* Suivant Timée, Zaleucus n'avoit pas donné des loix aux Locriens; mais il contredisoit toute l'antiquité.

solution de préférer la justice et la pauvreté à l'injustice et à l'ignominie.

Si parmi les habitans de cette ville, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, et qui soient naturellemens portés au mal, qu'ils sachent que rien ne pourra soustraire le coupable à la vengeance des dieux; qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, ce moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets et de remords, le mal qu'on a fait, et le bien qu'on a négligé de faire.

Ainsi, que chaque citoyen ait dans toutes ses actions l'heure de la mort présente à son esprit; et toutes les fois qu'un génie malfaisant l'entraînera vers le crime, qu'ils se réfugie dans les temples, aux pieds des autels, dans tous les lieux sacrés, pour demander l'assistance divine; qu'il se sauve auprès des gens de bien, qui soutiendront sa foiblesse, par le tableau des récompenses destinées à la vertu, et des malheurs attachés à l'injustice.

Respectez vos parens, vos loix, vos magistrats; chérissez votre patrie, n'en desirez pas d'autre; ce desir seroit un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne; c'est aux gardiens des loix à veiller sur les coupables; mais avant de les punir, ils doivent les ramener par leurs conseils.

Que les magistrats, dans leurs jugemens, ne se souviennent ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Des esclaves peuvent être soumis par la crainte, mais des hommes libres ne doivent obéir qu'à la justice.

Dans vos projets et dans vos actions, dit Charondas, commencez par implorer le secours des dieux, qui sont les auteurs de toutes choses : pour l'obtenir, abstenez-vous du mal ; car il n'y a point de société entre dieu et l'homme injuste.

Qu'il règne entre les simples citoyens et ceux qui sont à la tête du gouvernement, la même tendresse qu'entre les enfans et les pères.

Sacrifiez vos jours pour la patrie ; et songez qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre dans l'opprobre.

Que les époux se gardent mutuellement la foi qu'ils se sont promise.

Vous ne devez pas honorer les morts par des larmes et par une douleur immodérée, mais par le souvenir de leurs vertus, et par les offrandes que vous porterez tous les ans sur leurs tombeaux.

Que les jeunes gens défèrent aux avis des vieillards, attentifs à s'attirer le respect par la régularité de leur vie. Si ces derniers se dépouilloient de la pudeur, ils introduiroient dans l'état le mépris de la honte, et tous les vices qui en sont la suite.

Détestez l'infamie et le mensonge ; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent, et parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au secours du citoyen opprimé ; soulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas le fruit de l'oisiveté. Méprisez celui qui se rend l'esclave de ses richesses, et décernez l'ignominie à celui qui se construit une mai-

son plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expressions ; réprimez votre colère, et ne faites pas d'imprécations contre ceux mêmes qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoyens aient toujours ces préceptes devant les yeux ; et qu'aux jours de fêtes, on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils se gravent encore mieux dans les esprits.

Fin du Chapitre soixante deuxième.

CHAPITRE LXIII.

Denys, roi de Syracuse, à Corinthe. Exploits de Timoléon.

De retour à Athènes, après onze ans d'absence, nous crûmes, pour ainsi dire, y venir pour la première fois. La mort nous avoit privés de plusieurs de nos amis et de nos connoissances; des familles entières avoient disparu; d'autres s'étoient élevées à leur place: on nous recevoit comme étrangers dans des maisons que nous fréquentions auparavant; c'étoit par-tout la même scène, et d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentissoit sans cesse de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence. Démosthène avoit récemment accusé Eschine de s'être vendu à ce prince, lorsqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la dernière paix; et comme Eschine avoit relevé la modestie des anciens orateurs, qui, en haranguant le peuple, ne se livroient pas à des gestes outrés: non, non, s'écria Démosthène, ce n'est point à la tribune, mais dans une ambassade, qu'il faut cacher ses mains sous son manteau. Ce trait réussit, et cependant l'accusation n'eut pas de suite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de questions sur l'Egypte et sur la Perse; je repris ensuite mes anciennes recherches.

Un jour que je traversois la place publique, je vis un grand nombre de nouvellistes, qui alloient, venoient, s'agitoient en tumulte, et ne savoient comment exprimer leur surprise. Qu'est-il donc arrivé, dis-je en m'approchant? Denys est à Corinthe, répondit-on. — Quel Denys? — Ce roi de Syracuse, si puissant et si redouté. Timoléon l'a chassé du trône, et l'a fait jeter sur une galère qui vient de le mener à Corinthe. Il est arrivé * sans escorte, sans amis, sans parens; il a tout perdu, excepté le souvenir de ce qu'il étoit.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaisons, et qui en avoit eu autrefois avec Denys: il devoit retourner quelques mois après à Corinthe; je résolus de l'accompagner, et de contempler à loisir un des plus singuliers phenomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes à la porte d'un cabaret, un gros homme, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maison sembloit accorder, par pitié, les restes de quelques bouteilles de vin. Il recevoit et repoussoit, en riant, les plaisanteries grossières de quelques femmes de mauvaise vie, et ses bons-mots amusoient la populace assemblée autour de lui.

Euryale me proposa, je ne sais sous quel prétexte de descendre de voiture, et de ne

* L'an 343 avant J. C.

pas quitter cet homme. Nous le suivîmes en un endroit où l'on exercoit des femmes qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les chœurs: il leur faisoit répéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, et disputoit avec elles sur la manière de rendre certains passages. Il fut ensuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux, le philosophe Diogène et le musicien Aristoxène *, qui, depuis quelques jours, étoient arrivés à Corinthe. Le premier s'approchant de l'inconnu, lui dit: „ Tu ne méritois pas le sort que tu éprouves. — Tu compatis donc à mes maux? répondit cet infortuné; je t'en remercie. — Moi, compatir à tes maux, reprit Diogène! tu te trompes, vil esclave; tu devois vivre et mourir, comme ton père, dans l'effroi des tyrans, et je suis indigné de te voir dans une ville où tu peux sans crainte goûter encore quelques plaisirs.

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'est donc là le roi de Syracuse! C'est lui-même, répondit-il: il ne me reconnoît pas; sa vue est affoiblie par les excès du vin; écoutons la suite de la conversation. Denys la soutint avec autant d'esprit que de modération. Aristoxène lui demanda la cause de la disgrâce de Platon. „ Tous les maux assiègent un tyran, répondit-il; le plus dangereux est d'avoir des amis

* C'est le même sans doute dont il nous reste un traité de musique, inséré dans le recueil de Meibomius.

qui lui cachent la vérité. Je suivis leurs avis; j'éloignai Platon. Qu'en arriva-t-il? j'étois roi à Syracuse, je suis maître d'école à Corinthe „. En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Le même motif qui m'avoit conduit à Corinthe, y attiroit journellement quantité d'étrangers. Les uns à l'aspect de ce malheureux prince, laissoient échapper des mouvemens de pitié; la plupart se repaissoient avec délices d'un spectacle que les circonstances rendoient plus intéressant. Comme Philippe étoit sur le point de donner des fers à la Grèce, ils assouvissoient, sur le roi de Syracuse, la haine que leur inspiroit le roi de Macédoine. L'exemple instructif d'un tyran plongé tout-à-coup dans la plus profonde humiliation, fut bientôt l'unique consolation de ces fiers républicains. Quelque temps après, les Lacédémoniens ne répondirent aux menaces de Philippe, que par ces mots énergiques: *Denys à Corinthe.*

Nous eûmes plusieurs conversations avec ce dernier: il faisoit sans peine l'aveu de ses fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guère coûté. Euryale voulut savoir ce qu'il pensoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuse. J'entretenois, répondit-il, quantité de sophistes et de poètes dans mon palais; je ne les estimois point, cependant ils me faisoient une réputation. Mes courtisans s'apperçurent que ma vue commençoit à s'affoiblir; ils devinrent, pour ainsi dire, tous aveugles;

ils ne discernoient plus rien ; s'ils se rencontroient en ma présence, ils se heurtoient les uns contre les autres ; dans nos soupers, j'étois obligé de diriger leurs mains, qui sembloient errer sur la table. Et n'étiez-vous pas offensé de cette bassesse, lui dit Euryale ? Quelquefois, reprit Denys ; mais il est si doux de pardonner !

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaisant, et dont on soupçonnoit la probité, parut sur le seuil de la porte ; il s'arrêta, et pour montrer qu'il n'avoit point de poignard sous sa robe, il affecta de la secouer à plusieurs reprises, comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve séroit mieux placée, lui dit le prince, quand vous sortirez ici.

Quelques momens après, un autre particulier entra, et l'excédoit par ses importunités. Denys nous dit tout bas en soupirant : „ Heureux ceux qui ont appris à souffrir dès leur enfance ! „

De pareils outrages se renouveloient à tous momens., il cherchoit lui même à se les attirer ; couvert de haillons, il passoit sa vie dans les cabarets, dans les rues, avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ses plaisirs. On discernoit encore dans son ame ce fond d'inclinations basses qu'il reçut de la nature, et ces sentimens élevés qu'il devoit à son premier état ; il parloit comme un sage, il agissoit comme un fou : je ne pouvois expliquer le mystère de sa conduite. Un Syracusain qui l'avoit étudié avec attention, me dit : Outre

que son esprit est trop foible et trop léger, pour avoir plus de mesure dans l'adversité que dans la prospérité; il s'est apperçu que la vue d'un tyran, même détrôné, répand la défiance et l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféroit l'obscurité à l'avilissement, sa tranquillité seroit suspecte aux Corinthiens, qui favorisent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent a le craindre, et se sauve de leur haine par leur mépris.

Il l'avoit obtenu tout entier pendant mon sejour à Corinthe; et dans la suite il mérita celui de toute la Grèce. Soit misère, soit dérangement d'esprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle; il parcouroit avec eux les villes et les bourgs, un tympanon à la main, chantant, dansant autour de la figure de la déesse, et tendant la main pour recevoir quelques foibles aumones.

Avant de donner ces scènes humiliantes, il avoit eu la permission de s'absenter de Corinthe, et de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec distinction: dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avoit pu perdre cet empire que son père avoit conservé pendant si long-temps: „ C'est, répondit-il, que j'héritai de sa puissance, et non de sa fortune. „ Un Corinthien lui ayant déja fait la même question, il avoit repondu: „ Quand mon père monta sur le trône, les Syracusains étoient las de la démocratie; quand on m'a forcé d'en descendre, ils l'étoient de la tyrannie. „ Un jour qu'à la table du roi de Macédoine, on s'entretenoit des poésies de De-

nys l'ancien : „ Mais quel temps choisissoit votre père, lui dit Philippe, pour composer un si grand nombre d'ouvrages? Celui, répondit-il, que vous et moi passons ici à boire. „

Ses vices le précipitèrent deux fois dans l'infortune, et sa destinée lui opposa chaque fois un des plus grands hommes que ce siècle ait produits : Dion en premier lieu, et Timoléon ensuite. Je vais parler de ce dernier, et je raconterai ce que j'en appris dans les dernieres années de mon séjour en Grèce.

On a vu plus haut *, qu'après la mort de son frère, Timoléon s'étoit éloigné pendant quelque temps de Corinthe, et, pour toujours, des affaires publiques. Il avoit passé près de vingt ans dans cet exil volontaire, lorsque ceux de Syracuse, ne pouvant plus résister à leurs tyrans, implorèrent l'assistance des Corinthiens, dont ils tirent leur origine. Ces derniers résolurent de lèver des troupes ; mais comme ils balançoient sur le choix du général, une voix nomma par hasard Timoléon, et fut suivie à l'instant d'une acclamation universelle. L'accusation, autrefois intentée contre lui n'avoit été que suspendue; les juges lui en remirent la décision: Timoléon, lui dirent-ils, suivant la manière dont vous vous conduirez en Sicile, nous conclurons que vous avez fait mourir un frère ou un tyran.

Les Syracusains se croyoient alors sans ressources. Icétas, chef des Léontins, dont ils

* Voyez le chapitre IX de cet ouvrage.

avoient démandé l'appui, ne songeoit qu'à les asservir ; il venoit de se liguer avec les Carthaginois. Maître de Syracuse, il tenoit Denys assiégé dans la citadelle. La flotte de Carthage croisoit aux environs, pour intercepter celle de Corinthe. Dans l'intérieur de l'île, une fatale expérience avoit appris aux villes grecques à se défier de tous ceux qui s'empressoient de les secourir.

Timoléon part avec dix galères et un petit nombre de soldats ; malgré la flotte des Carthaginois, il aborde en Italie, et se rend bientôt après à Tauroménium en Sicile. Entre cette ville et celle de Syracuse, est la ville d'Adranum, dont les habitans avoient appellé, les uns Icétas, et les autres Timoléon. Ils marchent tous deux en même temps, le premier à la tête de 5000 hommes, le second avec 1200. A trente stades * d'Adranum, Timoléon apprend que les troupes d'Icétas viennent d'arriver, et sont occupées à se loger autour de la ville : il précipite ses pas, et fond sur elles avec tant d'ordre et d'impétuosité, qu'elles abandonnent, sans résistance, le camp, le bagage et beaucoup de prisonniers.

Ce succès changea tout-à-coup la disposition des esprits, et la face des affaires : la révolution fut si prompte, que, cinquante jours après son arrivée en Sicile, Timoléon vit les peuples de cette île briguer son alliance, quelques-uns des tyrans joindre leurs forces aux

* Une lieue 335 toises.

siennes, Denys lui-même se rendre à discrétion, et lui remettre la citadelle de Syracuse avec les trésors, et les troupes qu'il avoit pris soin d'y rassembler.

Mon objet n'est pas de tracer ici les détails d'une si glorieuse expédition. Je dirai seulement que si Timoléon, jeune encore, avoit montré, dans les combats, la maturité d'un âge avancé, il montra, sur le déclin de sa vie, la chaleur et l'activité de la jeunesse; je dirai qu'il développa tous les talens, toutes les qualités d'un grand général; qu'à la tête d'un petit nombre de troupes, il délivra la Sicile des tyrans qui l'opprimoient, et la défendit contre une puissance encore plus formidable, qui vouloit l'assujettir; qu'avec 6000 hommes, il mit en fuite une armée de 70,000 Carthaginois, et qu'enfin ses projets étoient médités avec tant de sagesse, qu'il parut maîtriser les hasards, et disposer des événemens.

Mais la gloire de Timoléon ne consiste pas dans cette continuité rapide de succès, qu'il attribuoit lui même à la fortune, et dont il faisoit rejaillir l'éclat sur sa patrie; elle est établie sur une suite de conquêtes plus dignes de la reconnoissance des hommes.

Le fer avoit moissonné une partie des habitans de la Sicile; d'autres, en grand nombre, s'étant dérobés par la fuite à l'oppression de leurs despotes, s'étoient dispersés dans la Grèce, dans les îles de la mer Egée, sur les côtes de l'Asie. Corinthe, remplie du même esprit que son général, les engagea, par ses députés, à retourner dans leur patrie; elle leur

donna des vaisseaux, des chefs, une escorte; et, à leur arrivée en Sicile, des terres à partager. En même temps des hérauts déclarèrent, aux jeux solemnels de la Grèce, qu'elle reconnoissoit l'indépendance de Syracuse et de toute la Sicile.

A ces cris de liberté, qui retentirent aussi dans toute l'Italie, 60,000 hommes, se rendirent à Syracuse, les uns pour y jouir des droits de citoyens, les autres pour être distribués dans l'intérieur de l'île.

La forme du gouvernement avoit récemment essuyé de fréquentes revolutions, et les loix étoient sans vigueur. Elles avoient été rédigées pendant la guerre du Péloponèse, par une assemblée d'hommes éclairés, à la tête desquels étoit ce Dioclès, dont la mémoire fut consacrée par un temple que l'ancien Denys fit démolir. Ce législateur sévère avoit défendu, sous peine de mort, de paroître avec des armes dans la place publique. Quelque temps après, les ennemis ayant fait une irruption aux environs de Syracuse, il sort de chez lui, l'épée à la main; il apprend au même instant qu'il s'est élevé une émeute dans la place; il y court; un particulier s'écrie: Vous venez d'abroger votre loi. Dites plutôt que je l'ai confirmée, répondit-il, en se plongeant l'épée dans le sein.

Ses loix établissoient la démocratie; mais pour corriger les vices de ce gouvernement, elles poursuivoient avec vigueur toutes les espèces d'injustices; et pour ne rien laisser aux caprices des juges, elles attachoient, autant qu'il est possible, une décision à chaque con-

testation, une peine à chaque délit. Cependant, outre qu'elles sont écrites en ancien langage, leur extrême précision nuit à leur clarté. Timoléon les revit avec Céphalus et Denys, deux Corinthiens qu'il avoit attirés auprès de lui. Celles qui concernent les particuliers furent conservées avec des interprétations qui en determinent le sens; on réforma celles qui regardent la constitution, et l'on réprima la licence du peuple sans nuire à sa liberté. Pour lui assurer à jamais la jouissance de cette liberté, Timoléon l'invita à détruire toutes ces citadelles, qui servoient de repaires aux tyrans.

La puissante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successivement détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les campagnes couvertes de moissons, un commerce florissant, par-tout l'image de l'union et du bonheur, voilà les bienfaits que Timoléon répandit sur cette belle contrée: voici les fruits qu'il en recueillit lui-même.

Réduit volontairement à l'état de simple particulier, il vit sa considération s'accroître de jour en jour. Ceux de Syracuse le forcèrent d'accepter dans leur ville une maison distinguée; et aux environs, une retraite agréable, où il couloit des jours tranquilles avec sa femme et ses enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe. Il y recevoit sans cesse les tributs d'estime et de reconnoissance que lui offroient les peuples qui le regardoient comme leur second fondateur. Tous les traités, tous les réglemens

qui se faisoient en Sicile, on venoit de près, de loin, les soumettre à ses lumières, et rien ne s'exécutoit qu'avec son approbation.

Il perdit la vue dans un âge assez avancé. Les Syracusains, plus touchés de son malheur qu'il ne le fut lui même, redoublèrent d'attentions à son égard. Ils lui amenoient les étrangers qui venoient chez eux. Voilà, disoient-ils, notre bienfaiteur, notre père; il a préféré au triomphe brillant qui l'attendoit à Corinthe, à la gloire qu'il auroit acquise dans la Grèce, le plaisir de vivre au milieu de ses enfans. Timoléon n'opposoit aux louanges qu'on lui prodiguoit, que cette réponse modeste : „ Les dieux vouloient sauver la Sicile; je leur rends graces de m'avoir choisi pour l'instrument de leurs bontés. „

L'amour des Syracusains éclatoit encore plus, lorsque dans l'assemblée générale, on agitoit quelque question importante. Des députés l'invitoient à s'y rendre; il montoit sur un char; dès qu'il paroissoit, tout le peuple la saluoit à grands cris; Timoléon saluoit le peuple à son tour, et après que les transports de joie et d'amour avoient cessé, il s'informoit du sujet de la délibération, et donnoit son avis, qui entraînoit tous les suffrages. A son retour, il traversoit de nouveau la place, et les mêmes acclamations le suivoient, jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue.

La reconnoissance des Syracusains ne pouvoit s'épuiser. Ils décidèrent que le jour de sa naissance seroit regardé comme un jour de fête, et qu'ils demanderoient un général à Co-

rinthe, toutes les fois qu'ils auroient une guerre à soutenir contre quelque nation étrangère.

A sa mort, la douleur publique ne trouva de soulagement que dans les honneurs accordés à sa mémoire. On donna le temps aux habitans des villes voisines, de se rendre à Syracuse pour assister au convoi. De jeunes-gens, choisis par le sort, portèrent le corps sur leurs épaules. Il étoit étendu sur un lit richement paré. Un nombre infini d'hommes et de femmes l'accompagnoient, couronnés de fleurs, vêtus de robes blanches, et faisant retentir les airs du nom et des louanges de Timoléon; mais leurs gémissemens et leurs larmes attestoient encore mieux leur tendresse et leur douleur.

Quand le corps fut mis sur le bucher, un héraut lut à haute voix le décret suivant: „ Le peuple de Syracuse, en reconnoissance de ce que Timoléon a détruit les tyrans, vaincu les barbares; rétabli plusieurs grandes villes, et donné des lois aux Siciliens, à résolu de consacrer deux cents mines * à ses funérailles, et d'honorer tous les ans sa mémoire par des combats de musique, des courses de chevaux, et des jeux gymniques. „

D'autres généraux se sont signalés par des conquêtes plus brillantes; aucun n'a fait de si grandes choses. Il entreprit la guerre pour travailler au bonheur de la Sicile; et quand il l'eut terminée, il ne lui resta plus d'autre ambition que d'être aimé.

---

* 18000 livres.

Il fit respecter et chérir l'autorité pendant qu'il en étoit revêtu. lorsqu'il s'en fut dépouillé, il la respecta et la chérit plus que les autres citoyens. Un jour, en pleine assemblée, deux orateurs osèrent l'accuser d'avoir malversé dans les places qu'il avoit remplies. Il arrêta le peuple soulevé contre eux: „ Je n'ai affronté, dit-il, tant de travaux et de dangers, que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les loix, et de dire librement sa pensée. „

Il exerça sur les cœurs un empire absolu, parce-qu'il fut doux, modeste, simple, désintéressé, et sur-tout infiniment juste. Tant de vertus désarmoient ceux qui étoient accablés de l'éclat de ses actions, et de la supériorité de ses lumières. Timoléon éprouva qu'après avoir rendu de grands services à une nation, il suffit de la laisser faire, pour en être adoré.

Fin du Chapitre soixante-troisième.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothèque Physique. Histoire naturelle. Génies.

A mon retour de Perse, je retournai chez Euclide : il me restoit à parcourir une partie de sa bibliothèque; je l'y trouvai avec Méton et Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, et de la même famille que le célèbre Empédocle; le second étoit d'Abdère en Thrace, et de l'école de Démocrite : tous deux, un livre à la main, paroissoient ensevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. Je ne suis pas fort riche en ce genre, me dit-il; le goût de l'histoire naturelle et de la physique proprement dite, ne s'est introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient anciennement occupés de la nature; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, et vous vous rappelez sans doute ce discours où le grand prêtre de Cérès vous donna une idée succincte de leurs systêmes *. Vous apprîtes alors qu'ils cherchèrent à connoître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

Socrate dirigea la philosophie vers l'utilité publique ; et ses disciples, à son exemple, consacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme. Celle du reste de l'univers, suspendue pendant près d'un siècle, et renouvellé de nos jours, procède avec plus de lumières et de sagesse. On agite, à la vérité, ces questions générales, qui avoient divisé les anciens philosophes; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux causes, du connu à l'inconnu. En conséquence on s'occupe des détails avec un soin particulier, et l'on commence à recueillir les faits et à les comparer.

Un défaut essentiel arrêtoit autrefois les progrès de la science; on n'étoit pas assez attentif à expliquer l'essence de chaque corps, ni à définir les termes dont on se servoit; cette négligence avoit fini par inspirer tant de dégoût, que l'étude de la physique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fut au temps de Socrate.

A ces mots, Anaxarque et Méton s'approchèrent de nous. Est-ce que Democrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes? Est-ce qu'Empédocle, dit le second, ne s'est pas attaché à l'analyse des corps? Plus fréquemment que les autres philosophes, répondit Euclide, mais pas aussi souvent qu'ils l'auroient dû. La conversation devint alors plus animée: Euclide défendoit avec vivacité la doctrine d'Aristote son ami; Anaxarque et Méton, celle de leurs compatriotes: ils accusèrent plus d'une fois Aristote d'avoir altéré, dans ses ou-

vrages, les systêmes des anciens, pour les combattre avec plus d'avantage. Méton alla plus loin; il prétendit qu'Aristote, Platon, Socrate même, avoient puisé dans les écrits des Pythagoriciens d'Italie et de Sicile, presque tout ce qu'ils ont enseigné sur la nature, la politique et la morale. C'est dans ces heureuses contrées, ajoutat-il, que la vraie philosophie a pris naissance, et c'est à Pythagore que l'on doit ce bienfait.

J'ai la plus profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide; mais puisque lui et d'autres philosophes se sont appropriés, sans en avertir, les richesses de l'Egypte, de l'Orient, et de tous les peuples que nous nommons Barbares, n'avions nous pas le même droit de les transporter dans la Grèce? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins; ayez celui de rendre à mon ami la justice qu'il mérite. Je lui ai souvent ouï dire, qu'il faut discuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial; s'il s'est écarté de cette règle, je le condamne. Il ne cite pas toujours les auteurs dont il emprunte des lumières, parce qu'il a déclaré en général, que son dessein étoit d'en profiter. Il les cite plus souvent quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'étoit que trop capable d'accréditer les erreurs qu'il vouloit détruire.

Aristote s'est emparé du dépôt des connoissances, accru par vos soins et par les nôtres; il l'augmentera par ses travaux, et, en le faisant passer à la postérité, il élevera le

plus superbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'Académie; nos liens se fortifièrent avec les années, et, depuis qu'il est sorti d'Athènes, j'entretiens avec lui une correspondance suivie. Vous, qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle est l'étendue de ses projets, et reprochez-lui, si vous l'osez, des erreurs et des omissions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident et son interprête. Je ne vous dirai pas que né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poëtes, s'approprier les connoissances de tous les pays et de tous les temps: ce seroit le louer comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût et le génie de l'observation; c'est d'allier dans les recherches, l'activité la plus surprenante, avec la constance la plus opiniâtre; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un instant, aux résultats, et qui feroit croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à

une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, et trop différens pour ne devoir pas être distingués. De là le parti qu'il a pris d'assurer sa marche par le doute, de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions et subdivisions, et de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effrayeroit tout autre que lui; c'est l'histoire générale et particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses; l'origine ou l'éternité du monde; les causes, les principes et l'essence des êtres; la nature et l'action réciproque des élémens; la composition et la décomposition des corps. Là seront rappellées et discutées les questions sur l'infini, sur le mouvement, le vide, l'espace, et le temps.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe et ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur et sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores, les distances et les révolutions des planètes, la nature des astres et des sphères auxquelles ils sont attachés; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux, les secousses violentes qui bouleversent le globe; sur sa surface, les mers, les fleuves, les plantes, les animaux.

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins et de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain, la nature et les facultés de l'ame, les objets

et les organes des sensations, les règles propres à diriger les plus fines opérations de l'esprit et les plus secrets mouvemens du cœur, les loix, les gouvernemens, les sciences, les arts; sur tous ces objets intéressans, l'historien joindra ses lumières à celles des siècles qui l'ont précédé; et, conformément à la méthode de plusieurs philosophes, appliquant toujours la physique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Aristote, autant que je l'ai pu comprendre par ses conversations et par ses lettres: je ne sais s'il pourra s'assujettir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et pourquoi ne le suivroit-il pas, lui dis-je? C'est, répondit-il, que certaines matières exigent des éclaircissemens préliminaires. Sans sortir de son cabinet, où il a rassemblé une bibliothèque précieuse, il est en état de traiter quantité de sujets; mais quand il faudra tracer l'histoire et les mœurs de tous les animaux répandus sur la terre, de quelle longue et pénible suite d'observations n'aura-t-il pas besoin! Cependant son courage s'enflamme par les obstacles; outre les matériaux qui sont entre ses mains il fonde de justes espérances sur la protection de Philippe, dont il a mérité l'estime; et sur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il est vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très vif pour les sciences, j'espere que, parvenu au trône, il mettra son instituteur a portée d'en hâter les progrès.

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole: Je pourrois, dit-il attri-

buer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Aristote. Je vois ici les ouvrages sans nombre qu'il a publiés sur la nature et les différentes parties de l'univers, sur les animaux et les plantes; sur notre ame, nos sens, nos devoirs, nos vertus; sur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géometrie, l'astronomie, la géographie; j'ajoute sur la musique et la poésie: et je ne parle pas de ce style enchanteur qui répand des graces sur les matières les plus abstraites. L'estime publique l'a placé au premier rang des physiciens qui ont appliqué les effets aux causes. On admire dans ses écrits une suite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, souvent heureuses. Vous savez qu'à l'exemple de Leucippe son maître, dont il perfectionna le système, il admit le vide, les atomes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles; qu'il réduisit toutes nos sensations à celle du toucher, et qu'il nia toujours que les couleurs et les autres qualités sensibles fussent inhérentes aux corps.

Quelques-unes de ces vues avoient été proposées; mais il eut le mérite de les adopter et de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, et la postérité jugera si ce sont des traits de génie, ou des écarts de l'esprit: peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvois soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirois que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, et Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se récria contre ce reproche; on reprit les questions déjà traitées. Tantôt chaque athlète combattoit sans second ; tantôt le troisième avoit à soutenir les efforts des deux autres. En supprimant les discussions, pour m'en tenir aux résultats, je vais exposer en peu de mots l'opinion d'Aristote et celle d'Empédocle, sur l'origine et l'administration de l'univers J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite sur le même sujet *.

Phisyque générale. Système d'Aristote.

Tous les philosophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avoit été fait pour toujours subsister, suivant les uns pour finir un jour, suivant les autres; pour finir et se reproduire dans des intervalles périodiques, suivant les troisièmes. Aristote soutient que le monde a tojours été, et sera toujours. Permettez que je vous interrompe, dit Méton. Avant Aristote, plusieurs de nos Pythagoriciens, et entre autres, Ocellus de Lucanie, avoient admis l'éternité du monde. Je l'avoue, répondit Euclide; mais Aristote à fortifié ce sentiment par de nouvelles preuves Je me borne à celles qu'il tire du mouvement. En effet, dit-il, si le mouvement à commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexistans; ces êtres avoient été produits, ou existoient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous supposons être le premier ; dans le second cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étoient en repos ; or l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement suspendu, dont il est la privation. Le mouvement est donc éternel.

Quelques-uns admettent l'éternité de la matière, et donnent une origine à l'univers : les parties de la matière, disent-ils, furent agitées sans ordre dans les chaos, jusqu'au moment où elles se réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devoit être conforme ou contraire aux loix de la nature, puisque nous n'en connoissons pas d'autres. S'il leur étoit conforme, le monde a toujours été; s'il leur étoit contraire, il n'a jamais pu être; car dans la première supposition, les parties de la matière auroient pris d'elles-mêmes, et de toute éternité, l'arrangement qu'elles conservent aujourd'hui; dans la seconde, elles n'auroient jamais pu le prendre, puisque le mouvement contre nature, sépare et détruit, au lieu de réunir et de construire. Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu composer des substances telles que les os, la chair et les autres parties de notre corps!

Nous appercevons par-tout une suite de forces motrices qui, en opérant les unes sur les autres, produisent une continuité de causes et d'effets. Ainsi, la pierre est remuée par le bâton, le bâton par le bras, le bras par la volonté, &c. La série de ces forces ne pouvant se

prolonger à l'infini, s'arrête à des moteurs, ou plutôt à un moteur unique qui existe de toute éternité : c'est l'être nécessaire, le premier et le plus excellent des êtres ; c'est Dieu lui-même ; il est immuable, intelligent, indivisible, sans étendue; il réside au-dessus de l'enceinte du monde ; il y trouve son bonheur dans la contemplation de lui-même.

Comme sa puissance est toujours en action, il communique et communiquera, sans interruption, le mouvement au premier mobile, à la sphère des cieux où sont les étoiles fixes ; il l'a communiqué de toute éternité. Et en effet quelle force auroit enchaîné son bras, ou pourroit l'enchaîner dans la suite? Pourquoi le mouvement auroit-il commencé dans une époque plutôt que dans une autre ? Pourquoi finiroit-il un jour?

Le mouvement du premier mobile se communique aux sphères inférieures, et les fait rouler tous les jours d'orient en occident : mais chacune d'elles a de plus un ou plusieurs mouvemens dirigés par des substances éternelles et immatérielles.

Ces agens secondaires sont subordonnés au premier moteur, à-peu-près comme dans une armée, les officiers le sont au général. Ce dogme n'est pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embrasse la nature entière. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monstrueuses, elles n'en conservent pas moins les débris de la vraie doctrine.

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours simple, toujours la même, n'éprouve point de

changement, point de génération ni de corruption. C'est dans cette uniformité constante et paisible que brille le caractère de l'immortalité.

Il en est de même des sphères inférieures; mais la diversité de leurs mouvements produit sur la terre et dans la région sublunaire, des révolutions continuelles, telles que la destruction et la reproduction des corps.

Euclide, après avoit tâché de montrer la liaison de ces effets aux causes qu'il venoit de leur assigner, continua de cette manière:

L'excellence et la beauté de l'univers consistent dans l'ordre qui le perpétue; ordre qui éclate plus dans les cieux que sur la terre; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maison bien réglée, les hommes libres, les esclaves, les bêtes de somme concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zèle et de succès, suivant qu'ils approchent plus ou moins de la personne du chef; de même dans le système général des choses, tous les efforts sont dirigés à la conservation du tout, avec plus de promptitude et de concert dans les cieux, où l'influence du premier moteur se fait mieux sentir; avec plus de négligence, et de confusion dans les espaces sublunaires, parce qu'ils sont plus éloignés de ses regards.

De cette tendance universelle des êtres à un même but, il résulte que la nature, loin de rien faire d'inutile, cherche toujours le mieux possible, et se propose une fin dans toutes ses opérations.

A ces mots, les deux étrangers s'écriè-

rent à la fois : Eh! pourquoi recourir à des causes finales? et qui vous a dit que la nature choisit ce qui convient le mieux à chaque espèce d'êtres? Il pleut sur nos campagnes, est-ce pour les fertiliser? non sans doute; c'est parce que les vapeurs attirées par le soleil, et condensées par le froid, acquièrent par leur réunion, une gravité qui les précipite sur la terre. C'est par accident qu'elles font croître votre blé, et le pourrissent quand il est amoncelé dans votre aire. C'est par accident que vous avez des dents propres à diviser les alimens, et d'autres propres à les broyer. Dans l'origine des choses, ajouta Méton, quand le hasard ébauchoit les animaux, il forma des têtes qui n'étoient point attachées à des cous. Bientôt il parut des hommes à tête de taureau, des taureaux à face humaine. Ces faits sont confirmés par la tradition, qui place, après le débrouillement du chaos, des géans, des corps armés de quantité de bras, des hommes qui n'avoient qu'un œil. Ces races périrent par quelque vice de conformation; d'autres ont subsisté. Au lieu de dire que ces dernières étoient mieux organisées, on a supposé une proportion entre leurs actions et leur fin prétendue.

Presqu'aucun des anciens philosophes, répondit Euclide, n'a cru devoir admettre comme principe, ce qu'on appelle hasard ou fortune. Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avoit pas prévus, et ceux qui tiennent à des causes éloi-

gnées, et jusqu'à présent ignorées. A proprement parler, la fortune et le hasard ne produisent rien par eux mêmes; et si, pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des causes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence et la nature, pour causes premières.

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarque que le mot nature a diverses acceptions. Dans quel sens le prenez-vous ici? J'entends par ce mot, repondit Euclide, le principe du mouvement subsistant par lui-même dans les elemens du feu, de l'air, de la terre & de l'eau. Son action est toujours uniforme dans les cieux; elle est souvent contrariée par des obstacles dans la région sublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu est de s'élever; cependant une force étrangère l'oblige souvent à prendre une direction opposée. Aussi, quand il s'agit de cette région, la nature est non-seulement le principe du mouvement, mais elle l'est encore, par accident, du repos et du changement.

Elle nous présente des révolutions constantes et regulières, des effets qui sont invariables, ou presque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là. Oseriez-vous les regarder comme des cas fortuits? Sans m'étendre sur l'ordre admirable qui brille dans les sphères superieures, direz-vous que c'est par hasard que les pluies sont costamment plus fréquentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver? Jetez les yeux sur les plantes, et principalement sur

les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués. Quoique les derniers agissent sans recherche et sans délibération, leurs actions néanmoins sont tellement combinées, qu'on a douté si les araignées et les fourmis ne sont pas douées d'intelligence. Or, si l'hirondelle a un objet en construisant son nid, et l'araignée en ourdissant sa toile ; si les plantes se couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits, et si leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre pour y puiser des sucs nourriciers, ne reconnoîtrez-vous pas que la cause finale se montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même manière?

L'art s'écarte quelquefois de son but, même lorsqu'il délibère ; il l'atteint quelquefois, même sans délibérer. Il n'en est pas moins vrai qu'il a toujours un fin. On peut dire la même chose de la nature. D'un côté, des obstacles l'arrêtent dans ses operations, et les monstres sont ses écarts. D'un autre côté, en forçant des êtres incapables de délibération, à se reproduire, elle les conduit à l'objet qu'elle se propose. Quel est cet objet? la perpétuité des espèces? Quel est le plus grand bien de ces espèces.? leur existence et leur conservation.

Pendant qu'Euclide exposoit ainsi les idées d'Aristote, Anaxarque et Méton lui arrachoient des aveux qu'ils tournèrent bientôt contre lui.

Vous reconnoissez, lui dirent-ils, un Dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux ; mais vous nous laissez ignorer jusqu'à quel dégré son influence agit sur la terre. Pressé

par nos instances, vous avez d'abord avancé que le ciel et la nature sont dans sa dépendance; vous aves dit ensuite avec restriction, que tous les mouvemens lui sont, *en quelque façon*, subordonnés; qu'il *paroit* être la cause et le principe de tout; qu'il *paroit* prendre quelque soin des choses humaines; vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même; que l'aspect du crime et du désordre souilleroit ses regards; qu'il ne sauroit être l'auteur ni de la prospérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien. Pourquoi ces doutes, ces restrictions? expliquez-vous nettement; sa providence s'étend-elle sur les hommes?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend sur ses derniers esclaves. La règle établie chez lui pour le maintien de la maison, et non pour leur bien particulier, n'en subsiste pas moins, quoiqu'ils s'en écartent souvent; il ferme les yeux sur leurs divisions et sur les vices inséparables de leur nature: si des maladies les épuisent; s'ils se détruisent entr'eux, ils sont bientôt rémplacés. Ainsi, dans ce petit coin du monde, où les hommes sont relégués, l'ordre se soutient par l'impression générale de la volonté de l'être suprême. Les bouleversemens qu'éprouve ce globe, et les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers; la terre subsiste, les générations se renouvellent, et le grand objet du premier moteur est rempli.

Vous m'excuserez, dit Euclide, si je n'entre pas dans de plus grands détails: Aristote

n'a pas encore développé ce point de doctrine, et peut-être le négligera-t-il; car il s'attache plus aux principes de la physique qu'à ceux de la théologie. Je ne sais même si j'ai bien saisi ses idées; le récit d'un opinion que l'on ne connoît que par de courts entretiens, sans suite et sans liaison, ressemble souvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention et l'ignorance des copistes.

Système d'Empédocle.

Euclide cessa de parler, et Méton prenant la parole: Empédocle, disoit-il, illustra sa patrie par ses loix, et la philosophie par ses écrits: son poëme sur la nature, et tous ses ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homère n'auroit pas desavouées. Je conviens néanmoins que ses métaphores, quelque heureuses qu'elles soient, nuisent à la précision de ses idées, et ne servent quelquefois qu'à jeter un voile brillant sur les opérations de la nature. Quant aux dogmes, il suivit Pythagore, non avec la déférence aveugle d'un soldat, mais avec la noble audace d'un chef de parti, et l'indépendance d'un homme qui avoit mieux aimé vivre en simple particulier dans une ville libre, que de régner sur des esclaves. Quoiqu'il se soit principalement occupé des phénomènes de la nature, il n'en expose pas moins son opinion sur les premières causes.

Dans ce monde, qui n'est qu'une petite portion du tout, et au-delà duquel il n'y a ni mouvement, ni vie, nous distinguons deux

principes; l'un actif, qui est Dieu; l'autre passif, qui est la matière.

Dieu intelligence suprême, source de vérité, ne peut être conçu que par l'esprit: la matière n'étoit qu'un assemblage de parties subtiles, similaires, rondes, immobiles, possédant par essence deux propriétés, que nous désignons sous le nom d'amour et de haine, destinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les séparer. Pour former le monde, Dieu se contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices, jusqu'alors enchaînées: aussitôt elles s'agitèrent, et le chaos fut en proie aux horreurs de la haine et de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble, des torrens de matière rouloient avec impétuosité, et se brisoient les uns contre les autres: les parties similaires, tour-à tour attirées et repoussées, se réunirent enfin, et formèrent les quatre élémens, qui après de nouveaux combats, produisirent des natures informes, des êtres monstrueux, remplacés dans la suite par des corps dont l'organisation étoit plus parfaite.

C'est ainsi que le monde sortit du chaos; c'est ainsi qu'il y rentrera; car ce qui est composé a un commencement, un milieu et une fin. Tout se meut et subsiste, tant que l'amour fait une seule chose de plusieurs, et que la haine en fait plusieurs d'une seule; tout s'arrête et se décompose, quand ces deux principes contraires ne se balancent plus. Ces passages réciproques du mouvement au repos, de l'existence des corps à leur dissolution, reviennent dans des intervalles périodiques.

Des dieux et des génies dans les cieux, des ames particulières dans les animaux et dans les plantes, une ame universelle dans le monde, entretiennent par-tout le mouvement de la vie. Ces intelligences, dont un feu très-pur et très-subtil compose l'essence, sont subordonnées à l'Etre suprême, de même qu'un cœur de musique l'est à son coryphée, une armée à son général: mais comme elles émanent de cet être, l'école de Pythagore leur donne le nom de substances divines; et de là viennent ces expressions qui lui sont familières: „ Que le sage est un dieu; que la divinité est l'esprit et l'ame du monde; qu'elle pénètre la matière, s'incorpore avec elle et la vivifie. „ Gardez vous d'en conclure que la nature divine est divisée en une infinité de parcelles. Dieu est l'unité même; il se communique, mais il ne se partage point.

Il réside dans la partie la plus élevée des cieux. Ministres de ses volontés, les dieux inférieurs président aux astres, et les génies à la terre, ainsi qu'à l'espace dont elle est immédiatement entourée. Dans les sphères voisines du séjour qu'il habite, tout est bien, tout est dans l'ordre, parce que les êtres les plus parfaits ont été placés auprès de son trône, et qu'ils obéissent aveuglement au destin, je veux dire aux loix qu'il a lui-même établies. Le désordre commence à se faire sentir dans les espaces intermédiaires, et le mal prévaut totalement sur le bien, dans la région sublunaire, parce que c'est-là que se déposèrent le sediment et la lie de toutes ces subs-

tances que les chocs multipliés de la haine et de l'amour ne purent conduire à leus perfection. C'est là que quatre causes principales influent sur nos actions; dieu, notre volonté, le destin et la fortune : dieu, parce qu'il prend soin de nous, notre volonté, parce que nous délibérons avant que d'agir; le destin et la fortune, parce que nos projets sont souvent renversés par des événemens conformes ou contraires en apparence aux loix établies.

Nous avons deux ames, l'une sensitive, grossière, corruptible, périssable, composée des quatre élémens; l'autre intelligente, indissoluble, émanée de la divinité même. Je ne parlerai que de cette dernière; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont les ames ont une commune origine avec la nôtre. Ainsi la nature animée et vivante, n'est qu'une seule famille, dont Dieu est le chef.

C'est sur cette affinité qu'est fondé le dogme de la métempsycose, que nous avons emprunté des Egyptiens, que quelques-uns admettent avec différentes modifications, et auquel Empédocle s'est cru permis de mêler les fictions qui parent la poésie.

Cette opinion suppose la chute, la punition et le rétablissement des ames. Leur nombre est limité, leur destinée, de vivre heureuses dans quelqu'une des planètes. Si elles se rendent coupables, elles sont proscrites et exilées sur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'une matière grossière, elles passent

continuellement d'un corps dans un autre, épuisant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne pouvant supporter leur nouvel état, assez infortunées pour oublier leur dignité primitive. Dès que la mort brise les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies célestes s'empare d'elles; il conduit aux enfers et livre pour un temps aux furies, celles qui se sont souillées par des crimes atroces; il transporte dans les astres, celles qui ont marché dans la voie de la justice. Mais souvent les décrets immuables des dieux, soumettent les unes et les autres à des plus rudes épreuves; leur exil et leurs courses durent des milliers d'années, il finit lorsque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de se rejoindre à leur auteur, et de partager, en quelque façon[1], avec lui les honneurs de la divinité.

Empédocle décrit ainsi les tourmens qu'il prétendoit avoir éprouvés lui-même. „ J'ai paru successivement sous la forme d'un jeune homme, d'une jeune fille, d'une plante, d'un oiseau, d'un poisson: dans une de ces transmigrations, j'errai pendant quelque temps comme un fantôme léger dans le vague des cieux; mais bientôt je fus plusieurs fois précipité dans la mer, rejetté sur la terre, lancé dans le soleil, rélancé dans les tourbillons des airs. En horreur aux autres et à moi-même, tous les élémens me repoussoient comme un esclave qui s'étoit dérobé aux regards de son maître. „

Méton, en finissant, observa que la plupart de ces idées étoient communes aux disci-

ples de Pythagore, mais qu'Empédocle avoit le premier supposé la destruction et la reproduction alternative du monde, établi les quatre élémens comme principes, et mis en action les élémens par le secours de l'amour et de la haine.

Convenez me dit alort Anaxarque en riant, que Démocrite avoit raison de prétendre que la vérité est reléguée dans un puits d'une profondeur immense. Convenez aussi, lui répondis-je, qu'elle seroit bien étonnée si elle venoit sur la terre, et principalement dans la Grèce. Elle s'en retourneroit bien vîte, reprit Euclide, nous la prendrions pour l'erreur.

Les systêmes précédens concernent l'origine du monde. On ne s'est pas moins partagé sur l'état de notre globe après sa formation, et sur les révolutions qu'il a éprouvées jusqu'à présent. Il fut long-temps enseveli sous les eaux de la mer, disoit Anaxarque; la chaleur du soleil en fit évaporer une partie, et la terre se manifesta; du limon resté sur la surface, et mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverses espèces d'animaux et de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Egypte; après l'inondation du Nil, les matières déposées sur les campagnes produisent un nombre infini de petits animaux. Je doute de ce fait, dis-je alors; on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, et je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine à

certaines espèces de poissons, que la vase et les sables de la mer.

Anaxarque continua: J'ai dit que dans la suite des siècles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du soleil. La même cause subsistant toujours, il viendra un temps où la mer sera totalement épuisée. Je crois en vérité, reprit Euclide, entendre Esope raconter à son pilote la fable suivante: Charybide a deux fois ouvert sa bouche énorme, et deux fois les eaux qui couvroient la terre se sont précipitées dans son sein: à la première, les montagnes parurent; à la seconde, les îles; à la troisième, la mer disparoîtra. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que si une immense quantité de vapeurs est attirée par la chaleur du soleil, elles se convertissent bientôt en pluies, retombent sur la terre, et vont rapidement restituer à la mer ce qu'elle avoit perdu? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs aujourd'hui chargés de moissons étoient autrefois cachés sous ses eaux? Or, puisqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits, répondit Euclide, la terre a gagné sur la mer, en d'autres la mer a gagné sur la terre.

Anaxarque alloit insister; mais, prenant aussi-tôt la parole: Je comprends à présent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes et dans le sein de la terre, des poissons pétrifiés dans les carrières de Syracuse. La mer a une marche lente et réglée qui lui fait parcourir successivement

toutes les régions de notre globe: elle ensevelira sans doute un jour Athènes, Lacédémone et les plus grandes villes de la Grèce. Si cette idée n'est pas flatteuse pour les nations qui comptent sur l'éternité de leur renommée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps célestes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celle de la mer?

Votre imagination s'échauffe, me repondit Euclide: calmez-vous, la mer et le continent, suivant nous, sont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, et qui se disputent quelquefois la possession de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer est forcée de retirer ses bornes par le limon et les sables que les fleuves entraînent dans son sein; tantôt elle les recule par l'action de ses flots, et par d'autres causes qui lui sont étrangères. Dans l'Acarnanie, dans la plaine d'Ilion, auprès d'Ephèse et de Milet, les atterissemens formés à l'embouchure des rivières, ont prolongé le continent.

Quand je passai, lui dis-je, aux Palus-Méotide, on m'apprit que les dépôts qu'y laisse journellement le Tanaïs, avoient tellement exhaussé le fond de ce lac, que depuis quelques années les vaisseaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il: cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi, depuis la mer jusqu'à la Thébaide, est l'ouvrage et un présent du Nil. C'est-là qu'existoit, dans les plus anciens temps, un

golfe qui s'étendoit dans une direction à-peu-près parallele à celle de la mer Rouge; le Nil l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépose tous les ans. Il est aisé de s'en convaincre, non-seulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrain, par les coquilles que l'on trouve dans les montagnes situées au-dessus de Memphis *; mais encore par une observation qui prouve que malgré son exhaussement actuel, le sol de l'Egypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voisines. Sésostris, Nécos, Darius, et d'autres princes, ayant essayé d'établir des canaux de communication entre la mer Rouge et le Nil, s'apperçurent que la surface de cette mer étoit plus haute que celle du sol de l'Egypte.

Pendant que la mer se laissoit ravir sur ses frontières quelques portions de ses domaines, elle s'en dédommage de temps à autres par ses usurpations sur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout-à-coup des passages à travers des terrains qu'elle minoit sourdement; c'est elle qui, suivant les apparences, à séparé de l'Italie, la Sicile; de la Béotie, l'Eubée; du continent voisin, quantité d'autres îles: de vastes régions ont été englouties par une soudaine irruption de ses flots. Ces révolutions effrayantes n'ont point été décrites par nos historiens, parce que l'histoire n'embrasse

* Les anciens croyoient qu'une grande partie de l'Egypte étoit l'ouvrage du Nil. Les modernes se sont partagés sur cet question.

que quelques momens de la vie des nations; mais elles ont laissé quelquefois des traces ineffaçables dans le souvenir des peuples.

Allez à Samothrace, vous apprendrez que les eaux du Pont-Euxin, long-temps resserrées dans un bassin fermé de tous côtés, et sans cesse accrues par celles de l'Europe et de l'Asie, forcèrent les passages du Bosphore et de l'Hellespont, et, se précipitant avec impétuosité dans la mer Egée, étendirent ses bornes aux dépens des rivages dont elle étoit entourée. Des fêtes établies dans l'île, attestent encore le malheur dont les anciens habitans furent menacés, et le bienfait des dieux qui les en garantirent. Consultez la mythologie: Hercule, dont on s'est plu à confondre les travaux avec ceux de la nature, cet Hercule séparant l'Europe de l'Afrique, ne désigne-t-il pas que la mer Atlantique détruisit l'isthme qui unissoit ces deux parties de la terre, et se répandit dans la mer intérieure?

D'autres causes ont multiplié ces funestes et prodigieux effets. Au-delà du détroit dont je viens de parler, existoit, suivant les traditions anciennes, une île aussi grande que l'Asie et l'Afrique; un tremblement de terre l'engloutit avec ses malheureux habitans, dans les gouffres profonds de la mer Atlantique. Combien de régions ont été submergées par les eaux du ciel! Combien de fois des vents impétueux ont transporté des montagnes de sable, sur des plaines fertiles! L'air, l'eau et le feu semblent conjurés contre la terre: cependant ces terribles catastrophes, qui menacent le monde

entier d'une ruine prochaine, affectent à peine quelques points de la surface d'un globe qui n'est qu'un point de l'univers.

Nous avons vu plus haut la mer et le continent, anticiper l'un sur l'autre par droit de conquête, et par conséquent aux dépens des malheureux mortels. Les eaux qui coulent ou restent stagnantes sur la terre, n'altèrent pas moins sa surface. Sans parler de ces fleuves qui portent tour-à-tour l'abondance et la desolation dans un pays, nous devons observer que sous différentes époques, la même contrée est surchargée, suffisamment fournie, absolument dépourvue des eaux dont elle a besoin. Du temps de la guerre de Troye, on voyoit aux environs d'Argos un terrain marécageux et peu de mains pour le cultiver; tandis que le territoire de Mycènes, renferment encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moissons et une nombreuse population. La chaleur du soleil, ayant, pendant huit siècles, absorbé l'humidité superflue du premier de ces cantons, et l'humidité nécessaire au second, a rendu steriles les champs de Mycènes, et fécondé ceux d'Argos.

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand sur toute la terre; elle la dépouille sans cesse par le ministère du soleil, des sucs qui la fertilisent; mais, comme elle finiroit par les épuiser, elle ramène de temps à autre des déluges qui, semblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont essuyées pendant une longue suite de siècles. C'est ce qui est indi-

qué par nos annales, où nous voyons les hommes sans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir sur des hauteurs, construire des digues, et donner un écoulement aux eaux restées dans les plaines. C'est ainsi que, dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone asservit dans un canal celles dont la Laconie étoit couverte, et fit couler l'Eurotas.

D'après ces remarques, nous pourrons présumer que le Nil, le Tanaïs et tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines stériles par des inondations subites, et contraints ensuite par l'industrie des hommes, ou par quelque autre cause, à se frayer une route à travers des terres. Nous devons présumer encore qu'ils abandonnèrent leur lit, lorsque de nouvelles révolutions les forcèrent à se répandre dans des lieux qui sont aujourd'hui arides et déserts. Telle est, suivant Aristote, la distribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient-elle en réserve, avant que de les montrer à nos yeux? Où a-t-elle placé l'origine des fontaines et des rivières? Elle a creusé, disent les uns, d'immenses réservoirs dans les entrailles de la terre: c'est-là que se rendent, en grande partie, les eaux du ciel; c'est de là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance et de continuité, suivant la capacité du vase qui les renferme. Mais, répondent les autres, quel espace pourroit jamais contenir le volume d'eau que les grands fleuves entraînent pendant toute une

année ? Admettons, si l'on veut, des cavités souterraines pour l'excédent des pluies ; mais, comme elles ne suffiroient pas à la dépense journalière des fleuves et des fontaines, reconnoissons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air ou plutôt les vapeurs dont il est chargé, condensées par le froid, se convertissent en eau dans le sein de la terre et sur sa surface, comme elles se changent en pluie dans l'atmosphère. Cette opération se fait encore plus aisément sur les montagnes, parce que leur superficie arrête une quantité prodigieuse de vapeurs ; aussi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naissance aux plus grands fleuves.

Physique Particulière.

Anaxarque et Méton ayant pris congé d'Euclide, je restai, et je le priai de me communiquer quelques-unes de ses idées sur cette partie de la physique, qui considère en particulier, l'essence, les propriétés et l'action réciproque des corps. Cette science, répondit Euclide, a quelque rapport avec la divination : l'une doit manifester l'intention de la nature ; dans les cas ordinaires ; l'autre, la volonté des dieux, dans les événemens extraordinaires: mais les lumières de la première dissiperont tôt ou tard les impostures de sa rivale. Il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple seront rangés dans la classe des choses naturelles, ou son aveuglement actuel sera seul regardé comme une sorte de prodige.

Les effets de la nature étant infiniment variés, et leurs causes infiniment obscures, la physique n'a, jusqu'à présent, hasardé que des opinions; point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue; point d'absurdité qu'elle n'ait avancée. Elle devroit donc, quant à présent, se borner à l'observation, et renvoyer la décision aux siècles suivans. Cependant, à peine sortie de l'enfance, elle montre déjà l'indiscrétion et la présomption d'un âge plus avancé, elle court dans la carrière, au lieu de s'y traîner; et, malgré les règles sévères qu'elle s'est prescrites, on la voit tous les jours élever des systêmes sur de simples probabilités, ou sur de frivoles apparences.

Je ne rapporterai point ce qu'on dit les différentes écoles sur chacun des phénomènes qui frappent nos sens. Si je m'arrête sur la théorie des élémens et sur l'application qu'on a faite de cette théorie, c'est que rien ne me paroît donner une plus juste idée de la sagacité des philosophes Grecs. Peu importe que leurs principes soient bien ou mal fondés: on leur reprochera peut-être un jour de n'avoir pas eu des notions exactes sur la physique, mais on conviendra du moins qu'il se sont égarés en hommes d'esprit.

Pouvoient-ils se flatter du succès, les premiers physiciens qui voulurent connoître les principes constitutifs des êtres sensibles? L'art ne fournissoit aucun moyen pour décomposer ces êtres; la division, à quelque terme qu'on puisse la conduire, ne présente à l'œil ou à l'imagination de l'observateur, que des surfa-

ces plus ou moins étendues : cependant on crut s'appercevoir, après bien des tentatives, que certaines substances se résolvoient en d'autres substances ; et de là on conclut successivement qu'il y avoit dans la nature ; des corps simples et des corps mixtes ; que les derniers n'étoient que les résultats des combinaisons des premiers ; enfin, que les corps simples conservoient, dans les mixtes, les mêmes affections, les mêmes propriétés qu'ils avoient auparavant. La route fut dès-lors ouverte, et il parut essentiel d'étudier d'abord la nature des corps simples. Voici quelques-unes des observations qu'on a faites sur ce sujet ; je les tiens d'Aristote.

La terre, l'eau, l'air, et le feu, sont les élémens de tous les corps ; ainsi chaque corps peut se résoudre en quelques-uns de ces élémens.

Les élémens étant des corps simples, ne peuvent se diviser en des corps d'une autre nature ; mais ils s'engendrent mutuellement, et se changent sans cesse l'un dans l'autre.

Il n'est pas possible de fixer d'une manière précise quelle est la combinaison de ces principes constitutifs dans chaque corps ; ce n'est donc que par conjecture, qu'Empédocle a dit qu'un os est composé de deux parties d'eau, deux de terre, quatre de feu.

Nous ne connoissons pas mieux la forme des parties intégrantes des élémens : ceux qui ont entrepris de la déterminer, ont fait de vains efforts. Pour expliquer les propriétés du feu, les uns ont dit : Ses parties doivent être

de forme pyramidale; les autres ont dit: Elles doivent être de forme sphérique. La solidité du globe que nous habitons a fait donner aux parties de l'élément terrestre, la forme cubique.

Les élémens ont eux-mêmes un principe de mouvement et de repos qui leur est inhérent: ce principe oblige l'élément terrestre à se réunir vers le centre de l'univers; l'eau, à s'élever au-dessus de la terre; l'air au-dessus de l'eau; le feu, au-dessus de l'air: ainsi la pesanteur positive, et sans mélange de légéreté, n'appartient qu'à la terre: la légéreté positive, et sans mélange de pesanteur, qu'au feu; les deux intermédiaires, l'air et l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une pesanteur et une légéreté relatives, puisqu'ils sont plus légers que la terre et plus pesans que le feu. La pesanteur relative s'évanouit, quand l'élément qui la possède, descend dans une région inférieure à la sienne: c'est ainsi que l'air perd sa pesanteur dans l'eau, et l'eau dans la terre.

Vous croyez donc, dis-je à Euclide, que l'air est pesant? On n'en sauroit douter, répondit-il; un ballon enflé pese plus que s'il étoit vide.

Aux quatre élémens sont attachées quatre propriétés essentielles: froideur, chaleur, sécheresse et humidité. Les deux premières sont actives, les deux secondes passives; chaque élément en possede deux: la terre est froide et seche; l'eau froide et humide; l'air, chaud et humide; le feu, sec et chaud. L'opposition de ces qualités feconde les vues de la nature,

qui agit toujours par les contraires; aussi sont-elles les seuls agens qu'elle emploie pour produire tous ses effets.

Les élémens qui ont une propriété commune, se changent facilement l'un dans l'autre; il suffit pour cela de détruire, dans l'un ou dans l'autre, la propriété qui les différencie. Qu'une cause étrangère dépouille l'eau de sa froideur, et lui communique la chaleur; l'eau sera chaude et humide; elle aura donc les deux propriétés caractéristiques de l'air, et ne sera plus distinguée de cet élément; et voilà ce qui fait que par l'ébullition, l'eau s'évapore, et monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cause la prive de sa chaleur, et lui rend sa froideur naturelle: elle reprendra sa première forme, et retombera sur la terre; et c'est ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre sa froideur, naturelle vous la convertirez en feu; ôtez-lui la sécheresse, vous la changerez en eau.

Les élémens, qui n'ont aucune qualité commune, se métamorphosent aussi réciproquement; mais ces permutations sont plus rares, et plus lentes.

D'après ces assertions établies sur des faits ou sur des inductions, on conçoit aisément que les corps mixtes doivent être plus ou moins pesans, suivant qu'ils contiennent plus ou moins de parties des élémens qui ont la pesanteur positive ou relative. Prenez deux corps d'un volume égal: si l'un est plus pesant que l'autre, concluez que l'élement terrestre domine dans le premier, et l'eau ou l'air dans le second.

L'eau s'évapore par la chaleur, et se gèle par le froid ; ainsi, les liquides sujets aux mêmes vicissitudes, seront en grande partie composés de cet élément. La chaleur sèche et durcit la terre ; ainsi, tous le corps sur lesquels elle agit de même, seront principalement composés de l'élément terrestre.

De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés essentielles, qui sont, comme je l'ai dit, la chaleur et la froideur, la sécheresse et l'humidité, dérivent non-seulement la pesanteur et la légéreté, mais encore la densité et la rareté, la mollesse et la dureté, la fragilité, la flexibilité, et toutes les autres qualités des corps mixtes. C'est par là qu'on peut rendre raison de leurs changemens continuels ; c'est par-là qu'on explique lés phénomènes du ciel, et les productions de la terre. Dans le ciel, les météores; dans le sein de notre globe, les fossiles, les métaux, &c. ne sont que le produit des exhalaisons sèches, ou des vapeurs humides.

L'exemple suivant montrera, d'une manière plus claire, l'usage que l'on fait des notions précédentes. Les physiciens s'étoient partagés sur la cause des tremblemens de terre : Démocrite entr'autres les attribuoit aux pluies abondantes qui pénétroient la terre, et qui, en certaines occasions, ne pouvant être contenues dans les vastes réservoirs d'eau qu'il supposoit dans l'intérieur du globe, faisoient des efforts pour s'échapper. Aristote, conformément aux principes établis ci-dessus, prétend au contraire que l'eau des pluies, raréfié par la chaleur

interne de la terre, ou par celle du soleil, se convertit en un volume d'air, qui, ne trouvant pas d'issue, ébranle et soulève les couches supérieures du globe.

Histoire Naturelle.

Les anciens philosophes vouloient savoir comment les choses avoient été faites, avant que de savoir comment elles sont. Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux; au lieu de lire, ils entreprirent de le commenter. Après de longs et inutiles détours, on comprit enfin que pour connoître les animaux, les plantes et les différentes productions de la nature, il falloit les étudier avec une constance opiniâtre. Il est résulté de là un corps d'observations, une nouvelle science, plus curieuse, plus féconde, plus intéréssante que l'ancienne physique. Si celui qui s'en occupe veut me faire part de ses veilles long temps consacrées à l'étude des animaux, il doit remplir deux devoirs essentiels; d'abord celui d'historien, ensuite celui d'interprète.

Comme l'istorien, il traitera de leur génération, de leur grandeur, de leur forme, de leur couleur, de leur nourriture, de leur caractère, de leurs mœurs. Il aura soin de donner l'exposition anatomique de leurs corps, dont les parties lui seront conues par la voie de la dissection.

Comme interprète, il doit me faire admirer la sagesse de la nature dans les rapports de leur organisation avec les fonctions qu'ils ont à remplir, avec l'élément où ils doivent subsi-

ster, avec le principe de vie qui les anime; il doit me la montrer dans le jeu des divers ressorts qui produisent le mouvement, ainsi que dans les moyens employés pour conserver et perpétuer chaque espèce.

Quelque bornée que soit l'étude des corps célestes et éternels, elle excite plus nos transports que celle des substances terrestres et périssables. On diroit que le spectacle des cieux fait sur un physicien la même impréssion que feroit la beauté sur un homme qui, pour avoir l'objet dont il est épris, consentiroit à fermer les yeux sur le reste du monde. Mais si la physique, en montant dans les régions supérieures, nous étonne par la sublimité de ses découvertes, du moins en restant sur la terre, elle nous attire par l'abondance des lumières qu'elle nous procure, et nous dédommage avec usure des peines qu'elle nous coûte. Quels charmes en effet la nature ne répand-elle pas sur les travaux du philosophe qui, convaincu qu'elle ne fait rien en vain, parvient à surprendre le secret de ses opérations, trouve partout l'empreinte de sa grandeur, et n'imite pas ces esprits puérilement superbes, qui n'osent abaisser leurs regards sur un insecte? Des étrangers étoient venus pour consulter Géraclite; ils le trouvèrent assis auprès d'un four, où la rigueur de la saison l'avoit obligé de se réfugier. Comme une sorte de honte les arrêtoit sur le seuil de la porte: „ Entrez, leur dit-il; les dieux immortels ne dédaignent pas d'honorer ces lieux de leur présence. „ La majesté de la nature ennoblit de même les êtres

les plus vils à nos yeux; par-tout cette mère commune agit avec une sagesse profonde, et par des voies sûres, qui la conduisent à ses fins.

Quand on parcourt d'un premier coup d'œil le nombre infini de ses productions, on sent aisément que, pour les étudier avec fruit, saisir leurs rapports, et les décrire avec exactitude, il faut les ranger dans un certain ordre, et les distribuer d'abord en un petit nombre de classes, telles que celles des animaux, des plantes, et des minéraux. Si l'on examine ensuite chacune de ces classes, on trouve que les êtres dont elles sont composées, ayant entr'eux des ressemblances et des différences plus ou moins sensibles, doivent être divisés et subdivisés en plusieurs espèces, jusqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

Ces sortes d'échelles seroient faciles à dresser, s'il étoit possible de reconnoître le passage d'une espèce à l'autre. Mais de telles transitions, se faisant d'une manière imperceptible, on risque à tout moment de confondre ce qui doit être distingué, et de distinguer ce qui doit être confondu. C'est le défaut des méthodes publiées jusqu'à présent; dans quelques uns de ces tableaux de distribution, on voit avec surprise certains oiseaux rangés parmi les animaux aquatiques, ou dans une espèce qui leur est également étrangère. Les auteurs de ces tableaux se sont trompés dans le principe; ils ont jugé du tout par une partie: en prenant les ailes pour une différence spécifique, ils ont divisé tous les animaux en deux grandes fa-

milles ; l'une, de ceux qui sont ailés ; l'autre de ceux qui ne le sont pas ; sans s'appercevoir que parmi les individus d'une même espèce, les fourmis, par exemple, il en est qui sont doués de cet organe, d'autres qui en sont privés.

La division en animaux domestiques et sauvages, quoique adoptée par quelques naturalistes, est également défectueuse : car l'homme et les animaux dont il a su adoucir les mœurs, ne diffèrent pas spécifiquement de l'homme, du cheval et du chien qui vivent dans les bois.

Toute division, pour être exacte, doit établir une distinction réelle entre les objets qu'elle sépare ; toute différence, pour être spécifique, doit réunir, dans une seule et même espèce, tous les individus qui lui appartiennent : c'est à dire tous ceux qui sont absolument semblables, ou qui ne diffèrent que du plus au moins.

Comme ces conditions sont très-difficiles à remplir, Aristote a conçu un plan de distribution qui réunit tous les avantages sans aucun des inconvéniens des méthodes précédentes. Il l'exposera dans un de ses traités ; et ce traité sera certainement l'ouvrage d'un homme laborieux qui ne néglige rien, et d'un homme de génie qui voit tout *.

* M. de Buffon a très-bien développé ce plan dans la préface du premier volume de l'histoire naturelle.

Parmi les observations dont il enrichira son histoire des animaux, il en est quelques unes qu'il m'a communiquées et que je vais rapporter pour vous instruire de la manière dont on étudie à présent la nature. 1.° En envisageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les sauvages sont plus farouches en Asie; plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique, où, suivant le proverbe, il paroît sans cesse quelque nouveau monstre; ceux qui vivent sur les montagnes, sont plus méchans que ceux des plaines. Je ne sais pourtant si cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres; car en Egypte où l'on pourvoit à la subsistance de plusieurs sortes d'animaux, les plus féroces et les plus doux vivent paisiblement ensemble, et le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit.

Le climat influe puissamment sur leurs mœurs. L'excès du froid et de la chaleur, les rend agrestes et cruels; les vents, les eaux, les alimens suffisent quelquefois pour les altérer. Les nations du midi sont timides et lâches; celles du nord courageuses et confiantes: mais les premières sont plus éclairées, peut-être parce qu'elles sont plus anciennes, peut-être aussi parce qu'elles sont plus amollies. En effet, les ames fortes sont rarement tourmentées du désir inquiet de s'instruire.

La même cause qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore sur leur organisation. Entre autres preuves, les yeux sont communément bleus dans les pays froids, et noirs dans les pays chauds.

2.° Les oiseaux sont très sensibles aux rigueurs des saisons. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns descendent dans la plaine, ou se retirent sur les montagnes; d'autres quittent leur demeure et vont au loin respirer un air plus tempéré. C'est ainsi que pour éviter l'excès du froid et de la chaleur, le roi de Perse transporte successivement sa cour au nord et au midi de son empire.

Le temps du départ et du retour des oiseaux est fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche, presque tous voyagent ensemble, et comme par tribus; ils ont quelquefois un long chemin a faire avant que de parvenir à leur destination. Les grues viennent de Scythie, et se rendent vers des marais qui sont audessus de l'Egypte, et d'où le Nil tire son origine: c'est là qu'habitent les Pygmées. Quoi! repris-je, vous croyez aux Pygmées? sont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homère? Cette guerre, répondit-il, est une fiction du poëte, qui ne sera point adoptée par l'historien de la nature *; mais les Pygmées existent; c'est une race d'hommes très-petits, ainsi que leurs chevaux; ils sont noirs et passent leur vie dans des cavernes; à la manière des Troglodytes.

La même cause, ajouta Euclide, qui obli-

* Aristote n'a point rapporté cette fable, quoique des auteurs l'en aient accusé sur la foi de la traduction latine.

ge certains oiseaux à s'expatrier tous les ans, agit dans le sein des eaux Quand on est à Byzance, on voit, à des époques marquées, plusieurs espèces de poissons, tantôt remonter vers le Pont-Euxin, tantôt descendre dans la mer Egée: ils vont en corps de nation, comme les oiseaux; et leur route, comme notre vie, est marquée par des piéges qui les attendent au passage.

4.° On a fait des recherches sur la durée de la vie des animaux, et l'on croit s'être apperçu que dans plusieurs espèces, les femelles vivent plus long temps que les mâles. Mais sans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire jusqu'à 14 ou 15 ans, et quelquefois jusqu'à 20; les bœufs à-peu près au même terme; les chevaux, communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 et même à 50; les ânes, à plus de 30 *; les chameaux, à plus de 50 **, quelques-uns jusques à 100; les éléphans parviennent, suivant les uns, à 200 ans; suivant les autres, à 300. On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, et cette dernière neuf fois l'âge de l'homme. Tout ce qu'on fait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'est que le temps de la gestation, et leur rapide

* Suivant M. de Buffon, les anes, comme les chevaux, vivent 25 ou 30 ans.

** Suivant M. de Buffon, 40 ou 50 ans.

accroissement, ne permettent pas de leur attribuer une très-longue vie.

La nature fait quelquefois des exceptions à ses loix générales. Les Athéniens vous citeront l'exemple d'un mulet qui mourut à l'âge de 80 ans. Lors de la construction du temple de Minerve, on lui rendit sa liberté, parce qu'il étoit extrêmement vieux, mais il continua de marcher à la tête des autres, les animant par son exemple, et cherchant à partager leurs peines. Un décret du peuple défendit aux marchands de l'écarter, quand il s'approcheroit des corbeilles de grains ou de fruits exposées en vente.

4.° On a remarqué, ainsi que je vous l'ai dit, que la nature passe d'un genre et d'une espèce à l'autre par des gradations imperceptibles, et que depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions semblent se tenir par une liaison continue. Prenons les minéraux qui forment le premier anneau de la chaîne.

Je ne vois qu'une matière passive, stérile, sans organes, et par conséquent sans besoins et sans fonctions. Bientôt je crois distinguer dans quelques plantes une sorte de mouvement, des sensations obscures, une étincelle de vie, dans toutes une reproduction constante, mais privée de soins maternels qui la favorisent. Je vais sur les bords de la mer, et je douterois volontiers, si ces coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne sur mes pas, et les signes de vie se multiplient à mes yeux.

Voici des êtres qui se meuvent, qui respirent, qui ont des affections et des devoirs. S'il en est qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au hasard, il en est aussi dont l'éducation fut plus ou moins soignée. Ceux-ci vivent en société avec le fruit de leurs amours; ceux là sont devenus étrangers à leurs familles. Plusieurs offrent à mes regards l'esquisse de nos mœurs. Je trouve parmi eux des caractères faciles, j'en trouve d'indomptables; des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence et de la raison. Nous avons l'intelligence, la sagesse et les arts; ils ont des facultés qui suppléent à ces avantages.

Cette suite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme est placé. Parmi les qualités qui lui assignent le rang suprême, j'en remarque deux essentielles: la première, est cette intelligence qui pendant sa vie l'élève à la contemplation des choses célestes; la seconde est son heureuse organisation, et sur-tout ce tact, le premier, le plus nécessaire et le plus exquis de nos sens, la source de l'industrie et l'instrument le plus propre à seconder les opérations de l'esprit. C'est à la main, disoit le philosophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de sa supériorité.

Génies.

Pourquoi, dis-je alors, placez vous l'homme à l'extrémité de la chaîne? L'espace immense qui le sépare de la divinité, ne seroit-il qu'un vaste désert? Les Egyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le remplissent d'habitans aussi supérieurs à nous, que nous le sommes aux brutes.

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres visibles. Il est à présumer qu'il en existe au dessus de nous une infinité d'autres qui se dérobent à nos yeux. De l'être le plus grossier, nous sommes remontés par des degrés imperceptibles, jusqu'à nôtre espèce; pour parvenir de ce terme jusqu'à la divinité, il faut sans doute passer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus briliantes et plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, est aussi ancienne que générale parmi les nations; c'est d'elles que nous l'avons empruntée; nous peuplons la terre et les cieux de génies auxquels l'être suprème a confié l'administration de l'univers. Nous en distribuons par-tout où la nature paroît animée, mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour et au-dessus de nous, depuis la terre jusqu'à la sphère de la lune. C'est là qu'exerçant une immense autorité, ils dispensent la vie et la mort, les biens et les maux, la lumière et les ténèbres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens invisibles, un ami ardent à le-

protéger, un ennemi non moins ardent à le poursuivre. Ils sont revêtus d'un corps aérien; leur essence tient le milieu entre la nature divine et la nôtre; ils nous surpassent en intelligence, quelquesuns sont sujets à nos passions, la plupart à des changemens qui les font passer à un rang supérieur. Car le peuple innombrable des esprits est divisé en quatre classes principales; la 1.e est celle des dieux, que le peuple adore, et qui résident dans les astres; la 2.e celle des génies proprement dits; la 3.e celle des héros qui, pendant leur vie, ont rendu de grands services à l'humanité; le 4.e celle de nos ames après qu'elles sont séparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premières classes des honneurs, qui deviendront un jour le partage de la nôtre, et qui nous éleveront successivement à la dignité des héros, des génies et des dieux.

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient comme nous, dévorés de chagrins; comme nous, destinés à la mort. Je demandai quel terme on assignoit à leur vie. Suivant Hésiode, répondit-il, les nymphes vivent des milliers d'années; suivant Pindare, une Hamadriade meurt avec l'arbre qui la renferme dans son sein.

On ne s'est pas assez occupé, repris-je, d'un objet si intéressant: il seroit pourtant essentiel de connoître l'espèce d'autorité que ces intelligences exercent sur nous: peut-être doit-on leur attribuer plusieurs effets dont nous igno-

rons la cause; ce sont elles peut-être qui amènent les événemens imprévus, soit dans les jeux de hasard, soit dans ceux de la politique. Je vous l'avouerai, je suis dégoûté de l'histoire des hommes; je voudrois qu'on écrivit celle des êtres invisibles. Voici quelqu'un, répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellens mémoires.

Le pythagoricien Télésiclès étant entré dans ce moment, il s'informa du sujet de notre entretien, et parut surpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies. Il est vrai, dit-il, qu'ils ne se communiquent qu'aux ames depuis long-temps préparées par la méditation et par la prière. Il convint ensuite que le sien l'honoroit quelquefois de sa présence, et que, cédant un jour à ses instances réitérées, il le transporta dans l'empire des esprits: Daignez, lui dis-je, nous raconter votre voyage, je vous en conjure *au nom de celui qui vous enseigna la vertu des nombres* 1, 2, 3, 4 *. Télésiclès ne fit plus de résistance, et commença par ces mots.

Le moment du départ étant arrivé, je sentis mon ame se dégager des liens qui l'attachoient au corps, et je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de substances animées, bonnes ou malfaisantes, gaies ou tristes, pru-

---

* C'est-à-dire, *au nom de Pythagore*. J'ai rapporté la formule du serment usité parmi les disciples de ce grand homme qui avoit découvert les proportions harmoniques dans ces nombres.

dentes ou étourdies ; nous les suivîmes pendant quelque temps, et je crus reconnoître qu'elles dirigent les intérêts des états et ceux des particuliers, les recherches des sages et les opinions de la multitude.

Bientôt une femme de taille gigantesque, étendit ses crêpes noirs sous la voûte des cieux, et étant descendue lentement sur la terre, elle donna ses ordres au cortège dont elle étoit accompagnée. Nous nous glissâmes dans plusieurs maisons ; le sommeil et ses ministres y répandoient des pavots à pleines mains ; et tandis que le silence et la paix s'asseyoient doucement auprès de l'homme vertueux, les remords et les spectres secouoient avec violence le lit du scélérat. Platon écrivoit sous la dictée du génie d'Homère, et des songes agréables voltigeoient autour de la jeune Lycoris.

L'aurore et les heures ouvrent les barrières du jour, me dit mon conducteur ; il est temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Atènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au-dessus de ces villes ; ils en écartent, autant qu'il est possible, les maux dont elles sont menacées ; cependant leurs campagnes vont être dévastées ; car les génies du midi, enveloppés de nuages sombres, s'avancent en grondant contre ceux du nord. Les guerres sont aussi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, et le combat des Titans et des Typhons ne fut que celui des deux peuplades des génies.

Observez maintenant ces agens empressés, qui d'un vol aussi rapide, aussi inquiet que celui de l'hirondelle, rasent la terre, et por-

tent de tous côtés des regards avides et perçans ; ce sont les inspecteurs des choses humaines; les uns répandent leurs douces influences sur les mortels qu'ils protègent ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Némésis. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent et descendent sans cesse, ils portent aux dieux vos vœux et vos offrandes; ils vous rapportent les songes heureux ou funestes, et les secrets de l'avenir, qui vous sont ensuite révélés par la bouche des oracles.

O mon protecteur ! m'écriai-je tout-à-coup, voici des êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la terreur; ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il; ils sont malheureux, le bonheur des autres les irrite, et ils n'épargnent que ceux qui passent leur vie dans les souffrances et dans les pleurs.

Echappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans: Até, la détestable Até, source éternelle des dissentions qui tourmentent les hommes, marchoit fièrement au-dessus de leur tête, et souffloit dans leur cœur l'outrage et la vengeance. D'un pas timide, et les yeux baissés, les prières se traînoient sur ses traces, et tâchoient de ramener le calme par-tout où la discorde venoit de se montrer. La gloire étoit poursuivie par l'envie, qui se déchiroit elle-même les flancs; la vérité, par l'imposture, qui changeoit à chaque instant de masque; chaque vertu, par plusieurs vices, qui portoient des filets ou des poignards.

La fortune parut tout-à-coup ; je la féli-

citai des dons qu'elle distribuoit aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton sévère; mais je prête à grosse usure. En proférant ces paroles, elle trempoit les fleurs et les fruits qu'elle tenoit d'une main, dans une coupe empoisonnée qu'elle soutenoit de l'autre.

Alors passèrent auprès de nous deux puissantes divinités qui laissoient après elles de longs sillons de lumière. C'est l'impétueux Mars et la sage Minerve, me dit mon conducteur: deux armées se rapprochent en Béotie; la déesse va se placer auprès d'Epaminondas, chef des Thébains; et le dieu court se joindre aux Lacédémoniens, qui seront vaincus; car la sagesse doit triompher de la valeur.

Voyez en même temps se précipiter sur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais; ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître; ils l'accompagneront jusqu'au tombeau: dans ce premier moment, ils chercheront, à l'envi, à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur et de l'esprit: dans le cours de sa vie, à le porter au bien ou au mal, suivant que l'influence de l'un prévaudra sur celle de l'autre.

Cependant je voyois monter et descendre des êtres dont les traits me paroissoient plus grossiers que ceux des génies. J'appris que c'étoient les ames qui alloient s'unir à des corps mortels, ou qui venoient de les quitter. Il en parut tout-à-coup de nombreux essaims; ils se suivoient par intervalles, et se répandoient dans les plaines des airs, comme ces amas de poussière blanchâtre, qui tourbillonnent dans nos

campagnes. La bataille a commencé, me dit le génie; le sang coule à gros bouillons. Aveugles et malheureux mortels! Voilà les ames des Lacédémoniens et des Thébains, qui viennent de périr dans les champs de Leuctres. Où vont-elles? lui dis je. Suivez moi, répondit-il, et vous en serez instruit.

Nous franchîmes les limites de l'empire des ténèbres et de la mort; et nous étant élancés au delà de la sphère de la lune, nous parvînmes aux régions qu'éclaire un jour éternel. Arrêtons nous un instant, me dit le guide; jettez les yeux sur le magnifique spectacle qui vous entoure; écoutez l'harmonie divine qui produit la marche régulière des corps célèstes; voyez comme à chaque planète, chaque étoile est attaché un génie qui dirige sa course. Ces astres sont peuplés d'intelligences sublimes et d'une nature supérieure à la nôtre.

Pendant que, les yeux fixés sur le soleil, je contemplois avec ravissement le génie dont le bras vigoureux poussoit ce globe étincelant dans la carrière qu'il décrit, je le vis écarter avec fureur la plupart des ames que nous avions rencontrées, et ne permettre qu'au plus petit nombre de se plonger dans les flots bouillonnans de cet astre. Ces dernières, moins coupables que les autres, disoit mon conducteur, seront purifiées par la flamme; elles s'envoleront ensuite dans les différens astres, où elles furent distribués lors de la formation de l'univers. Elles y resteront en dépôt jusqu'à ce que les loix de la nature les rappellent sur la terre pour animer d'autres corps. Mais

celles que le génie vient de repousser, lui dis-je, quelle sera leur destinée? Elles vont se rendre au champ de la vérité, répondit-il; des juges intègres condamneront les plus criminelles aux tourmens du Tartare; les autres, à des courses longues et désespérantes. Alors, dirigeant mes regards, il me montra des millions d'ames, qui depuis des milliers d'années erroient tristement dans les airs, et s'épuisoient en vains efforts pour obtenir un asyle dans un des globes célestes. Ce ne sera me dit-il, qu'après ces rigoureuses épreuves qu'elles parviendront, ainsi que les premières, au lieu de leur origine.

Touché de leur infortune, je le priai de m'en dérober la vue, et de me conduire au loin vers une enceinte, d'où s'échappoient les rayons d'une lumière plus éclatante. J'espérois entrevoir le souverain de l'univers entouré des assistans de son trône, de ces êtres purs que nos philosophes appellent nombres, idées éternelles, génies immortels. Il habite de lieux inaccessibles aux mortels, me dit le génie, offrez lui votre hommage, et descendons sur la terre.

Après que Télésiclès se fut retiré; je dis à Euclide: Quel nom donner au récit que nous venons d'entendre? Est-ce un songe? est ce une fiction? L'un ou l'autre, répondit-il; mais enfin, Télésiclès n'a presque rien avancé qui ne soit conforme aux opinions des philosophes: il faut lui rendre justice; il pouvoit, en adoptant celles de la multitude, augmenter considérablement la population des airs, nous par-

ler de ces ombres, que l'art des devins ou des sorciers attire du fond des tombeaux; de ces ames infortunées qui s'agitent tumultueusement autour de leurs corps privés de sépulture, de ces dieux et de ces fantômes qui rôdent la nuit dans les rues, pour effrayer les enfans ou pour les dévorer.

Je lui sais gré de cette modération, repris-je, mais j'aurois souhaité qu'il se fût un peu plus étendu sur la nature de cet être bienfaisant auquel j'appartiens. Dieu l'a commis, à ce qu'on prétend, pour veiller sur mes sentimens et sur mes actions; pourquoi ne m'est-il pas permis de le connoître et de l'aimer? Télésiclès vous a répondu d'avance, dit Euclide: Le bonheur de voir les génies n'est réservé qu'aux ames pures. — J'ai oui cependant citer des apparitions dont tout un peuple avoit été témoin. — Sans doute, et telle est celle dont la tradition s'est conservée en Italie, et qu'on eut autrefois l'attention de représenter dans un tableau que j'ai vu. Attendez vous à un tissu d'absurdités; elles vous montreront du moins jusqu'à quel excès on a porté quelquefois l'imposture et la crédulité.

Ulysse ayant abordé à Témèse, ville des Brutiens, un de ses compagnons, nommé Politès, fut massacré par les habitans, qui, bientôt après, éprouvèrent tous les fléaux de la vengeance céleste. L'oracle, interrogé, leur ordonna d'appaiser le génie de Politès, d'élever en son honneur un édifice sacré, et de lui offrir tous les ans la plus belle fille de la contrée. Ils obéirent, et jouirent d'un calme pro-

fond. Vers la 66e olympiade, un fameux athlète, nommé Euthyme, arriva au moment qu'on venoit d'introduire dans le temple une de ces malheureuses victimes. Il obtint la permission de la suivre, et, frappé de ses attraits, il lui demanda si elle consentiroit à l'épouser, dès qu'il auroit brisé ses chaînes. Elle y consentit; le génie parut, et ayant succombé sous les coups de l'athlète, il renonça au tribut qu'on lui avoit offert pendant sept à huit siècles, et alla se précipiter dans la mer voisine.

Fin du Chapitre soixante-quatrième.

CHAPITRE LXV.

Suite de la Bibliothèque. L'Histoire.

Le lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure: Vous me rassurez, me dit-il; je craignois que vous ne fussiez dégoûté de la longueur de notre dernière séance: nous allons aujourd'hui nous occuper des historiens, et nous ne serons point arrêtés par des opinions et par des préceptes. Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire, aucun ne s'est expliqué sur la manière de l'écrire, ni sur le style qui lui convient.

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux siécles, et qui se proposa d'éclaircir les antiquités de Milet, sa patrie; son ouvrage fut abrégé par Bion de Proconnèse.

Depuis Cadmus, nous avons une suite non interrompue d'historiens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Deïochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non-seulement je fus revolté des fables absurdes qu'ils rapportent; mais, à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejettai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les transmettre, dans quelles sources les avoient-ils puisés?

Euclide me répondit: Ils subsistoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le souvenir des révolutions qui ont affligé l'humani-

té; dans les écrits des poëtes qui avoient conservé la gloire des héros, les généalogies des souverains, l'origine et les émigrations de plusieurs peuples; dans ces longues inscriptions qui contenoient des traités entre les nations, et l'ordre successif des ministres attachés aux principaux temples de le Grèce; dans les fêtes, les statues, les autels, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens que l'aspect continuel des lieux et des cérémonies sembloit renouveler tous les ans.

Il est vrai que le récit de ces événemens s'étoit, peu-à-peu, chargé des circonstances merveilleuses, et que nos premiers historiens adoptèrent sans examen cet amas confus de vérités et d'erreurs. Mais bientôt, Acusilaüs, Phérécide, Hécatée, Xanthus, Hellanicus et d'autres encore, montrèrent plus de critique; et s'ils ne débrouillèrent pas entiérement le chaos, ils donnèrent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Voici l'ouvrage dans lequel Acusilaüs; en rapportant les généalogies des anciennes familles royales, remonte aux siècles antérieurs, à la guerre de Troye, et jusqu'à Phoronée roi d'Argos. Je le sais, répondis-je, et j'ai bien ri, quand j'ai vu cet auteur, et ceux qui l'ont suivi, nommer Phoronée le premier des humains; cependant Acusilaüs mérite de l'indulgence, s'il rapproche trop de nous l'origine du genre humain, il relève celle de l'Amour, qu'il regarde comme un des plus anciens des dieux, et qu'il fait naître avec le monde.

Peu de temps après Acusilaüs, dit Euclide, florissoit Phérécide d'Athènes, ou plutôt de Léros, une des îles Sporades ; il a recueilli les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes, et par occasion à celle des peuples voisins. Son ouvrage contient des détails intéressans, tels que la fondation de plusieurs villes, et les émigrations des premiers habitans de la Grèce ; ses généalogies ont un défaut qui, dans l'origine des sociétés, assuroit la gloire d'une maison. Après être parvenus aux siècles les plus reculés, elles se dénouent par l'intervention de quelque divinité. On y voit, par exemple, qu'Orion étoit fils de Neptune et d'Euriale ; Triptolème fils de l'Océan et de la Terre.

Vers le même temps, parurent Hécatée de Milet et Xanthus de Lydie. Ils jouirent l'un et l'autre d'une réputation, affoiblie et non détruite par les travaux de leurs successeurs. Le premier, dans son histoire et dans ses généalogies, se proposa de même d'éclaircir les antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'attention de les discuter et d'en écarter le merveilleux. „ Voici, dit-il au commencement de son histoire, ce que raconte Hécatée de Milet : j'écris ce qui me paroît vrai. Les Grecs, à mon avis, ont rapporté beaucoup de choses contradictoires et ridicules. „ Croiroit-on qu'après cette promesse, il accorde le don de la parole au bélier, qui transporta Phrixus en Colchide ?

L'histoire ne s'étoit encore occupée que de la Grèce. Hécatée étendit son domaine ; il parcourut l'Egypte et d'autres contrées jusqu'a-

lors inconnues. Sa description de la terre ajouta de nouvelles lumières à la géographie, et fournit des matériaux aux historiens qui l'ont suivi.

Voici l'histoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact et très-instruit des antiquités de son pays; elle est accompagnée de plusieurs ouvrages qu'Hellanicus de Lesbos a publiés sur les différentes nations de la Grèce. Cet auteur, qui mourut dans la vingt-unième année de la guerre du Péloponèse *, manque quelquefois d'ordre et d'étendue; mais il termine avec honneur la classe de nos premiers historiens.

Tous s'étoient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéressent les divers peuples de la terre, et de faire un tout régulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, et de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, et leur offrit sous un même point de vue, tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans l'espace d'environ 240 ans. On vit alors, pour la première fois, une suite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans: les nations toujours inquiètes et en mouvement, quoique jalouses de leur repos, désunies par l'intérêt, et rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté, et gémissant sous la tyrannie;

* Vers l'an 410 avant J. C.

par-tout le crime triomphant, la vertu poursuivie, la terre abreuvée de sang, et l'empire de la destruction établie d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris et par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces, d'harmonie et de variétés; elle excita si souvent cette douce sensibilité, qui se réjouit du bien, et s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

Permettez-moi de hasarder une réflexion. Il semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carrière, et luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paroît un homme de génie qui va poser le modèle au-delà des bornes connues. C'est ce qui fit Homère pour le poëme épique; c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront se distinguer par des beautés de détail, et par une critique plus éclairée: mais pour la conduite de l'ouvrage et l'enchaînement des faits, ils chercheront sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Quant à sa vie, il suffira d'observer qu'il naquit dans la ville d'Halicarnasse en Carie, vers la quatrième année de la 73 olympiade *; qu'il voyagea dans la plupart des pays dont

* Vers l'an 484 avant J. C.

il vouloit écrire l'histoire; que son ouvrage, lu dans l'assemblée des jeux Olympiques; et ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels; et que forcé de quitter sa patrie, déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une ville de la grande Grèce.

Dans le même siècle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote, d'environ 13 ans. Il étoit d'une des premières familles d'Athènes: placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pendant son exil qui dura 20 ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse, et n'épargna ni soins ni dépenses pour connoître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, et fut lui-même témoin de la plupart des événemens qu'il avoit à décrire. Son histoire qui comprend les 21 premières années de cette fatale guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens, qui l'avoient vu après son retour de l'exil, m'ont assuré qu'il étoit assez sérieux, pensant beaucoup, et parlant peu.

Il étoit plus jaloux d'instruire que de plai-

re, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions; aussi son ouvrage n'est point, comme celui d'Hérodote, une espèce de poëme, où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent, et des traits d'un merveilleux qui réveille presque toujours l'imagination, ce sont des annales, ou, si l'on veut, les mémoires d'un militaire, qui tout à-la-fois homme d'état et philosophe, a mêlé, dans ses récits et dans ses harangues, les principes de sagesse qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes : son style énergique, concis, et par-là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles, mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on diroit que sa dureté fait sa majesté. Si cet auteur estimable emploie des expressions surannées, ou des mots nouveaux, c'est qu'un esprit tel que le sien, s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On prétend qu'Hérodote, pour des raisons personnelles, a rapporté des traditions injurieuses à certains peuples de la Grèce. Thucydide n'a dit qu'un mot de son exil, sans se défendre, sans se plaindre, et a représenté, comme un grand homme, Brasidas, dont la gloire éclipsa la sienne, et dont les succès causèrent sa disgrace. L'histoire de Thucydide fut continuée avec succès par Xénophon, que vous avez connu.

Herodote, Thucydide et Xénophon, seront

sans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos historiens, quoiqu'ils diffèrent essentiellement par le stile; et sur-tout, dis-je alors, par la manière dont ils envisagent communément les objets. Hérodote voit partout une divinité jalouse, qui attend les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme: Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'administration ou de l'armée. Xénophon attribue presque toujours à la faveur ou à la colère des dieux, les bons ou les mauvais succès. Ainsi tout dans le monde dépend de la fatalité, suivant le premier, de la prudence, suivant le second, de la pieté envers les dieux, suivant le troisième. Tant il est vrai que nous sommes naturellement disposés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide poursuivit, Hérodote avoit ébauché l'histoire des Assyriens et des Perses; ses erreurs ont été relevées par un auteur qui connoissoit mieux que lui ces deux célèbres nations. C'est Ctésias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médécin du roi Artaxerxès, et fit un long séjour à la cour de Suze: il nous a communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire, ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient transmis des témoins oculaires; mais s'ils est plus exact qu'Hérodote, il lui est inférieur quant au style, quoique le sien ait beaucoup d'agrémens, et se distingue surtout par une extrême clarté. Entre plusieurs autres ouvrages Ctésias nous a laissé une histoire des Indes, où il traite des animaux et des

productions naturelles de ces climats éloignés. Mais comme il n'eut pas d'assez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ses récits.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'Ancien et celle de son fils, par Phylistus, mort il y a quelques années après avoir vu dissiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces princes. Phylistus avoit des talens qui l'ont en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'est un esclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans, et qui montre à chaque instant, qu'il est encore plus ami de la tyrannie que des tyrans mêmes.

Je termine ici cette énumération déja trop longue. Vous ne trouverez peut être pas un peuple, une ville, un temple célèbre, qui n'ait son historien. Quantité d'écrivains s'exercent actuellement dans ce genre; je vous citerai Ephore et Théopompe qui s'y sont déjà signalés; deux Béotiens, nommés Anaxis et Dionysiodore, qui viennent de publier l'histoire de la Grèce; Anaximène de Lampsaque qui nous a donné celle des Grecs et des Barbares, depuis la naissance du genre humain, jusqu'à la mort d'Epaminondas.

Un titre si pompeux, lui dis-je, me préviendroit contre l'ouvrage: votre chronologie se traîne avec peine à cinq ou six siècles au-delà de la guerre de Troye; après quoi les temps finissent pour vous: à l'exception d'un petit nombre de peuples etrangers, le reste de la terre vous est inconnu. Vous n'appercevez

qu'un point dans la durée ainsi que dans l'espace, et votre auteur prétend nous instruire de ce qui s'est fait dans les siècles et les pays les plus éloignés!

Quand on connoît les titres d'ancienneté que les Egyptiens et les Chaldéens produisent en leur faveur, de quel œil de pitié regarde-t-on l'imperfection et la nouveauté des vôtres! Combien furent surpris les prêtres de Saïs, lorsqu'ils entendirent Solon leur étaler vos traditions, leur parler du règne de Phoronée, du déluge de Deucalion et de tant d'époques si récentes pour eux, si anciennes pour lui! „ Solon, Solon, lui dit un de ces prêtres, vos Grecs ne sont que des enfans. „

Ils n'ont pas cessé de l'être depuis. Les uns ne cherchent dans un historien que les charmes du style; les autres, que des aventures surnaturelles et puériles: d'autres dévorent avec intérêt ces fatigantes listes de noms inconnus et de faits stériles, qui, étayés d'un long amas de fables et de prodiges, remplissent presque entiérement votre ancienne histoire; cette histoire sur laquelle Homère avoit répandu un éclat immortel, à laquelle vos chroniqueurs n'ont ajouté que l'ennui le plus excessif.

Je voudrois que désormais vos auteurs ne s'occupassent que des deux ou trois derniers siècles, et que les temps antérieurs restassent en proie aux poëtes. Vous avez interprété la pensée d'Isocrate, me dit Euclide; il engagea deux de ses disciples, Ephore et Théopompe, à se consacrer uniquement à l'histoire. Ephore

est lent et incapable de pénibles recherches; Théopompe, actif, ardent, et propre aux discussions : que fit Isocrate? il lâcha le premier sur l'histoire ancienne, et destina le second à l'histoire moderne.

Ephore et Théopompe arrivèrent dans ce moment, Euclide qui les attendoit, me dit tout bas qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors: ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis; Euclide en avoit invité quelques-uns des siens. Avant qu'il fussent tous réunis, les deux historiens déclarèrent qu'ils n'avoient pas conconsumé leur temps à éclaircir les fictions des siècles antérieurs à la guerre de Troye, et faisant profession d'un vif amour pour la vérité, ils ajoutèrent qu'il seroit à désirer qu'un auteur eût été présent à tous les faits qu'il raconte.

Je me suis proposé, dit ensuite Ephore, d'écrire tout ce qui s'est passé parmi les Grecs et les Barbares, depuis le retour des Héraclides jusqu'à nos jours, pendant l'espace de 850 ans. Dans cet ouvrage divisé en 10 livres, précédés chacun d'un avant-propos, on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs loix, leurs mœurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits. Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grèce, et cet aveu me prévint en sa faveur.

Ce préambule fut suivi de la lecture d'un morceau tiré du onzième livre de son histoi-

re, et contenant une description de l'Egypte. C'est-là qu'aux diverses opinions hasardées sur le débordement du Nil, il en substitue une qui ne s'accorde, ni avec les loix de la physique, ni avec les circonstances de ce phénomène. J'étois auprès d'Euclide ; je lui dis : Ephore ne connoît pas l'Egypte, et n'a point consulté ceux qui la connoissent.

Je me convainquis bientôt que l'auteur ne se piquoit pas d'exactitude, et que, trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectoit d'assaisonner sa narration, des fables consignées dans les traditions des peuples, et dans les récits des voyageurs.

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme plusieurs écrivains l'orateur au-dessus de l'historien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réussir dans les deux genres.

Malgré ces défauts, son ouvrage sera, toujours regardé comme un trésor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera séparément, et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéresser : le style en est pur, élégant, fleuri, quoique trop souvent assujetti à certaines harmonies, et presque toujours dénué d'élévation et de chaleur.

Après cette lecture, tous les yeux se tournèrent vers Théopompe, qui commença par nous parler de lui. Mon père Damostrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, sa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, et quelque temps après, je vins dans cette

ville, où je m'appliquai sans relâche à l'étude de la philosophie et de l'éloquence.

Je composai plusieurs discours; je voyageai chez différens peuples; je parlai dans leurs assemblées, et, après une longue suite de succès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce siècle, au dessus des plus éloquens du siècle dernier : car tel qui jouissoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le second aujourd'hui.

Isocrate me fit passer, de la carrière brillante où je m'étois signalé, dans celle qu'avoient illustrée les talens d'Hérodote et de Thucydide; j'ai continué l'ouvrage de ce dernier : je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine; mais loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai soin de les lier avec l'histoire de presque tous les peuples, dont je rapporte les mœurs et les loix; j'embrasse un objet aussi vaste que celui d'Ephore; mon plan diffère du sien.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'instruire des faits: plusieurs des événemens que je raconte se sont passés sous mes yeux; j'ai consulté, sur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins; il n'est point de canton dans la Grèce que je n'aie parcouru; il n'en est point, où je n'aie contracté des liaisons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je suis assez riche pour ne pas craindre la dépense, et trop ami de la vérité pour redouter la fatigue.

Une si sotte vanité nous indisposa contre

l'auteur: mais il s'engagea tout-à-coup dans une route si lumineuse, il développa de si grandes connoissances sur les affaires de la Grèce et des autres peuples, tant d'intelligence dans la distribution des faits, tant de simplicité, de clarté, de noblesse et d'harmonie dans son style, que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges, l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

Cependant il continuoit de lire, et notre admiration commençoit à se refroidir; nous vîmes reparoître des fables; nous entendîmes des récits incroyables. Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défense des dieux, peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouit pendant toute sa vie d'un privilège singulier: son corps, frappé des rayons du soleil, ne projette plus d'ombre. Il nous dit encore que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout-à-coup, en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes et les oliviers porter des fruits mûrs, au milieu du printemps, et que depuis cette époque, les affaires de ce prince ne cessèrent de prospérer.

Ses disgressions sont si fréquentes, qu'elles remplissent près des trois quarts de son ouvrage, et quelquefois si longues, qu'on oublie à la fin l'occasion qui les a fait naître. Les harangues qu'il met dans la bouche des généraux au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient lassé les soldats.

Son style, plus convenable à l'orateur qu'à

l'historien, a de grandes beautés et de grands défauts : il n'est pas assez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots; il l'est trop, quand il est question de leur choix. Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ses périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles; d'autres fois les défigurer par des expressions ignobles et des ornemens déplacés.

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis souvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibérie * pour une ville, et cette erreur ne fut point relevée; j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit jusqu'à Gadir, que l'Ibérie est une région vaste et peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails sur cette ville. Elle est en Italie, répondit-il; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fut prise une fois par un peuple des Gaules.

Ces deux auteurs s'étant retirés, on leur donna les éloges qu'ils méritoient à bien des égards. Un des assistans, qui étoit couvert d'un manteau de philosophe, s'écria d'un ton d'autorité: Théopompe est le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'histoire: voyez avec quelle supériorité de lumières, il creuse dans cet abîme profond; avec quelle impétuosité d'éloquence, il met sous nos yeux

* L'Espagne.

ses affreuses découvertes. Toujours en garde contre les belles actions, il tâche de surprendre les secrets du vice déguisé sous le masque de la vertu.

Je crains bien, lui dis-je, qu'on ne démêle un jour dans ses écrits le poison de la malignité caché sous les dehors de la franchise et de la probité. Je ne puis souffrir ces esprits chagrins qui ne trouvent rien de pur et d'innocent parmi les hommes. Celui qui se défie sans cesse des autres m'apprend à me défier des siennes.

Un historien ordinaire, me repondit-on, se contente d'exposer les faits; un historien philosophe, remonte à leurs causes. Pour moi, je hais le crime, et je veux connoître le coupable, pour l'accabler de ma haine. Mais il faut du moins, lui dis-je, qu'il soit convaincu. Il est coupable, répondit mon adversaire, s'il avoit intérêt de l'être. Qu'on me donne un ambitieux, je dois reconnoître dans toutes ses démarches, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire, et je saurai gré à l'historien de me révéler les odieux mystères de cette passion. Comment lui dis-je! de simples présomptions, qu'on ne risque devant les juges, que pour étayer des preuves plus fortes, et qu'en les exposant à la contradiction, suffiront dans l'histoire pour imprimer, sur la mémoire d'un homme, un opprobre éternel!

Théopompe paroît assez exact dans ses récits; mais il n'est plus qu'un déclamateur, quand il distribue à son gré le blâme et la louange. Traite-t-il d'une passion? elle doit ê-

tre atroce et conséquente. S'agit-il d'un homme contre lequel il est prévenu ? il juge de son caractère par quelques actions, et du reste de sa vie par son caractère. Il seroit bien malheureux que de pareils imposteurs pussent disposer des réputations !

Il le seroit bien plus, répliqua-t-on avec chaleur, qu'il ne fût pas permis d'attaquer les réputations usurpées. Théopompe est comme ces juges de l'enfer qui lisent clairement dans le cœur des coupables ; comme ces médécins qui appliquent le fer et le feu sur le mal, sans offenser les parties saines. Il ne s'arrête à la source des vices, qu'après s'être assuré qu'elle est empoisonnée. Et pourquoi donc, répondis-je, se contredit-il lui-même ? Il nous annonce au commencement de son ouvrage, qu'il ne l'entreprend que pour rendre à Philippe l'hommage dû au plus grand homme qui ait paru en Europe, et bientôt il le représente comme le plus dissolu, le plus injuste et le plus perfide des hommes. Si ce prince daignoit jetter un regard sur lui, il le verroit se traîner honteusement à ses pieds. On se récria ; j'ajoutai : Apprenez donc qu'à présent même, Théopompe compose en l'honneur de Philippe un éloge rempli d'adulations. Qui croire sur ce point ? l'historien, ou le philosophe ?

Ni l'un ni l'autre, répondit Léocrate, ami d'Euclide. C'étoit un homme de lettres qui s'étant appliqué à l'étude de la politique et de la morale, méprisoit celle de l'histoire. Acusilaüs, disoit-il, est convaincu de mensonge par

Hellanicus, et ce dernier par Ephore, qui le sera bientôt par d'autres. On découvre tous les jours de nouvelles erreurs dans Hérodote, et Thucydide même n'en est pas exempt. Des écrivains ignorans ou prévenus, des faits incertains dans leur cause et dans leurs circonstances, voilà quelques-uns des vices inhérens à ce genre.

En voici les avantages, répondit Euclide; de grandes autorités pour la politique, de grands exemples pour la morale. C'est à l'histoire que les nations de la Grèce sont à tout moment forcées de recourir pour connoître leurs droits respectifs, et terminer leurs différends; c'est-là que chaque république trouve les titres de sa puissance et de sa gloire; c'est enfin à son témoignage que remontent sans cesse nos orateurs pour nous éclairer sur nos intérêts. Quant à la morale, ses préceptes nombreux sur la justice, sur la sagesse, sur l'amour de la patrie, valent-ils les exemples éclatans d'Aristide, de Socrate et de Léonidas?

Nos auteurs varient quelquefois, lorsqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorsqu'ils parlent des nations étrangères; nous les abandonnerons, si vous voulez, sur ces articles; mais depuis nos guerres avec les Perses, où commencent proprement notre histoire, elle est devenue le dépôt précieux des expériences que chaque siècle laisse aux siècles suivans. La paix, la guerre, les impositions, toutes les branches de l'administration sont discutées dans des assemblées générales; ces délibérations se

trouvent consignées dans des registres publics ; le récit des grands événemens est dans tous les écrits, dans toutes les bouches ; nos succès, nos traités sont gravés sur des monumens exposés à nos yeux. Quel écrivain seroit assez hardi pour contredire des témoins si visibles et si authentiques ?

Direz-vous qu'on se partage quelquefois sur les circonstances d'un fait ?

Et qu'importe qu'à la bataille de Salamine, les Corinthiens se soient bien ou mal comportés ? Il n'en est pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée et aux Thermopyles, quelques milliers de Grecs résistèrent à des millions de Perses, et qu'alors fut dévoilée, pour la première fois peut-être, cette grande et insigne vérité, que l'amour de la patrie est capable d'opérer des actions qui semblent être au-dessus des forces humaines.

L'histoire est un théatre où la politique et la morale sont mises en action ; les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions, qui décident quelquefois de leur destinée ; il faut donc qu'on leur présente des beaux modèles à suivre, et qu'on ne leur inspire que de l'horreur pour le faux héroïsme. Les souverains et les nations peuvent y puiser des leçons importantes ; il faut donc que l'historien soit impassible, comme la justice dont il doit soutenir les droits, et sincère comme la verité dont il prétend être l'organe. Ses fonctions sont si augustes, qu'elles devroient être exercées par des hommes d'une probité reconnue ; et sous

les yeux d'un tribunal aussi sévère que celui de l'Aréopage. En un mot, dit Euclide en finissant, l'utilité de l'histoire n'est affoiblie que par ceux qui ne savent pas l'écrire, et n'est méconnue que de ceux qui ne savent pas la lire.

Fin du Chapitre soixante-cinquième.

CHAPITRE LXVI.

Sur les Noms propres usités parmi les Grecs.

Platon a fait un traité dans lequel il hasarde plusieurs étymologies sur les noms des héros, des génies et des dieux. Il y prend des licences dont cette espèce de travail n'est que trop susceptible. Encouragé par son exemple, et moins hardi que lui, je place ici quelques remarques touchant les noms propres usités chez les Grecs; le hasard les avoit amenées pendant les deux entrètiens que je viens de rapporter. Des écarts d'un autre genre, ayant dans ces mêmes séances arrêté plus d'une fois notre attention sur la philosophie et sur la mort de Socrate, j'appris des détails dont je ferai usage dans le chapitre suivant.

On distingue deux sortes de noms; les uns simples, les autres composés. Parmi les premiers, il en est qui tirent leur origine de certains rapports qu'on avoit trouvés entre un tel homme et un tel animal. Par exèmple, Léo, *le lion*; Lycos, *le loup*, Moschos; *le veau*; Corax, *le corbeau*; Sauros, *le lezard*; Batrachos, *la grenouille*; Alectryon, *le coq*, &c. Il en est encore qui paroissent tirés de la couleur du visage; Argos, *le blanc*; Mélas, *le noir*; Xanthos, *le blond*; Pyrrhos, *le roux* *.

---

* Argos est la même qu'Argus; Phyrrhos que

Quelquefois un enfant reçoit le nom d'une divinité, auquel on donne une légère inflexion. C'est ainsi qu'Apollonios vient d'Apollon ; Poséidonios, de Poséidon ou Neptune ; Démétrios, de Déméter ou Cérès ; Athénée, d'Athené ou Minerve.

Les noms composés sont en plus grand nombre que les simples. Si des époux croient avoir obtenu par leurs prières la naissance d'un fils, l'espoir de leur famille, alors, par reconnoissance, on ajoute avec un très-léger changement au nom de la divinité protectrice, le mot doron, qui signifie *présent*. Et de là les noms de Théodore, Diodore, Olympiodore, Hypatodore, Hérodore, Athénodore, Hermodore, Héphestiodore, Héliodore, Asclépiodore, Céphisodore, &c. c'est à-dire, *présent* des dieux, de Jupiter, du dieu d'Olympie, du très-haut, de Junon, de Minerve, de Mercure, de Vulcain, du Soleil, d'Esculape, du fleuve Céphise, &c.

Quelques familles prétendent descendre des dieux : et de là les noms de Théogène ou Théagéne, *né des dieux* ; Diogène, *né de Jupiter* ; Hermogène, *né de Mercure*, &c.

C'est une remarque digne d'attention, que la plupart des noms rapportés par Homère, sont des marques de distinction. Elles furent accordées comme récompense, aux qualités qu'on

---

Pyrrhus, ec. les Latins ayant terminé en *us*, les noms propres qui, parmi les Grecs, finissoient en *os*.

estimoit le plus dans les siècles héroïques ; telles que la valeur, la force, la légéreté à la course, la prudence, et d'autres vertus. Du mot polémos, qui désigne *la guerre*, on fit Tlépolème, c'est-à-dire, *propre à soutenir les travaux de la guerre*; Archeptolème, *propre à diriger les travaux de la guerre.*

En joignant au mot maqué, *combat*, des prépositions, et diverses parties d'oraison qui en modifient le sens d'une manière toujours honorable, on composa les noms d'Amphimaque, d'Antimaque, de Psomaque, de Télémaque. En procédant de la même manière sur le mot hénoréa, *force*, *intrépidité*, on eut Agapénor, *celui qui estime la valeur*; Agénor, *celui qui la dirige*; Prothoénor, *le premier par son courage*: quantité d'autres encore, tels que Alégénor, Anténor, Eléphénor, Euchénor, Pésénor, Hypsénor, Hypérénor, &c. Du mot damao, *je dompte*, *je soumets*, on fit Damastor, Amphidamas, Chersidamas, Iphidamas, Polydamas, &c.

De thoos, *léger à la course*, dérivèrent les noms d'Aréithoos, d'Alcathoos, de Panthoos, de Pirithoos, &c.

De noos, *esprit*, *intelligence*, ceux d'Astynoos, Arsinoos, Autonoos, Iphinoos, &c. De médos, *conseil*, ceux d'Agamède ; Eumède, Lycomède, Périmède, Thrasymède. De cléos, *gloire*, ceux d'Amphiclès, Agaclès, Bathyclès, Doriclos, Echéclos, Iphiclos, Patrocle, Cléobule, &c.

Il suit de là que plusieurs particuliers avoient alors deux noms, celui que leur avoient donné leurs parens, et celui qu'ils méritèrent

par leurs actions ; mais le second fit bientôt oublier le premier.

Les titres d'honneur que je viens de rapporter, et d'autres en grand nombre que je supprime, tels que celui d'Oiménos, *l'impétueux*; d'Astéropéos, *le foudroyant*, se transmettoient aux enfans, pour leus rappeler les actions de leurs pères, et les engager à les imiter.

Ils subsistent encore aujourd'hui ; et comme ils ont passé dans les différentes classes des citoyens, ils n'imposent aucune obligation. Quelquefois même il en résulte un singulier contraste avec l'état ou le caractère de ceux qui les ont reçus dans leur enfance.

Un Perse, qui fondoit tout son mérite sur l'éclat de son nom, vint à Athènes. Je l'avois connu à Suze ; je le menai à la place publique. Nous nous assîmes auprès de plusieurs Athéniens qui conversoient ensemble. Il me demanda leurs noms, et me pria de les lui expliquer. Le premier, lui dis-je, s'appelle Eudoxe, c'est-à-dire, *illustre*, *honorable :* et voilà mon Perse qui s'incline devant Eudoxe. Le second, repris je, se nomme Polyclète, ce qui signifie *fort célèbre*: autre révérence plus profonde. Sans doute, me dit-il, ces deux personnages sont à la tête de la république. Point du tout, répondis-je ; ce sont de gens du peuple à peine connus. Le troisième qui paroît si foible, se nomme Agasthène, ou peut-être, Mégasthène, ce qui signifie *le fort*, ou même *le très-fort*. Lé quatrième qui est si gros et si pesant s'appelle Prothoos, mot qui désigne

le léger, *celui qui devance les autres à la course.* Le cinquième qui vous paroît si triste, se nomme Epicarès, *le gai.* Et le sixième, me dit le Perse avec impatience? Le sixième, c'est Socrate, c'est-à-dire, *le sauveur de l'armée.* — Il a donc commandé? — Non, il n'a jamais servi. Le septième, qui s'appelle Clitomaque, *illustre guerrier*, a toujours pris la fuite, et on l'a déclaré infame. Le huitième s'appelle Dicaeus, *le juste.* — Eh bien? — Eh bien, c'est le plus insigne fripon qui existe. J'allois lui citer encore le neuvième qui s'appelloit Evelton, *le bien venu*, lorsque l'étranger se leva, et me dit: Voilà des gens qui déshonorent leurs noms. Mais du moins, reprisje, ces noms ne leur inspirent point de vanité.

On ne trouve presque aucune dénomination flétrissante dans Homère. Elles sont plus fréquentes aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'on n'auroit dû l'attendre d'un peuple qui est si aisément frappé des ridicules et des défauts.

Fin du Chapitre soixante-sixième.

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

Socrate étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque; il quitta la profession de son père, après l'avoir suivie pendant quelque temps. Phénarète, sa mère exerçoit celle de sage femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et, cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme, un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes et les arts agréables, fixèrent tour-à-tour son attention.

Il parût dans un temps où l'esprit humain sembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeoient du soin de les recueillir ou de les répandre: les philosophes, dont la plupart passoient leur vie à méditer sur la formation de l'univers, et sur l'essence des êtres; les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fasteuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres; il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, il s'apperçut que plus il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'epaississoient autour de lui: alors il reconnut que la nature, en nous accordant sans peine les connoissances de première nécéssité, se fait arracher celles qui sont moins utiles, et nous refuse avec rigueur toutes celles qui ne satisferoient qu'une curiosité inquiète. Ainsi, jugeant de leur importance, par le degré d'évidence ou d'obscurité dont elles sont accompagnées, il prit le parti de renoncer à l'étude des premiers causes, et de rejetter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou qu'à égarer l'esprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux que, soutenant toutes les doctrines, sans en adopter aucune, ils introduisoient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connoissance nécessaire aux hommes, étoit celle de leurs devoirs; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire: et, soumettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux et nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple que les nations suivoient paisiblement depuis une longue suite de siècles.

Principes de Socrate.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat: les dieux etendent leur providence sur la nature entière: présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme, distingué des autres animaux par des qualités eminentes, et sur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection; ils lui parlent sans cesse par ces loix souveraines, qu'ils ont gravées dans son cœur: „ Prosternez-vous devant les dieux; honorez vos parens; faites du bien à ceux qui vous en font. „ Ils lui parlent aussi par leurs oracles répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés.

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre foiblesse. Si leur puissance les élève au dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection; des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus: c'est les honorer, que de leur obéir; c'est leur

obéir, que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui, dans le désir de leur plaire, s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux les plus beaux des hommages; mais il faut qu'il soit continuel: leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance. N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres, et souvenons nous que la présence des dieux éclaire et remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence, vérité dont il étoit intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fût possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; au dessous de lui, deux dieux inferieurs, formés de ses mains; revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, par-tout il se fût prosterné devant lui, par-tout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foiblesses, et qu'on écartât de leur culte les superstitions qui les défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples; mais elles doivent être autorisées par les loix, et accompagnées de la pureté d'intention.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui

règne dans le moral, ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme; et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Le vrai bien est permanent et inaltérable; il remplit l'ame sans l'épuiser, et l'établit dans une tranquillité profond pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Il ne consiste donc point dans la jouissance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, des richesses et des honneurs. Ces avantages, et tous ceux qui irritent le plus nos désirs, ne sont pas des biens par eux-mêmes puisqu'ils peuvent être utiles ou nuisibles par l'usage qu'on en fait, ou par les effets qu'ils produisent naturellement: les uns sont accompagnés de tourmens, les autres suivis de dégoûts et de remords; tous sont détruits, dès qu'on en abuse; et l'on cesse d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus justes idées des maux que nous redoutons: il en est, comme la disgrace, la maladie, la pauvreté, qui malgré la terreur qu'ils inspirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richesses et la santé.

Ainsi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain, ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête; et comme toutes nos actions sont des choix, et que ces choix sont d'autant plus aveugles

qu'ils sont plus importans, nous risquons sans cesse de tomber dans les piéges qui nous entourent. De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de systêmes de bonheur renversés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines: ce guide est la sagesse, qui est le plus grand de biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée, qui dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux loix, et de ne faire tort à personne; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoît le danger, et la nécessité de la braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliqué aux différentes circonstances de la vie.

Il suit de là que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui

par des philosophes, trouvoit des contradicteurs du temps de Socrate. On lui disoit: Nous devons nous plaindre de notre foiblesse, et non de notre ignorance; et si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître. Vous ne le connoissez pas répondoit-il; vous le rejetteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal: mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroît un bien plus grand encore.

On insistoit: Cette préférence nous la condamnons avant et après nos chutes; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous?

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse qui peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance: détruisez son empire, et vous verrez disparoître ces illusions qui vous éblouissent, ces opinions confuses et mobiles que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté

de la vertu font une telle impression sur nos ames, qu'elles ne resistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans, parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage, à un plus grand.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes, et de les conduire à la vertu par la vérité; on le vit consacrer, tous les momens de sa vie à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui étoit possible, l'empire chancelant des loix et des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de l'administration; il avoit de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens, disoit-il, je multiplie les services que je dois à ma patrie.

Comme il ne devoit ni annoncer ses projets de réforme, ni en accélérer l'exécution, il ne composa point d'ouvrage; il n'affecta point de réunir à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies,

parmi le peuple, il profitoit de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur; tous ses frères en un mot; car c'étoit sous ce point de vue qu'il envisageoit tous les hommes *. La conversation ne rouloit d'abord que sur des choses indifférentes; mais par degrès, et sans s'en appercevoir, ils lui rendoient compte de leur conduite, et la plupart apprenoient, avec surprise, que dans chaque état, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen.

Socrate ne se flattoit pas que sa doctrine seroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits, et portoit la licence à son comble; mais il présumoit que leurs enfans, plus dociles, la transmettoient à la génération suivante.

Disciples de Socrate.

Il les attiroit par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eschine, après l'avoir entendu, s'écria: " Socrate, je suis pauvre, mais je me donne entièrement à vous, c'est tout ce que je puis vous offrir Vous ignorez, lui répondit Socrate, la beauté du present que vous

* Socrate disoit: Je suis citoyen de l'univers. Aristippe: Je suis étranger par-tout. Ces deux mots suffisent pour caractériser le maître et le disciple.

me faites „. Son premier soin étoit de démêler leur caractère: il les aidoit, par ses questions à mettre au jour leurs idées, et les forçoit, par ses réponses, à les rejetter. Des définitions plus exactes dissipoient par degrés les fausses lumières qu'on leur avoit données dans une première institution, et des doutes, adroitement exposés, redoubloient leur inquiétude et leur curiosité: car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient supporter ni leur ignorance, ni leurs foiblesses.

Plusieurs ne purent soutenir cette épreuve; et, rougissant de leur état, sans avoir la force d'en sortir, ils abandonnèrent Socrate, qui ne s'empressa pas de les rappeller. Les autres apprirent, par leur humiliation, à se méfier d'eux mêmes, et dès cet instant il cessa de tendre des piéges à leur vanité. Il ne leur parloit point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste; point de reproches amers, point de plaintes importunes; c'étoit le langage de la raison et de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Il s'attachoit à former leur esprit, parce que chaque précepte devoit avoir son principe; il les exerçoit dans la dialectique parce qu'ils auroient à combattre contre les sophismes de la volupté et des autres passions.

Jamais homme ne fut moins susceptible de jalousie. Vouloient-ils prendre une legère teinture des sciences exactes? il leur indiquoit les maîtres qu'il croyoit plus éclairés que lui. Désiroient-ils de fréquenter d'autres écoles? il les

recommandoit lui-même au philosophe qu'ils lui préféroient.

Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenoient le sujet : tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé ; il les relisoit, parce qu'il savoit que pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu : tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science et du vrai bien. Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier, établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile. D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soummission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient ; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelques séveres qu'ils puissent être ; égalité d'amedans l'une et l'autre fortune, obligation de se rendre utile aux hommes ; nécéssité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres ; ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux ; de là ces maximes prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui : que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité ; que l'oisiveté avilit, et non le travail ; qu'un regard, arrêté avec

complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Eh! comment, en effet, la présomption de l'ignorance ne l'auroit-elle pas révolté, lui qui, à force de connoissances et de travaux, croyoit avoir à peine acquis le droit d'avouer qu'il ne savoit rien; lui qui voyoit dans l'état, les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, et confiées à des gens sans lumières ou sans probité; dans la société et dans l'intérieur des familles, tous les principes obscurcis, tous les devoirs méconnus; parmi la jeunesse d'Athènes, des esprits altiers et frivoles, dont les prétentions n'avoient point de bornes, et dont l'incapacité égaloit l'orgueil?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, lisoit, dans le cœur d'Alcibiade, le désir d'être bientôt à la tête de la république; et dans celui de Critias, l'ambition de la subjuguer un jour: l'un & l'autre, distingués par leur naissance et par leurs richesses, cherchoient à s'instruire pour étaler dans la suite leurs connoissances

aux yeux du peuple. Mais le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité, et, dans cette confusion de sentimens, le disciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à sa séduction, Alcibiade et Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence.

Des succès moins brillans et plus durables, sans le consoler de cette perte, le dédommageoient de ses travaux. Ecarter des emplois publics, ceux de ses élèves qui n'avoient pas encore assez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modestie; les réunir, quand ils étoient divisés; rétablir le calme dans leurs familles, et l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus religieux, plus justes, plus tempérans: tels étoient les effets de cette persuasion douce, qu'il faisoit couler dans les ames; tels étoient les plaisirs qui transportoient la sienne.

Caractère et mœurs de Socrate.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples: les traits suivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine a réprimer la vio-

lence de son caractère, soit, que ce défaut paroisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément; dans la suite, sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xantippe, son épouse, ne troubla plus le calme de son ame, ni la sérénité qui régnoit sur son front. Il leva le bras sur son esclave: Ah! si je n'étois en colère; lui dit-il! et il ne le frappa point. Il avoit prié ses amis de l'avertir quand ils appercevroient de l'altération dans ses traits ou dans sa voix.

Quoiqu'il fût très-pauvre, il ne retira aucun salaire de ses instructions, et n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques riches particuliers de la Grèce, voulurent l'attirer chez eux, il les refusa; et quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, sous prétexte qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait.

Cependant son intérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentit de la médiocrité de sa fortune. Cette propriété tenoit aux idées d'ordre et de décence qui dirigeoient ses actions, et le soin qu'il prenoit de sa santé, au désir qu'il avoit de conserver son esprit libre et tranquille.

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité; et dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses mœurs.

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance: comme il s'étoit endurci depuis long-temps,

contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons, on le vit au siège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nus sur la glace. Les soldats lui supposèrent le projet d'insulter à leur mollesse; mais il en auroit agi de même, s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même siége, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure, qu'il avoit mérité lui-même.

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à côté du général, qu'il aidoit de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant apperçu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules, et le mit en lieu de sureté. Lachés, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter sur la victoire, si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate.

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de sénateur, en cette qualité, il présidoit, avec quelques autres membres du sénat, à l'assemblée du peuple. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire signalée: on proposoit une forme de jugement aussi vicieu-

se par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevoit à la moindre contradiction, et demandoit qu'on mit les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens, effrayés, approuvèrent le décret; Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux loix, rien ne le forceroit à le violer, et il ne viola point.

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits, avec ceux auxquels on reconnoit le Dieu Silène. Il avoit beaucoup d'agrémens et de gaieté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante: point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement et la justesse des idées. Il disoit qu'Aspasie lui avoit donné des leçons de rhétorique; ce qui signifioit sans doute, qu'il avoit appris auprès d'elle à s'exprimer avec plus de graces: il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide et les hommes les plus distingués de son siècle; mais ses disciples furent toujours ses véritables amis; il en étoit adoré, et j'en ai vu qui, long-temps après sa mort, s'attendrissoient à son souvenir.

Génie de Socrate.

Pendant qu'il conversoit avec eux, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis son enfance, et dont les inspira-

tions ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient souvent sur le point de l'exécution. Si on le consultoit sur un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrette se faisoit entendre; s'il devoit réussir, elle gardoit le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse; un autre s'adressa pour le même sujet à l'oracle de Trophonius, et sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite. Les auroit-il laissés dans le doute, si, par ce génie, il prétendoit désigner cette prudence rare que son expérience lui avoit acquise? Vouloit-il les engager dans l'erreur, et s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré? Non, me répondit Xénophon, à qui je proposois un jour ces questions: jamais Socrate ne déguisa la vérité; jamais il ne fut capable d'une imposture, il n'étoit ni assez vain, ni assez imbécille pour donner de simples conjectures comme de véritables prédictions; mais il étoit convaincu lui-même; et quand il nous parloit au nom de son génie, c'est qu'il en ressentoit intérieurement l'influence.

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestoit que son maître persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejettoit les apparitions dont on lui faisoit le récit; mais qu'il écoutoit et interrogeoit avec l'intérêt le plus vif, ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur préscience; qu'il racontoit, ainsi que ses disciples, plusieurs de ses prédictions que l'événement avoit justifiées; que quelques-unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, et qu'il ne songea point à les démentir; on verra clairement qu'il étoit de bonne foi, lorsqu'en parlant de son génie, il disoit qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à personne.

En examinant ses principes et sa conduite, on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante, il pensoit, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philosophes, que les dieux, touchés des besoins, et fléchis par les prières de l'homme de bien, lui dévoilent quelquefois l'avenir par différens signes. En conséquence il exhortoit ses disciples: tantôt à consulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination. Lui-même, docile à l'opinion du plus grand nombre, étoit attentif aux songes, et leur obéissoit comme à des avertissemens du ciel. Ce n'est pas tout encore; souvent prolongée pendant des heures entières dans la contemplation, son ame, pure et dégagée des sens, remontoit insensiblement à la source des devoirs et des vertus; or, il est difficile de se tenir longtemps sous les yeux de la divinité, sans oser l'interroger, sans écouter sa réponse, sans se familiariser avec les illusions que produit quel-

quefois la contention d'esprit. D'après ces notions, doit-on s'etonner que Socrate prît quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines, et rapportât à une cause surnaturelle, les effets de la prudence ou du hasard?

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie, des faits qui porteroient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout-à-coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier? *

Je cite un second exemple. Au siège de Potidée, on s'apperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil; car c'étoit en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et dans leur admiration, se le montroient l'un à l'autre. Le soir, quelques-uns d'entr'eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente.

* Quelques uns de ses disciples continuèrent leur chemin, malgré l'avis du génie, et rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'est Théocrite, disciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, et qui prend à témoin Simmias, autre disciple de Socrate.

Vouloit-il se donner en spectacle à l'armée? Son esprit pouvoit il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux présente quelquefois des obscurités impénétrables.

Prévention contre Socrate.

Quoiqu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre; les autres, l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

Comme il vouloit que dans la recherche de la vérité, on commençât par hésiter et se méfier des lumières, qu'on avoit acquises, et que pour degoûter, ses nouveaux élèves des fausses idées qu'ils avoient rèçues, il les amenoit de conséquences en conséquences, au point de convenir que suivant leurs principes, la sagesse même pourroit devenir nuisible; les assistans, qui ne pénétroient pas ses vues, l'accusoient de jetter ses disciples dans le doute; de soutenir le pour et le contre; de tout détruire, et de ne rien édifier.

Comme auprès de ceux dont il n'étoit pas connu, il affectoit de ne rien savoir; et dissimuloit d'abord ses forces, pour les emplo-

yer ensuite avec plus de succès, on disoit que par une ironie insultante, il ne cherchoit qu'à tendre des piéges à la simplicité des autres *.

Comme la jeunesse d'Athènes, qui voyoit les combats des gens d'esprit, avec le même plaisir qu'elle verroit ceux des animaux féroces, applaudissoit à ses victoires, et se servoit, à la moindre occasion, des armes qui les lui avoient procurées, on inferoit de-là qu'elle ne puisoit à sa suite, que le goût de dispute et de la contradiction. Les plus indulgens observoient seulement qu'il avoit assez de talens pour inspirer à ses élèves l'amour de la sagesse; et point assez pour leur en faciliter la pratique.

Il assistoit rarement aux spectacles; et comme il blâmoit l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs Auteurs.

De ce qu'il ne paroissoit presque jamais à l'assemblée du peuple, et qu'il n'avoit ni crédit ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des suffrages, plusieurs se contentèrent de le regarder comme un homme oisif, inutile, qui n'annonçoit que des réformes, et ne promettoit que vertus.

De cette foule de préjugés et de sentimens réunis il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui

* Voyez la note à la fin du volume.

donner cette qualification long-temps après sa mort, et de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théâtre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement; comme d'autres auteurs dramatiques y jouèrent d'autres philosophes : car il régnoit alors de la division entre ces deux classes de gens de lettres.

Il falloit jetter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations ; Aristophane le représente suspendu au-dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes.

Aristophane présenta sa pièce au concours; elle reçut des applaudissemens, et ne fut pas couronnée : il la remit au théâtre l'année d'après, et elle n'eut pas un meilleur succès ; il la retoucha de nouveau, mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation. Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'assister à la première, et de se montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée. De pareilles attaques n'ébranloient pas plus sa constance que les au-

tres événemens de la vie. „ Je dois me corriger, disoit-il, si les reproches de ces auteurs sont fondés; les mépriser, s'ils ne le sont pas. „ On lui rapportoit un jour qu'un homme disoit du mal de lui; „ C'est, répondit-il, qu'il n'a pas appris à bien parler. „

Accusation contre Socrate.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout-à-coup, il apprit qu'un jeune homme venoit de présenter au second des Archontes, une dénonciation conçue en ces termes: „ Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pithos, intente une accusation criminelle contre Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et qu'il introduit parmi nous des divinités nouvelles sous le nom de Génies; Socrate est coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes; pour peine, la mort. „

Mélitus étoit un poëte froid et sans talens; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se pérpetuera que par les plaisanteries d'Aristophane. Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus et Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine. Ce dernier étoit un de ces orateurs publics qui, dans les assemblées du Sénat et du peuple, discutent les intérêts de la patrie et disposent de l'opinion de la multitude, comme la multitude dis-

pose de tout. Ce fut lui qui dirigea les procédures.

Des richesses considérables et des services signalés rendus à l'état, plaçoient Anytus parmi les citoyens qui avoient le plus de crédit. Il remplit successivement les premières dignités de la république. Zélé partisan de la démocratie, persécuté par les 30 tyrans, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à leur expulsion et au rétablissement de la liberté.

Anytus avoit long temps vécu en bonne intelligence avec Socrate; il le pria même une fois de donner quelques instructions à son fils, qu'il avoit chargé des détails d'une manufacture dont il tiroit un gros revenu. Mais Socrate lui ayant représenté que ces fonctions avilissantes ne convenoient ni à la dignité du père, ni aux dispositions du fils, Anytus, blessé de cet avis, défendit au jeune homme tout commerce avec son maître.

Quelque-temps après, Socrate examinoit avec Ménon, un de ses amis, si l'éducation pouvoit donner les qualités de l'esprit et du cœur, refusées par la nature. Anytus survint et se mêla de la conversation. La conduite de son fils, dont il négligeoit l'éducation, commençoit à lui donner de l'inquiétude. Dans la suite du discours, Socrate observa que les enfans de Thémistocle, d'Aristide et de Périclès, entourés de maîtres de musique, d'équitation et de gymnastique, se distinguèrent dans ces différens genres; mais qu'ils ne furent jamais aussi vertueux que leurs pères, preuve certaine, ajoutoit-il, que ces derniers ne trouvè-

rent aucun instituteur en état de donner à leur fils le mérite qu'ils avoient eux-mêmes. Anytus qui se plaçoit à coté de ces grands hommes, sentit, ou supposa l'allusion. Il répondit avec colère: „ Vous parlez des autres avec une licence intolérable. Croyez moi, soyez plus réservé, ici plus qu'ailleurs, il est aisé de faire du bien ou du mal à qui l'on veut, et vous devez le savoir. „

A ces griefs personnels s'en joignoient d'autres qui aigrissoient Anytus, et qui lui étoient communs avec la plus grande partie de la nation. Il faut les développer pour faire connoître la principale cause de l'accusation contre Socrate.

Deux factions ont toujours subsisté parmi les Athéniens, les partisans de l'aristocratie, et ceux de la démocratie. Les premiers presque toujours asservis se contentoient, dans les temps heureux, de murmurer en secret; dans les malheurs de l'état, et surtout vers la fin de la guerre du Péloponèse, ils firent quelques tentatives pour détruire la puissance excessive du peuple. Après la prise d'Athènes, les Lacédémoniens en confièrent le gouvernement à trente magistrats, la plupart tirés de cette classe. Critias, un des disciples de Socrate, étoit à leur tête. Dans l'espace de huit mois ils exercèrent plus de cruautés que le peuple n'en avoit exercé pendant plusieurs siècles. Quantité de citoyens, obligés d'abord de prendre la fuite, se réunirent enfin sous la conduite de Thrasybule et d'Anytus. L'oligarchie fut détruite, l'ancienne forme de gouvernement ré-

tablie; et pour prévenir désormais toute dissention, une amnistie presque générale accorda le pardon, et ordonna l'oubli du passé. Elle fut publiée et garantie sous la foi du serment, trois ans avant la mort de Socrate.

Le peuple prêta le serment; mais il se rappelloit avec frayeur qu'il avoit été dépouillé de son autorité, qu'il pouvoit à tout moment la perdre encore, qu'il étoit dans la dépendance de cette Lacédémone si jalouse d'établir par-tout l'oligarchie, que les principaux citoyens d'Athènes entretenoient des intelligences avec elle, et se trouvoient animés des mêmes sentimens. Et que ne feroit pas cette faction cruelle dans d'autres circonstances, puisqu'au milieu des ruines de la république, il avoit fallu tant de sang pour assouvir sa fureur?

Les flatteurs du peuple redoubloient ses alarmes, en lui représentant que des esprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire; que Socrate, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne cessoit d'infecter la jeunesse d'Athènes par des maximes contraires à la constitution établie; qu'on lui avoit entendu dire plus d'une fois, qu'il falloit être insensé pour confier les emplois et la conduite de l'état à des magistrats qu'un sort aveugle choisissoit parmi le plus grand nombre des citoyens; que, docile à ses leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république, avoit, en dernier lieu, conspiré contre sa liberté; que dans

le même temps Critias et Theramène, deux autres de ses disciples, n'avoient pas rougi de se placer à la tête des trente tyrans; qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les suites, difficiles à prévoir, seroient impossibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate? On n'avoit à lui reprocher que des discours sur lesquels les loix n'avoient rien statué, et qui par eux-mêmes ne formoient pas un corps de delit, puisqu'ils n'avoient pas une liaison nécessaire avec les malheurs dont on avoit à se plaindre: d'ailleurs, en les établissant comme l'unique base de l'accusation, on risquoit de réveiller l'animosité des partis; et l'on étoit obligé de remonter à des événemens sur lesquels l'amnistie imposoit un silence absolu.

La trame ourdie par Anytus paroît à ces inconvéniens, et servoit à-la-fois sa haine personnelle et la vengeance du parti populaire. L'accusateur, en poursuivant Socrate comme un impie, devoit se flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces sortes d'accusations, et qu'en confondant Socrate avec les autres philosophes, il étoit persuadé qu'ils ne pouvoient s'occuper de la nature, sans nier l'existence des dieux. D'ailleurs la plupart des juges, ayant autrefois assisté à la représentation des Nuées d'Aristophane, avoient conservé contre Socrate ces impressions sourdes, que dans une grande ville il est si facile de recevoir, et si difficile de détruire.

D'un autre côté, Mélitus, en le poursuivant comme le corrupteur de la jeunesse, pou-

voit, à la faveur d'une allégation si vague, rappeler incidemment et sans risque, des faits capables de soulever les juges, et d'effrayer les partisans du gouvernement populaire.

Le secret de cette marque n'a pas échappé à la postérité, environ 54 ans après la mort de Socrate, l'orateur Eschine, avec qui j'étois fort lié, disoit en présence du-même tribunal, où fut plaidée la cause de ce philosophe : „ Vous qui avez mis à mort le sophiste Socrate, convaincu d'avoir donné des leçons à Critias, l'un de ces trente magistrats qui détruisirent la démocratie. „

Pendant les premières procédures, Socrate se tenoit tranquille ; ses disciples dans l'effroi s'empressoient de conjurer l'orage : le célébre Lysias fit pour lui un discours touchant, et capable d'émouvoir les juges ; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence.

Un de ses amis nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler à sa défense. „ Je m'en suis occupé depuis que je respire, répondit Socrate ; qu'on examine ma vie entière : voilà mon apologie. „

„ Mais, reprit Hermogène, la vérité a besoin de soutien, et vous n'ignorez pas combien, dans nos tribunaux, l'éloquence a perdu de citoyens, et sauvé de coupables. Je le sais, répliqua Socrate ; j'ai même deux fois entrepris de mettre en ordre mes moyens de défense ; deux fois, le génie qui m'éclaire m'en a détourné, et j'ai reconnu la sagesse de ses conseils. „

„ J'ai vécu, jusqu'à présent, le plus heureux des mortels. J'ai comparé souvent mon état à celui des autres hommes, et je n'ai envié le sort de personne. Dois-je attendre que les infirmités de la vieillesse me privent de l'usage de mes sens, et qu'en affoiblissant mon esprit, elles ne me laissent que des jours inutiles ou destinés à l'amertume? Les dieux, suivant les apparences, me préparent une mort paisible, exempte de douleur, la seule que j'eusse pu désirer. Mes amis, témoins de mon trépas, ne seront frappés ni de l'horreur du spectacle, ni des foiblesses de l'humanité; et dans mes derniers momens, j'aurai encore assez de force pour lever mes regards sur eux, et leur faire entendre les sentimens de mon cœur. „

„ La postérité prononcera entre mes juges et moi: tandis qu'elle attachera l'opprobre à leur mémoire, elle prendra quelque soin de la mienne, et me rendra cette justice, que, loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai travaillé qu'à les rendre meilleurs. „

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des Héliastes auquel l'Archonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui, dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cent juges.

Mélitus et les autres accusateurs, avoient concerté leurs attaques à loisir; dans leurs plaidoyers, soutenus de tout le prestige de l'éloquence, ils avoient rassemblé, avec un art infini, beaucoup de circonstances, propres à prévenir les juges. Je vais rapporter quelques-unes de leurs allégations, er les réponses qu'elles occasionnèrent.

Premier délit de Socrate. *Il n'admet pas les divinités d'Athènes, quoique, suivant la loi de Dracon, chaque citoyen soit obligé de les honorer.*

La réponse étoit facile: Socrate offroit souvent des sacrifices devant sa maison; souvent il en offroit pendant les fêtes, sur les autels publics; tout le monde en avoit été témoin, et Mélitus lui-même, s'il avoit daigné y faire attention. Mais, comme l'accusé s'élevoit contre les pratiques superstitieuses qui s'étoient introduites dans la religion, et qu'il ne pouvoit souffrir les haines, et toutes ces passions honteuses qu'on attribuoit aux dieux, il étoit aisé de le noircir aux yeux de ceux à qui une piété éclairée est toujours suspecte.

Mélitus ajoutoit, que, sous le nom de génies, Socrate prétendoit introduire, parmi les Athèniens, des divinités étrangères, et qu'une telle audace méritoit d'être punie, conformément aux loix: dans cet endroit, l'orateur se permit des plaisanteries sur cet esprit dont le philosophe se glorifioit de ressentir l'inspiration secrète.

Cette voix, répondit Socrate, n'est pas celle d'une divinité nouvelle; c'est celle des dieux que nous adorons. Vous convenez tous qu'ils prévoient l'avenir, et qu'ils peuvent nous en instruire; ils s'expliquent aux uns par la bouche de la Pythie: aux autres, par différens signes; à moi, par un interprête dont les oracles sont préférables aux indications que l'on tire du vol des oiseaux; car mes disciples

témoigneront que je ne leur ai rien prédit qui ne leur soit arrivé.

A ces mots, les juges firent entendre des murmures de mécontentement; Mélitus l'auroit augmenté, s'il avoit observé qu'en autorisant les révélations de Socrate, on introduiroit tôt ou tard le fanatisme dans un pays où les imaginations sont si faciles à ébranler, et que plusieurs se feroient un devoir d'obéir plutôt aux ordres d'un esprit particulier, qu'à ceux des magistrats. Il paroît que Mélitus n'entrevit pas ce danger.

Second délit de Socrate. *Il corrompt la jeunesse d'Athènes*. Il ne s'agissoit pas des mœurs de l'accusé, mais de sa doctrine; on disoit que ses disciples n'apprenoient à sa suite qu'à briser les liens du sang et de l'amitié. Ce reproche, uniquement fondé sur quelques expressions malignement interprétées, ne servit qu'à déceler la mauvaise foi de l'accusateur: mais Mélitus reprit ses avantages, quand il insinua que Socrate étoit ennemi du peuple; il parla des liaisons de ce philosophe avec Alcibiade et Critias. On repondit qu'ils montrèrent des vertus, tant qu'ils furent sous sa conduite; que leur maître avoit, dans tous les temps, condamné les excès du premier, et que, pendant la tyrannie du second, il fut le seul qui osât s'opposer à ses volontés.

Enfin, disoit Mélitus aux juges, c'est par la voie du sort que vous avez été établis pour rendre la justice, et que plusieurs d'entre vous ont rempli des magistratures importantes. Cette forme, d'autant plus essentielle, qu'elle peut

seule conserver entre les citoyens une sorte d'égalité, Socrate la soumet à la censure; et la jeunesse d'Athènes, à son exemple, cesse de respecter ce principe fondamental de la constitution.

Socrate, en s'expliquant sur un abus qui confioit au hasard la fortune des particuliers et la destinée de l'état, n'avoit dit que ce que pensoient les Athéniens les plus éclairés. D'ailleurs, de pareils discours, ainsi que je l'ai observé plus haut, ne pouvoient pas entraîner la peine de mort, spécifiée dans les conclusions de l'accusateur.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense, d'autres écrivirent en sa faveur; et Mélitus auroit succombé, si Anytus et Lycon n'étoient venus à son secours. On se souvient que le premier osa représenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas dû renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir, attendu que s'il étoit absous, leurs enfans n'en seroient que plus attaché à sa doctrine.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, et la dignité de la vertu. Je vais ajouter ici quelques traits du discours que ses apologistes, et Platon sur-tout, mettent dans sa bouche; ils serviront à développer son caractère.

„ Je comparois devant ce tribunal pour la première fois de ma vie, quoiqu'âgé de plus de 70 ans: ici le style, les formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une langue étrangère; et l'unique grace que je vous

demande, c'est d'être attentifs plutôt à mes raisons qu'à mes paroles ; car votre devoir est de discerner la justice, le mien de vous dire la vérité. „

Après s'être lavé du crime d'impiété, il passoit au second chef de l'accusation. „ On prétend que je corromps la jeunesse d'Athènes: qu'on cite donc un de mes disciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette assemblée : qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considération, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parens, n'invoquent, pas dans ce moment, la sévérité des loix? d'où vient que Mélitus a négligé leur témoignage? C'est que loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense.

„ Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus et d'Anytus qui me coûteront la vie; c'est la haine de ces hommes vains ou injustes, dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices : haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres ; car je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon supplice.

„ Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens d'une réponse de la Pythie, qui m'avoit déclaré le plus sage des hommes. „ Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua: „ Etonné de cet oracle, j'interrogeai, dans les diverses classes des citoyens, ceux qui jouissoient d'une réputation distinguée; je ne trouvai par-tout que de présomption et de l'hypocrisie. Je tâchai de leur in-

spirer des doutes sur leur mérite, et m'en fis des ennemis irréconciliables: je conclus de là que la sagesse n'appartient qu'à la divinité, et que l'oracle, en me citant pour exemple, a voulu montrer que le plus sage des hommes, est celui qui croit l'être le moins. Si on me reprochoit d'avoir consacré tant d'années à des recherches si dangereuses, je répondrois qu'on ne doit compter pour rien, ni la vie, ni la mort, dès qu'on peut être utile aux hommes. Je me suis cru destiné à les instruire: j'ai cru en avoir reçu la mission du ciel même; j'avois gardé, au péril de mes jours, les postes où nos généraux m'avoient placé à Amphipolis, à Potidée, à Délium; je dois garder avec plus de courage celui que les dieux m'ont assigné au milieu de vous; et je ne pourrois l'abandonner, sans désobéir à leurs ordres, sans m'avilir à mes yeux.

„ J'irai plus loin; si vous preniez aujourd'hui le parti de m'absoudre, à condition que je garderois le silence, je vous dirois: O mes juges! je vous aime et vous honore sans doute, mais je dois obéir à dieu plutôt qu'à vous; tant que je respirerai, je ne cesserai d'élever ma voix, comme par le passé, et de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards: N'avez vous pas de honte de courir après les richesses et les honneurs, tandis que vous négligez les trésors de sagesse et de vérité, qui doivent émbellir et perfectionner votre ame? Je les tourmenterois à force de prières et de questions; je les ferois rougir de leur aveuglement ou de leurs fausses vertus, et leur mon-

trerois que leur estime place au premier rang, des biens qui ne méritent que le mépris.

„ Voilà ce que la divinité me prescrit d'annoncer sans interruption aux jeunes gens, aux vieillards, aux citoyens, aux étrangers; et comme ma soumission à ses ordres, est pour vous le plus grand de ses bienfaits, si vous me faites mourir, vous rejetterez le don de dieu, et vous ne trouverez personne qui soit animé du même zèle. C'est donc votre cause que je soutiens aujourd'hui, en paroissant défendre la mienne. Car enfin Anytus et Mélitus peuvent me calomnier, me bannir, m'ôter la vie; mais ils ne sauroient me nuire; ils sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes. „

„ Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés, pour chercher à vous attendrir par mes larmes ou par celles de mes enfans et de mes amis assemblés autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes; ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solemnel de juger suivant les loix: si je vous arrachois un parjure, je serois véritablement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la divinité, je me livre sans crainte à sa justice, ainsi qu'à la vôtre. „

Jugement de Socrate.

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple sans lumières et sans principes. Les uns prirent sa fermeté pour une insulte, les autres furent blessés des éloges qu'il venoit de se donner. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix; ils en eussent eu moins encore, et auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus, dans son accusation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avoueroit coupable, s'ils s'infligeoit la moindre punition; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il mériteroit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur, adhérerent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée *; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

* Suivant Platon, Socrate consentit à proposer une légere amende, dont quelques-uns de ses disciples, et Platon entre autres devoient repondre. D'autres auteurs avancent la même chose. Cependant Xenophon lui fait dire qu'il ne pouvoit, sans se reconnoître criminel, se condamner à la moindre peine.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute sa vie avoit appris à mourir. Dans un troisieme discours, il consola les juges qui l'avoient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort; à ceux qui l'avoient accusé ou condamné, il représenta qu'ils éprouveroient sans cesse le remords de leur conscience, et les reproches des hommes; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles: " Il est temps de nous retirer, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous jouira d'un meilleur sort? la divinité seule peut le savoir.

Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'apperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses côtés : „ Et pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? ignorez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature m'avoit condamné à la perdre? Ce qui me désespère, s'écrioit le jeune Apollodore dans l'égarement de son affliction, c'est que vous mourez innocent. Aimeriez-vous mieux, lui répondit Socrate en souriant, que je mourusse coupable „? Il vit passer Anytus, & dit à ses amis: „ Voyez comme il est fier de son triomphe; il ne sait pas que la victoire reste toujours à l'homme vertueux „.

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galere qui porte tous les ans à Délos les

offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans la prison, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous momens solliciter ses regards & ses paroles : qui, à tous momens, croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour, à son réveil, il apperçut Criton, assis auprès de son lit ; c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. „ Vous voilà plutôt qu'à l'ordinaire, lui dit-il ; n'est il pas grand matin encore? Oui, répondit Criton, le jour commence à peine... *Socr.* Je suis surpris que le garde de la prison vous ait permis d'entrer. *Crit.* Il me connoit ; je lui ai fait quelques petits présens... *Socr.* Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivé? *Crit.* Assez de temps... *Socr.* Pourquoi ne pas m'éveiller? *Crit.* Vous goûtiez un sommeil si paisible! je n'avois garde de l'interrompre ; j'avois toujours admiré le calme de votre ame ; j'en étois encore plus frappé dans ce moment. *Socr.* Il seroit honteux qu'un homme de mon âge put s'inquiéter des approches de la mort. Mais qui vous engage à venir si-tôt? *Crit.* Une nouvelle accablante, non pour vous, mais pour moi et pour vos amis ; la plus cruelle et la plus affreuse des nouvelles. *Socr.* Le vaisseau est-il arrivé? *Crit.* On le vit hier au soir à Sunium ; il arrivera sans doute aujourd'hui, et demain sera le jour de

votre trépas. *Socr.* A la bonne heure, puisque telle est la volonté des dieux *. „

Alors Criton lui représenta que ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison; que les mesures étoient concertées pour la nuit suivante; qu'une légère somme leur suffiroit pour corrompre les gardes, et imposer silence à leurs accusateurs; qu'on lui ménageroit en Théssalie une retraite honorable, et une vie tranquille; qu'il ne pouvoit se refuser à leurs prières, sans se trahir lui-même, sans trahir ses enfans, qu'il laisseroit dans le besoin, sans trahir ses amis, auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens, pour lui sauver la vie.

„ Oh! mon cher Criton, répondit Socrate! votre zèle n'est pas conforme aux principes que j'ai toujours fait profession de suivre, et que les plus rigoureux tourmens ne me forceront jamais d'abandonner. „

„ Il faut écarter d'abord les reproches que vous craignez de la part des hommes; vous savez que ce n'est pas à l'opinion du grand nombre qu'il faut s'en rapporter, mais à la décision de celui qui discerne le juste de l'injuste, et qui n'est autre que la vérité. Il faut

* Criton pensoit que le vaisseau arriveroit dans la journée au Pirée; il n'y arriva que le lendemain, et la mort de Socrate fut différée d'un jour.

écarter aussi les alarmes que vous tâchez de m'inspirer à l'égard de mes enfans ; ils recevront de mes amis les services que leur générosité m'offre aujourd'hui. Ainsi, toute la question est de savoir s'il est conforme à la justice, que je quitte ces lieux sans la permission des Athéniens. „

„ Ne sommes-nous pas convenus souvent que dans aucune circonstance, il n'est permis de rendre injustice pour injustice ? N'avons-nous pas reconnu encore que le premier devoir du citoyen est d'obéir aux loix, sans qu'aucun pretexte puisse l'en dispenser ? Or, ne seroit-ce pas leur ôter toute leur force, et les anéantir, que de s'opposer à leur exécution ? Si j'avois à m'en plaindre, j'étois libre, il dépendoit de moi de passer en d'autres climats ; mais j'ai porté jusqu'à présent leur joug avec plaisir, j'ai mille fois éprouvé les effets de leur protection et de leur bienfaisance, et, parce que des hommes en ont abusé pour me perdre, vous voulez que, pour me venger d'eux, je detruise les loix, et que je conspire contre ma patrie, dont elles sont le soutien ! „

„ J'ajoute qu'elles m'avoient préparé une ressource. Je n'avois, après la première sentence, qu'à me condamner au bannissement ; j'ai voulu en subir une seconde, et j'ai dit tout haut que je préferois la mort à l'exil. Irai-je donc, infidelle à ma parole ainsi qu'à mon devoir, montrer aux nations éloignées Socrate proscrit, humilié, devenu le corrupteur des loix, et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissans et flétris ?

Irai-je y perpétuer le souvenir de ma foiblesse et de mon crime, et n'oser y prononcer les mots de justice et de vertu, sans en rougir moi-même, et sans m'attirer les reproches les plus sanglans? Non, mon cher ami, restez tranquille, et laissez-moi suivre la voie que les dieux m'ont tracée. „

Deux jours après cette conversation, les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels, se rendirent de bonne heure à la prison, pour le délivrer de ses fers, et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étoient à-peu-près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: „ Ah! voilà vos amis, c'est pour la dernière fois! „ Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jettant des cris douloureux, et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples avec tant de patience et de courage: ils ne pouvoient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupiroit après le moment qui le mettroit en possession du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par sa con-

duite. De là, passant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui justifioient ses espérances : „ Et quand même, disoit il, ces espérances ne seroient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigeoient, ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers momens une joie pure et délicieuse.

Ainsi, ajouta-il tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son ame, non d'ornemens étrangers, mais des ornemens qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein d'une entière confiance, et attendre paisiblement l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue ; la mienne approche, et, pour me servir de l'expression d'un de nos poëtes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle. „

„ N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à l'égard de vos enfans et de vos affaires, lui demanda Criton ? Je vous réitère le conseil que je vous ai souvent donné, repondit Socrate, celui de vous enrichir de vertus. Si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses ; si vous le négligez, elles seroient inutiles à ma famille. „

Il passa ensuite dans une petite pièce, pour se baigner : Criton le suivit ; ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venoient d'entendre, et de l'état où sa mort alloit les réduire : il se regardoient déjà comme des or-

phelins privés du meilleurs des pères, et pleuroient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui presenta ses trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. „ Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de prendre le poison. Comme je n'ai jamais vu personne ici qui eût autant de force et de douceur que vous, je suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connoissez que trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la nécessité. „ Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. „ Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre conseil; „ et se tournant vers ses amis: „ Que cet homme a bon cœur, leur dit-il! Pendant que j'étois ici, il venoit quelquefois causer avec moi... Voyez comme il pleure... Criton, il faut lui obéir: qu'on apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas, qu'on le broie au plutôt. „

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. „ Ils avoient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour en agir autrement. „

Criton donna des ordres, et quand ils

furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. „ Vous promener, après avoir pris la potion, répondit cet homme, et vous coucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appésantir. „ Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prit la coupe, et après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouches.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les cacher, jettoient leur manteau sur leur tête; les autres se levoient en sursaut, pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison dé hurlemens affreux. „ Que faites-vous, mes amis, leur dit Socrate, sans s'émouvoir? J'avois écarté ces femmes, pour n'être pas témoins de pareilles foiblesses. Rappellez votre courage; j'ai toujours oui dire que la mort devoit être accompagnée de bons augures. „

Cependant il continuoit à se promener; dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montroit aux assistans les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avoit glacé les pieds et les

jambes; il étoit près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton: „ Nous devons un coq à Esculape; n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu *. Cela sera fait, répondit Criton: mais n'avez-vous pas encore quelque ordre à nous donner? „ Il ne répondit point; un instant après il fit un petit mouvement; le doméstique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice **.

Fin du Chapitre soixante-septième.

* On sacrifioit cet animal à Esculape.
** Voyez la note à la fin du volume.

CHAPITRE LXVIII.

Fêtes et Mystères d'Eleusis.

Je vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ses mystères, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inspirent pas moins de terreur que de vénération, et dont le secret n'a jamais été révélé que par quelques personnes dévouées aussitôt à la mort et à l'exécration publique: car la loi n'est pas satisfaite par la perte de leur vie, et la confiscation de leurs biens; une colonne exposée à tous les yeux, doit encore perpétuer le souvenir du crime & de la punition.

De tous les mystères établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en est pas de si célèbres que ceux de Cérès. C'est elle-même, dit-on, qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcouroit la terre, sur les traces de Proserpine, enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleusis, et flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits signalés; l'art de l'agriculture, et la connoissance de la doctrine sacrée. On ajoute que les petits mystères qui servent de préparation aux grands, furent institués en faveur d'Hercule.

Mais laissons au vulgaire de si vaines traditions; il seroit moins essentiel de connoître les auteurs de ce système religieux, que d'en

pénétrer l'objet. On prétend que par-tout où les Athéniens l'ont introduit, il a répandu l'esprit d'union & d'humanité, qu'il purifie l'ame de son ignorance & de ses souillures; qu'il procure l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une mort paisible, & d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Elysées; ils jouiront d'une lumière pure, et vivront dans le sein de la divinité: tandis que les autres habiteront après leur mort, des lieux de ténebres et d'horreur.

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleusis, le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge les plus tendre, les Atheniens sont admis aux cérémonies de l'initiation; et ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir : car les menaces et les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant comme un sujet de dérision, font alors une impression plus vive sur les esprits, et les remplissent d'une crainte qui va quelquefois jusqu'à la foiblesse.

Cependant quelques personnes éclairées ne croient pas avoir besoin d'une pareille association pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, et ce refus laissa quelques doutes sur sa religion. Un jour, en ma présence, on exhortoit Diogène à contracter cet engagement; il répondit: „ Pataecion, ce fameux voleur, obtint l'initiation; Epaminon-

das et Agésilas ne la sollicitèrent jamais. Puis-je croire que le premier sera heureux dans les champs Elysées, tandis que les seconds seront traînés dans les bourbiers des enfers? „

Tous les Grecs peuvent prétendre à la participation des mystères: une loi ancienne en exclut les autres peuples; on m'avoit promis de l'adoucir en ma faveur; j'avois pour moi, le titre de citoyen d'Athènes, et la puissante autorité des exemples. Mais comme il falloit promettre de m'astreindre à des pratiques et à des abstinences qui auroient géné ma liberté, je me contentai de faire quelques recherches sur cette institution, et j'en appris des détails que je puis exposer sans parjure. Je vais les joindre au récit du dernier voyage que je fis à Eleusis, à l'occasion des grands mystères qu'on y célèbre tous les ans, le 15 du mois de boédromion *. La fête du petits mystères est également annuelle, et tombe six mois auparavant.

Pendant qu'on solemnise la première, toute poursuite en justice est sévérement prohibée; toute saisie contre un débiteur déjà condamné, doit être suspendue. Le lendemain des fêtes, le sénat fait des perquisitions sévères contre ceux qui, par des actes de violence, ou par d'autres moyens, auroient troublé l'ordre des cérémonies. La peine de mort ou de

* Dans le cycle de Méton, le mois boédromion commençoit l'un des jours compris entre le 23 du mois d'aout et le 22 du mois de septembre.

fortes amendes, sont prononcées contre les coupables. Cette rigueur est nécessaire peut-être, pour maintenir l'ordre parmi cette multitude immense qui se rend à Eleusis. En temps de guerre les Athéniens envoient de toutes parts des députés offrir des sauf-conduits à ceux qui désirent y venir, soit à titre d'initiés, soit comme simples spectateurs.

Je partis avec quelques uns de mes amis, le 14 de boédromion, dans la 2.e année de la 109.e olympiade *. La porte par où l'on-sort d'Athènes, s'appelle la porte sacrée; le chemin qui de là conduit à Eleusis, se nomme la voie sacrée; l'intervalle entre ces deux villes, est d'environ 100 stades **. Après avoir tratraversé une colline assez élevée, et couverte de lauriers-roses, nous entrâmes dans le territoire d'Eleusis et nous arrivâmes sur les bords de deux petits ruisseaux, consacrés, l'un à Cérès, et l'autre à Proserpine. J'en fais mention, parce que les Prêtres du temple ont seuls le droit d'y pêcher, que les eaux en sont salées, et que l'on en fait usage dans les cérémonies de l'initiation.

Plus loin, sur le pont d'une rivière, qui porte le nom de Céphise, comme celle qui coule

* Dans cette année, le premier de béodromion concouroit avec le 20 de notre mois de septembre; le 14 de béodromion avec le 4 de notre mois d'octobre. Les fêtes commencèrent le 5 octobre de l'an 343 avant J. C.

** Environ trois lieues et trois quarts.

auprès d'Athènes, nous essuyâmes des plaisanteries grossières de la part d'une nombreuse populace. Pendant les fêtes, elle se tient dans cette espèce d'embuscade, pour s'égayer aux dépens de tous ceux qui passent, et sur-tout des personnes les plus distinguées de la république. C'est ainsi, disoit, que Cérès en arrivant à Eleusis, fut accueillie par une vieille femme, nommée Iambé.

A une légère distance de la mer, se prolonge dans la plaine du nord-ouest au sud-est, une grande colline, sur le penchant et à l'extrémité oriental de laquelle on a placé le fameux temple de Cérès et de Proserpine. Au-dessous, est la petite ville d'Eleusis. Aux environs et sur la colline même, s'élèvent plusieurs monumens sacrés, tels que des chapelles et des autels; de riches particuliers d'Athènes y possèdent de belles maisons de campagne.

Le temple construit par les soins de Périclès, en marbre Pentélique, sur le rocher même qu'on avoit applani, est tourné vers l'orient. Il est aussi vaste que magnifique; l'enceinte qui l'entoure, a du nord au midi environ 384 pieds, du levant au couchant environ 325 *. Les plus célèbres artistes furent chargés de conduire ces ouvrages à ler perfection.

Parmi les ministres attachés au temple, on en remarque quatre principaux. Le premier est

* Longueur, environ 363 de nos pieds, largeur, environ 307.

l'Hiérophante; son nom désigne celui qui révèle les choses saintes, et sa principale fonction est d'initier aux mystères. Il paroit avec une robe distingué; le front orné d'un diadême, et les cheveux flottans sur ses épaules; il faut que son âge soit assez mûr pour répondre à la gravité de son ministère, et sa voix assez belle pour se faire écouter avec plaisir. Son sacerdoce est à vie; dès le moment qu'il en est revêtu, il doit s'astreindre au célibat; on prétend que des frictions de ciguë le mettent en état d'observer cette loi.

Le second des ministres est chargé de porter le flambeau sacré dans les cérémonies, et de purifier ceux qui se présentent à l'initiation; il a, comme l'Hiérophante, le droit de ceindre le diadême. Les deux autres sont le héraut sacré, et l'assistant à l'autel; c'est au premier qu'il appartient d'écarter les profanes, et d'entretenir le silence et le recueillement parmi les initiés; le second doit aider les autres dans leurs fonctions.

La sainteté de leur ministère est encore relevée par l'éclat de la naissance. On choisit l'Hiérophante dans la maison des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes; le héraut sacré dans celle des Ceryces, qui est une branche des Eumolpides. Les deux autres appartiennent à des familles également illustres. Ils ont tous quatre au-dessous d'eux plusieurs ministres subalternes, tels que des interprètes, des chantres et des officiers chargés du détail des processions et des différentes espèces de cérémonies.

On trouve encore à Eleusis des prêtresses consacrées à Cérès et à Proserpine. Elles peuvent initier certaines personnes, et en certains jours de l'année offrir des sacrifices pour des particuliers.

Les fêtes sont présidées par le second des Archontes, spécialement chargé d'y maintenir l'ordre, et d'empêcher que le culte n'y reçoive la moindre atteinte. Elles durent plusieurs jours. Quelquefois les initiés interrompent leur sommeil, pour continuer leurs exercices; nous les vîmes pendant la nuit sortir de l'enceinte, marchant deux à deux, en silence, et tenant chacun une torche allumée. En entrant dans l'asyle sacré, il précipitoient leur marche, et j'appris qu'ils alloient figurer les courses de Cérès et de Proserpine, et que dans leurs évolutions rapides ils secouoient leurs flambeaux, et se les transmettoient frequemment les uns aux autres. La flamme qu'ils en font jaillir sert, dit-on, à purifier les ames, et devient le symbole de la lumière qui doit les éclairer.

Un jour, on célébra des jeux en l'honneur des déesses. Des fameux athlètes, partis de différens cantons de la Grèce, s'étoient rendus aux fêtes; et le prix du vainqueur fut une mesure de l'orge recueillie dans la plaine voisine, dont les habitans, instruits par Cérès, ont les premiers cultivé cette espèce de blé.

Au sixième jour, le plus brillant de tous, les ministres du temple et les initiés conduisirent d'Athènes à Eleusis la statue d'Iacchus, qu'on dit être fils de Cérès ou de Proserpine. Le dieu couronné de myrte, tenoit un flam-

beau. Environ trente mille personnes l'accompagnoient. Les airs retentissoient au loin du nom d'Iacchus, la marche dirigée par le son des instrumens et le chant des hymnes, étoit quelquefois suspendue par des sacrifices et des danses. La statue fut introduite dans le temple d'Eleusis, et ramenée ensuite dans le sien avec le même appareil et les mêmes cérémonies.

Plusieurs de ceux qui suivoient la procession n'avoient encore participé qu'aux petits mystères, célébrés tous les ans dans un petit temple situé auprès de l'Ilissus, aux portes d'Athènes. C'est là qu'un des prêtres du second ordre est chargé d'examiner et de préparer les candidats; il les exclut, s'ils se sont mêlés de prestiges, s'ils sont coupables de crimes atroces, et sur-tout s'ils ont commis un meurtre, même involontaire; il soumet les autres à des expiations fréquentes; et leur faisant sentir la nécessité de préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur, il jette dans leur esprit les semences de la doctrine sacrée, et les exhorte à réprimer toute passion violente, à mériter par la pureté de l'esprit et du cœur, l'ineffable bienfait de l'initiation.

Leur noviciat est quelquefois de plusieurs années; il faut qu'il dure au moins une année entière. Pendant le temps de leurs épreuves, ils se rendent aux fêtes d'Eleusis; mais ils se tiennent à la porte du temple, et soupirent après le moment qu'il leur sera permis d'y pénétrer.

Il étoit enfin arrivé ce moment. L'initiation aux grands mystères, avoit été fixée à la

nuit suivante. On s'y préparoit par des sacrifices et des vœux que le second des Archontes, accompagné de quatre assistans, nommé par le peuple, offroit pour la prospérité de l'état. Les novices étoient couronnés de myrte.

Leur robe semble contracter en cette occasion un tel caractère de sainteté, que la plupart la portent jusqu'à ce qu'elle soit usée, que d'autres en font des langes pour leurs enfans, ou la suspendent au temple. Nous les vîmes entrer dans l'enceinte sacrée; et le lendemain, un des nouveaux initiés, qui étoit de mes amis, me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, dit-il, les ministres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'Hiérophante qui, dans ce moment, représente l'auteur de l'univers, avoit des symboles qui désignoient la puissance suprême; le porte-flambeau, et l'assistant de l'autel paroissoient avec les attributs du soleil et de la lune; le héraut sacré, avec ceux de Mercure.

Nous étions à peine placés que le héraut s'écria: ,, Loin d'ici les profanes, les impies, et tous ceux dont l'ame est souillée de crimes. ,, Après cet avertissement, la peine de mort seroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de rester dans l'assemblée, sans en avoir le droit. Le second des ministres fit étendre sous nos pieds les peaux des victimes offertes en sacrifice, et nous purifia de nouveau. On lut à haute voix les rituels de l'initiation, et l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit sourd se fit entendre. La terre sembloit mugir sous nos pas ; la foudre et les éclairs ne laissoient entrevoir que des fantômes et des spectres errans dans les ténèbres. Ils remplissoient les lieux saints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, et de gémissemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtrière, les soins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort se présentoient à nos yeux sous des formes odieuses et funèbres. L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, et ses peintures vives redoubloient notre inquiétude et nos frayeurs.

Cependant, à la faveur d'une foible lumière, nous avancions vers cette région des enfers, où les ames se purifient, jusqu'à ce qu'elles parviennent au séjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours. „ Ils sont punis, disoit l'Hiérophante, parce qu'ils ont quitté le poste que les dieux leur avoient assigné dans ce monde. „

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, présentèrent à nos regards les horreurs du Tartare. Il ne retentissoit que du bruit des chaînes, et des cris des malheureux ; et ces cris lugubres et perçans laissoient échapper par intervalles ces terribles paroles : „ Apprenez, par notre exemple, à respecter les dieux, à être justes et reconnoissans. „ Car la dureté du cœur, l'abandon des parens, toutes les espèces d'ingratitude, sont soumises à des châ-

timens ; ainsi que les crimes qui échappent à la justice des hommes, ou qui détruisent le culte des dieux. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement sur les coupables.

Ces tableaux effrayans, sans cesse animés par la voix sonore et majestueuse de l'Hiérophante, qui sembloit exercer le ministère de la vengeance céleste, nous remplissoient d'épouvante, et nous laissoient à peine le temps de respirer, lorsqu' on nous fit passer en des bosquets délicieux, sur des prairies riantes, séjour fortuné, image des champs Elysées, où brilloit une clarté pure, où des voix agréables faisoient entendre des sons ravissans ; lorsque, introduits ensuite dans le lieu saint, nous jettâmes les yeux sur la statue de la déesse, resplendissante de lumière, et parée de ses plus riches ornemens. C'étoit là que devoient finir nos épreuves, et c'est là que nous avons vu, que nous avons entendu des choses qu'il n'est pas permis de révéler *. J'avouerai seulement que dans l'ivresse d'une joie sainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur **.

Tel fut le récit du nouvel initié ; un autre m'apprit une circonstance qui avoit échappé au premier. Un jour, pendant les fêtes, l'Hiérophante découvrit ces corbeilles mystérieuses, qu'on porte dans les processions, et

* Voyez la note à la fin du volume.
** Voyez la note à la fin du volume.

qui sont l'objet de la vénération publique. Elles renferment les symboles sacrés, dont l'inspection est interdite aux profanes, et qui ne sont pourtant que des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, et d'autres objets relatifs, soit à l'histoire de Cérès, soit aux dogmes enseignés dans les mystères. Les initiés, après les avoir transportés d'une corbeille dans l'autre, affirment qu'ils ont jeûné, et bu le cicéon *.

Parmi les personnes qui n'étoient pas initiées, j'ai vu souvent des gens d'esprit se communiquer leurs doutes sur la doctrine qu'on enseigne dans les mystères de Cérès. Ne contient-elle que l'histoire de la nature et de ses révolutions? N'a-t-on d'autre but que de montrer qu'à la faveur des loix et de l'agriculture, l'homme a passé de l'état de barbarie, à l'état de civilisation? Mais pourquoi de pareilles notions seroient-elles couvertes d'une voile? Un disciple de Platon proposoit avec modestie une conjecture que je vais rapporter **.

Il paroît certain, disoit-il, qu'on établit dans les mystères, la nécessité des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort, et qu'on y donne aux novices la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde et dans l'autre. Il paroît aussi que l'Hiérophante leur apprend

* Espèce de boisson, ou plutôt de bouillie, qu'on avoit présentée à Cérès.

** Voyez la note à la fin du volume.

que parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes sont de purs génies, qui, ministres des volontés d'un être suprême, règlent sous ses ordres les mouvemens de l'univers; et les autres furent de simples mortels, dont on conserve encore les tombeaux en plusieurs endroits de la Grèce.

D'après ces notions, n'est-il pas naturel de penser que, voulant donner une plus juste idée de la divinité, les instituteurs des mystères s'efforcèrent de maintenir un dogme, dont il reste des vestiges plus ou moins sensibles dans les opinions et les cérémonies de presque tous les peuples, celui d'un dieu, principe et fin de toutes choses? Tel est, à mon avis, le secret auguste qu'on rélève aux initiés.

Des vues politiques favorisèrent sans doute l'établissement de cette association religieuse. Le polythéisme étoit généralement répandu, lorsqu'on s'apperçut des funestes effets qui résultoient pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriser toutes les espèces d'injustices et de vices: mais ce culte étoit agréable au peuple, autant par son ancienneté que par ses imperfections mêmes. Loin de songer vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une réligion plus pure, et qui répareroit les torts que le polythéisme faisoit à la société. Comme la multitude est plus aisément retenue par les loix que par les mœurs, on crut pouvoir l'abandonner à des superstitions, dont il seroit facile d'arrêter les abus; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les mœurs que

reçue ne sont pas plus vertueux que les autres; ils violent tous les jours la promesse qu'ils ont faite de s'abstenir de la volaille, du poisson, des grenades, des féves, et de plusieurs autres espèces de légumes et de fruits. Plusieurs d'entre eux ont contracté cet engagement sacré, par des voies peu conformes à son objet, car, presque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour suppléer à l'épuisement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux mystères; et depuis long-temps, des femmes de mauvaise vie ont été admises à l'initiation. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus sainte des associations.

Fin du Chapitre soixante-huitième.

NOTES

CHAPITRE LIX, pag. 1

Sur ce qu'un particulier d'Athènes retiroit de son champ.

Demosthène parle d'un particulier d'Athènes, nommé Phénippe, qui, ayant recueilli la quantité d'orge et de vin que j'ai mentionnée dans le texte, avoit vendu chaque médimne d'orge 18 drachmes (16 liv. 4 sols); chaque *métrète* de vin 12 drachmes (10 liv. 16 sols); mais comme il dit plus bas, que ce prix, peut-être a cause de quelque disette, étoit le triple du prix ordinaire, il s'ensuit que de son temps le prix commun du médimne d'orge étoit de 6 drachmes, celui de la métrète de vin, de 4 drachmes. 1000 médimnes d'orge (un peu plus de 4000 boisseaux) faisoient donc 6000 drachmes, c'est-à dire 5400 livres; 800 métrètes de vin, 3200 drachmes, ou 2880 livres: Total, 8280 liv.

Phénippe avoit de plus six bêtes de somme, qui transportoient continuellement à la ville du bois et diverses espèces de matériaux, et qui lui rendoient par jour 12 drachmes (10 liv. 16 sols.) Les fêtes, le mauvais temps, des travaux pressans, interrompoient souvent ce petit commerce; en supposant qu'il n'eût lieu que pour 200 jours, nous trouverons que Phénippe en retiroit tous les ans un profit de 2160 liv. Ajoutons-les aux 8280 liv., et nous aurons 10,440 liv. pour le produit d'une terre qui avoit de circuit un peu plus d'une lieue et demie.

MEME CHAPITRE pag. 11.

Sur la mère abeille.

Il paroît, par le passage de Xénophon, cité dans le texte, que cet auteur regardoit la principale abeille comme une femelle. Les naturalistes se partagèrent ensuite, les uns croyoient que toutes les abeilles étoient femelles, tous les bourdons des mâles; les autres soutenoient le contraire. Aristote, qui réfute leurs opinions, admettoit dans chaque ruche une classe de rois qui se reproduisoient d'eux-mêmes. Il avoue pourtant qu'on n'avoit pas assez d'observations pour rien statuer. Les observations ont été faites depuis, et l'on est revenu à l'opinion que j'attribue à Xénophon.

MEME CHAPITRE, pag. 17

Sur les melons.

D'après quelques expressions échappées aux anciens écrivains, on pourroit croire qu'au temps dont je parle, les Grecs connoissoient les melons, et les rangeoient dans la classe des concombres: mais ces expressions n'étant pas assez claires, je me contente de renvoyer aux critiques modernes, tels que Jul. Scalig. in Theuphr. hist. plant. lib. 7. cap. 3 p. 741; et Bod. à Stapel. in cap, 4. ejusd. lib., p. 782, et d'autres encore.

MEME CHAPITRE. pag. 34

Sur l'ame du monde.

Les interprêtes de Platon; anciens et modernes, se sont partagés sur la nature de l'ame du monde. Suivant les uns, Platon supposoit que de tout temps il existoit, dans le chaos, une force vitale, une

ame grossière, qui agitoit irréguliérement la matière dont elle étoit distinguée ; en conséquence, l'ame du monde fut composée de l'essence divine, de la matière, et du principe vicieux, de tout temps uni avec la matière. *Ex divinae naturae portione quoddam, et ex re quadam aliâ distinctâ à Deo, et cum materiâ sociatâ.*

D'autres pour laver Platon du reproche d'avoir admis deux principes éternels, l'un auteur du bien, et l'autre du mal, ont avancé que, suivant ce philosophe, le mouvement désordonné du chaos ne procédoit pas d'une ame particulière, mais étoit inhérent à la matiere. On leur oppose que, dans son Phedre et dans son livre des loix, il a dit nettement que tout mouvement suppose une ame qui l'opére. On répond: Sans doute, quand c'est un mouvement régulier et productif: mais celui du chaos, étant aveugle et sterile, n'etoit point dirigé par une intelligénce ; ainsi Platon ne se contredit point. Ceux qui voudront éclaircir ce point, pourroit consulter entre autres, Cudw. cap. 4. §. 13. Moshem ibid. not. k. Bruck. hist. philos. tom. 1. p. 685 et 704.

CHAPITRE LX, pag. 43

Sur le temps précis de l'expédition de Dion.

La note que je joins ici, peut être regardée comme la suite de celle que j'ai faite plus haut sur les voyages de Platon, et qui se rapporte au 33. chapitre de cet ouvrage.

Plutarque observe que Dion alloit partir de Zacynthe pour se rendre en Sicile, lorsque les troupes furent alarmées par une éclipse de lune. On étoit, dit-il, au plus fort de l'été ; Dion mit douze jour pour arriver sur les côtes de la Sicile, le treizième, ayant voulu doubler le promontoire Pachynum, il fut accueilli d'une violente tempête ; car, ajoute l'historien, c'étoit au lever de l'arcturus.

On sait que, sous l'époque dont il s'agit, l'arcturus commençoit a paroître en Sicile, vers le milieu de notre mois de septembre. Ainsi, suivant Plutarque, Dion partit de Zacynthe vers le milieu du mois d'août.

D'un autre côté, Diodore de Sicile place l'expédition de Dion sous l'archontat d'Agathocle, qui entra en charge au commencement de la 4.e année de la 105.e olympiade, et par conséquent au 27 juin de l'année 357 avant J. C.

Or, suivant les calculs que M. de la Lande a eu la bonté de me communiquer, le 9 août de l'an 357 avant J. C., il arriva une éclipse de lune, visible à Zacynthe. C'est donc la même que celle dont Plutarque a parlé, et nous avons peu de points de chronologie établis d'une manière aussi certeine. Je dois avertir que M. Pingre a fixé le milieu de l'eclipse du 9 août, à six heures trois quarts du soir. Voyez la chronologie des éclipses, dans le vol. 42 des mém. de l'acad. des bell. lett. hist. p. 130.

CHAPITRE LXII, pag. 176

Sur le traité de la République, d'Aristote.

Aristote a suivi, dans cet ouvrage, à-peu-près la même méthode que dans ceux qu'il a composés sur les animaux. Après les principes généraux, il traite des differentes formes de gouvernemens, de leurs parties constitutives, de leurs variations, des causes de leur décadence, des moyens qui servent à les maintenir, &c. &c. Il discute tous ces points, comparant sans cesse les constitutions entre elles, pour en montrer les ressemblances et les différences, et sans cesse confirmant ses réflexions par des exemples. Si je m'étois assujetti à sa marche, il avroit fallu extraire livre par livre, et chapitre par chapitre, un ouvrage qui n'est lui-même qu'un ex-

trait ; mais, ne voulant que donner une idée de la doctrine de l'auteur, j'ai tâché, par un travail beaucoup plus pénible, de rapprocher les notions de même genre, éparses dans cet ouvrage, et relatives, les unes aux différentes formes de gouvernemens, les autres à la meilleure de ces formes. Une autre raison m'a engagé à prendre ce parti : le traité, de la république, tel que nous l'avons est divise en plusieurs livres; or d'habiles critiques prétendent que cette division ne vient point de l'auteur, et que des copistes ont, dans la suite, interverti l'ordre de ces livres.

MEME CHAPITRE, pag. 177

Sur les titres de Roi et de Tyran.

Xénophon établit entre un roi et un tiyran, la même différence qu'Aristote. Le premier, dit-il, est celui qui gouverne suivant les loix, et du consentement de son peuple; le second, celui dont le gouvernement arbitraire et détesté du peuple, n'est point fondé sur les loix. Voyez aussi ce qu'observent à ce sujet Platon, Aristippe, et d'autres encore.

MEME CHAPITRE, pag. 217

Sur une loi des Locriens.

Demostène dit que, pendant deux siècles on ne fit qu'un changement aux loix de ce peuple. Suivant une de ces loix celui qui crevoit un œil à quelqu'un, devoit perdre l'un des siens. Un Locrien ayant menacé un borgne de lui crever un œil, celui-ci représenta que son ennemi, en s'exposant à la peine du talion infligée par la loi, éprouveroit un malheur infiniment moindre que le sien. Il fut décidé qu'en pareil cas, on arracheroit les deux yeux à l'agresseur.

CHAPITRE LXVII. pag. 334.

Sur l'ironie dé Socrate.

Je ne me suis point étendu sur l'ironie de Socrate, persuadé qu'il ne faisoit pas un usage aussi fréquent & aussi amer de cette figure que Platon le suppose. On n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les conversations de Socrate, rapportées par Xénophon, & celles que Platon lui attribue. Dans les premières, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on regrette souvent de ne pas retrouver dans les secondes. Les deux disciples ont mis leurs maîtres aux prises avec le sophiste Hippias; que l'on compare ces dialogues & l'on sentira cette différence. Cependant Xénophon avoit été présent à celui qu'il nous a conservé.

MEME CHAPITRE, pag. 358.

Sur les prétendus regrets que les Athéniens témoignèrent après la mort de Socrate.

Des auteurs postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice; qu'ils lui élevèrent une statue, que sans daigner écouter les accusateurs, ils firent mourir Mélitus & bannirent les autres; qu'Anytus fut lapidé à Héraclée, où l'on conserva long-temps son tombeau: d'autres ont dit que les accusateurs de Socrate, ne pouvant supporter la haine publique, se pendirent de désespoir. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon & de Platon, qui sont morts long-temps après leur maître, & qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs. Il y a plus: Xénophon qui survéquit à Anytus, assure positivement que la mémoire de ce

dernier n'étoit pas en bonne odeur parmi les Athéniens, soit à cause des déréglemens de son fils dont il avoit négligé l'education, soit à cause de ses extravagances particulières. Ce passage prouve invinciblement, si je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athènes ne vengea sur Anytus la mort de Socrate.

CHAPITRE LXVIII, pag. 369

Quel étoit, Eleusis, le lieu de la scène, tant pour les cérémonies que pour les spectacles?

Je ne puis donner sur cette question que de légers éclaircissemens.

Les autenrs anciens font entendre que les fêtes de Cérès, attiroient quelquefois à Eleusis 30 mille associés, sans y comprendre ceux qui n'y venoient que par un motif de curiosité. Ces 30 mille associés n'étoient pas témoins de toutes les cérémonies. On n'admettoit sans doute aux plus secrettes, que le petit nombre de novices, qui tous les ans recevoient le dernier sceau de l'initiation, & quelques-uns de ceux qui l'avoient reçu, depuis long-temps.

Le temple, un des plus grands de ceux de la Grèce, étoit construit au milieu d'une cour fermée d'un mur, longue de 360 pieds du nord au midi, large de 301 de l'est à l'ouest. C'est là, si je ne me trompe, que les mystes tenant un flambeau à la main, exécutoient des danses & des évolutions.

Derrière le temple, du côté de l'ouest, on voit encore une terrasse taillée dans le roc même, & élevée de 8 à 9 pied audessus de l'aire du temple; sa longueur est d'environ 270 pieds, sa largeur en certains endroits de 44. A son extrêmité septentrionale, on trouve les restes d'une chapelle à laquelle on montoit par plusieurs marches.

Je suppose que cette terrasse servoit aux spectacles dont j'ai parlé dans ce chapitre; qu'elle étoit

dans sa longueur divisée en 3 grandes galeries; que les deux premières représentoient la région des épreuves, & celle des enfers; que la troisième couverte de terre, offroit aux yeux des bosquets & des prairies; que de là on montoit à la chapelle où se trouvoit cette statue dont l'éclat éblouissoit les nouveaux initiés.

MEME CHAPITRE pag. 369.

Sur une formule usitée dans les mystères des Cérès.

Meursius a prétendu que l'assemblée étoit congédiée par ces deux mots: *konx ompax*. Hesychius, qui nous les a transmis, dit seulement que c'étoit une acclamation aux initiés. Je n'en ai pas fait mention, parce que j'ignore si on la prononçoit au commencement, vers le milieu, ou à la fin de la ceremonie.

Le Clerc a prétendu qu'elle signifioit: *Veiller et ne point faire de mal*. Au lieu d'attaquer directement cette explication, je me contenterai de rapporter la réponse que je fis, en 1766, à mon savant confrère M. Larcher, qui m'avoit fait l'honneur de me demander mon avis sur cette formule: „ Il est visible que les deux mots, *konx ompax* sont étrangers à la langue grecque, mais dans quelle langue faut-il les chercher? Je croirois volontiers qu'ils sont Egyptiens, parce que les mystères d'Eleusis me paroissent venus d'Egypte. Pour en connoître la valeur, il faudroit, 1.° que nous fussions mieux instruits de l'ancienne langue Egyptienne, dont il ne nous reste que très-peu de choses dans la langue cophte; 2.° que les deux mots en question, en passant d'une langue dans un autre, n'eussent rien perdu de leur prononciation, & qu'en passant dans les mains de plusieurs copistes, ils n'eussent rien perdu de leur orthographe primitive. „

,, On pourroit absolument avoir recours à la langue phénicienne, qui avoit beaucoup de rapports avec l'égyptien. C'est le parti qu'a pris le Clerc, qui, à l'exemple du Bochart, voyoit tout dans le phénicien. Mais on donneroit dix explications différentes de ces deux termes, toutes également probables, c'est-à-dire, toutes également incertaines. Rien ne se prête plus aux désirs de ceux qui aiment les étymologies, que les langues orientales; & c'est ce qui a presque toujours égaré ceux qui se sont occupés de ce genre de travail. ,,

,, Vous voyez, Monsieur, combien je suis éloigné de vous dire quelque chose de positif, & que je réponds très-mal à la confiance dont vous m'honorez. Je ne puis donc que vous offrir l'aveu de mon ignorance, &c. ,,

MEME CHAPITRE, pag. 270

Sur la Doctrine sacrée.

Warburton a prétendu que le secret des mystères, n'étoit autre chose que le dogme de l'unité de Dieu; à l'appui de son sentiment, il rapporte un fragment de poésie, cité par plusieurs Pères de l'église, & connu sous le nom de palinodie d'Orphée. Ce fragment commence par une formule usitée dans les mystères: *Loin d'ici les profanes.* On y déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il existe par lui-même, qu'il est la source de toute existence, qu'il se dérobe à tous les regards, quoique rien ne se dérobe aux siens.

S'il étoit prouvé que l'Hiérophante annonçoit cette doctrine aux initiés, il ne resteroit plus aucun doute sur l'objet des mystères; mais il s'élève, a cet égard, plusieurs difficultés.

Que ces vers soient d'Orphée, ou de quelque autre auteur, peu importe. Il s'agit de savoir, s'ils sont antérieurs au christianisme, & si on les prononçoit dans l'initiation.

1.º Eusèbe les a cités, d'après un Juif, nommé Aristobule, qui vivoit du temps de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, c'est-à-dire, vers l'an 200 avant J. C.; mais la leçon qu'il nous en a conservée diffère essentiellement de celle qu'on trouve dans les ouvrages de S. Justin. Dans cette dernière, on annonce un être unique qui voit tout, qui est l'auteur de toutes les choses, & auquel on donne le nom de Jupiter. La leçon rapportée par Eusèbe, contient la même profession de foi, avec quelques différences dans les expressions; mais il y est parlé de Moysé & d'Abraham. De-là de savans critiques ont conclu que cette pièce de vers avoit été fabriquée ou du moins interpolée par Aristobule, ou par quelqu'autre Juif. Otons l'interpolation, & préférons la leçon de St. Justin; que s'ensuivra-t-il? Que l'auteur de ces vers, en parlant d'un être suprême, s'est exprimé à-peu-près de la même manière que plusieurs anciens écrivains. Il est sur-tout à remarquer que les principaux articles de la doctrine annoncée par la palinodie, se trouvent dans l'hymne de Cleanthe, contemporain d'Aristobule, & dans le poëme d'Aratus, qui vivoit dans le même temps, & dont il paroît que S. Paul a cité le témoignage.

2.º Chantoit-on, lors de l'initiation, la palinodie d'Orphée? Tatien & Athénagore semblent, à la vérité, l'associer aux mystères; cependat ils ne la rapportent que pour l'opposer aux absurdités du polythéisme. Comment ces deux autres, & les autres pères de l'église, voulant prouver que le dogme de l'unité de Dieu avoit toujours été connu des nations; auroient-ils négligé d'avertir qu'une telle profession de foi, se faisoit dans les céremonies d'Eleusis?

En ôtant à Warbuton ce moyen si victorieux je ne prétends pas attaquer son opinion sur le secret des mystères; elle me paroît fort vraisemblable; en effet il est difficile de supposer qu'une société religieuse, qui détruisoit les objets du culte reçu, qui mantenoit le dogme des peines & des récompenses dans une autre vie, qui exigeoit, de la

part de ses membres, tant de préparations, de prières & d'abstinences, jointes à une si grande pureté de cœur, n'eût eu d'autre objet que de cacher, sous un voile épais, les anciennes traditions sur la formation du monde, sur les operations dé la nature, sur l'origine des arts, & sur d'autres objets qui ne pouvoient avoir qu'une légère influence sur les mœurs.

Dira-t-on qu'on se bornoit à développer le dogme de la métempsycose? mais ce dogme, que les philosophes ne craignoient pas d'exposer dans leurs ouvrages, supposoit un tribunal qui, après notre mort, attachoit à nos ames les destinées bonnes ou mauvaises qu'elles avoient à remplir.

J'ajoute encore une réflexion; suivant Eusèbe dans les cérémonies dé l'initiation, l'Hiérophante paroissoit sous les traits du Démiurge; c'est-à-dire, de l'auteur de l'univers. Trois prêtres avoient les attributs du soleil, de la lune, & de mercure; peut-être des ministres subalternes représentoient-ils les quatres autres planètes. Quoi qu'il en soit, ne reconnoit-on pas ici, le Démiurge tirant l'univers du chaos; & n'est-ce pas là le tableau de la formation du monde, tel que Platon l'a décrit dans son Timée.

L'opinion de Warburton est très-ingénieuse, & l'on ne pouvoit l'exposer avec plus d'esprit & de sagacité; cependant, comme elle offre de grandes difficultés, j'ai pris le parti de la proposer comme une simple conjecture.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.



